



3 1761 06637864 7

B-VI

24



LF. C

B582u

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS,

OUVRAGE PÉRIODIQUE,

*DANS lequel on donne l'analyse raisonnée
des Romans anciens & modernes, Fran-
çois ou traduits dans notre langue ; avec
des Anecdotes & des Notices historiques &
critiques concernant les Auteurs ou leurs
Ouvrages ; ainsi que les mœurs , les usages
du temps, les circonstances particulières &
relatives, & les personnages connus, dégui-
sés ou emblématiques.*

M A I, 1778.



209690
4.3.27

A P A R I S,

AU BUREAU, rue Neuve Sainte - Catherine, au
Marais, pour Paris ; & pour la Province.

Et chez DEMONVILLE, Imprimeur-Libraire,
rue Saint - Severin.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

REPORT

ON THE

PROGRESS OF THE

WORK OF THE

COMMISSIONERS OF THE

LAND OFFICE

FOR THE YEAR

1861

BY

THE COMMISSIONERS

OF THE

LAND OFFICE

LONDON

1862

AVIS IMPORTANT.

DANS le mois de Mars, en formant un Bureau particulier pour la distribution de cet Ouvrage, nous annonçâmes qu'il nous restoit peu d'Exemplaires de la première Edition, & qu'on alloit en faire une nouvelle, qui seroit finie dans le terme d'une année. Le desir de répondre à la flatteuse impatience du Public, nous a fait presser ce travail, & nous en annonçons la fin. Le nombre des volumes qui ont paru jusqu'à ce jour, est de quarante, pour lesquels on paye 60 livres; & l'on peut, en même-temps, souscrire pour l'année courante, avec la certitude d'être très-exactement servi.

Il est naturel que le suffrage toujours renaissant du Public, ait animé, chaque jour, notre zèle. Nous avons imaginé successivement plusieurs moyens

pour intéresser, & nous en avons toujours prévenu nos Lecteurs, par des Avis placés à la tête de nos Volumes; enfin, nous venons de donner à la distribution de nos Matériaux, une forme, pour ainsi dire, nouvelle. Déformais nous n'observerons plus l'ordre des huit Classes que nous avons établi. Excepté pour ce qui concerne les Romans de Chevalerie & les Romans Historiques, qui forment une suite qui ne doit pas être sitôt épuisée, nous n'aurons plus que deux Classes, dont chacune occupera alternativement un volume. La première sera celle des Romans François de tout genre, ou traduits en François. La seconde, celle des Romans étrangers de toute nation, qui n'auront jamais été traduits en langue Française. Dans la première, nous suivrons absolument l'ordre alphabétique, en observant de ne donner que de simples Notices, ou des Notes très-courtes sur les Ouvrages qui ne mériteront pas

d'être connus par des Extraits. Par ce moyen, on aura véritablement une *Bibliothèque universelle des Romans* ; & on l'aura avec des Notes & des Anecdotes qui pourront intéresser , même quand il ne s'agira que de mauvais Ouvrages. A l'égard des Romans étrangers (traduits exprès pour faire partie de cette Collection), l'on sentira aisément que c'est une nouvelle branche de Littérature que notre zèle fait éclore pour la France, & de quel prix doivent être les fruits qu'elle produira. Ce projet & nos motifs sont plus circonstanciés dans un Avis qu'on lit dans notre volume du mois de Novembre dernier (pag. 5 , 6 , 7 , & 8) & dans le premier volume de Janvier (pag. 71 , 72 , & 73.)

Le Bureau est rue Neuve-Sainte Catherine au Marais. C'est au Sieur *Anceaume* que l'on s'y adresse ; c'est lui qui délivre les Souscriptions pour Paris & pour la Province.

La Bibliothèque universelle des Romans est composée de 16 volumes *in-12* par année , dont le prix , rendus francs de port par la poste , est , à Paris , de 24 liv. & pour la Province de 32 liv.

Cet Ouvrage a commencé au premier Juillet 1775.



BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS.

MAI, 1778.

QUATRIÈME CLASSE.

SUITE DES ROMANS FRANÇOIS,
PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

L'Académie Galante *, Recueil d'Historiettes ,
imprimé, pour la première fois, en 1682, à
Paris, 1 volume ; à Amsterdam en 1708, en
2 petits volumes ; au même endroit en 1711 ; en
1740 à Paris, & qui se trouve encore dans le
tome 4 de la Bibliothèque de Campagne, édition
de 1749. Ce Livre offre un petit cadre fort
agréable, & dont il seroit aisé de tirer aujour-
d'hui meilleur parti que n'a fait l'Auteur, quel
qu'il soit, qui a écrit il y a près de cent ans.

UNE société de sept personnes seu-
lement, y compris la maitresse de la mai-

* Ce Morceau devoit précéder la Note sur
Acajou, qui termine notre Volume de Février ;
mais à cause de son étendue, nous avons été
forcés de le renvoyer au présent Volume.

son, se rassembloit dans Paris chez Mademoiselle d'*Ormilly*. Elle consistoit en trois Demoiselles & quatre Cavaliers ; ceux-ci étoient le Marquis d'*Ormilly*, frère de la Demoiselle ; le Chevalier de *Pontignan* ; M. de *Treval* ; & le Comte d'*Albagna*, Italien, établi depuis plusieurs années à Paris. Les amies de Mademoiselle d'*Ormilly* étoient les Demoiselles de *Mirac* & de *Thurée*. C'est justement en 1682 que se forma cette société, temps où il étoit le plus question d'Académies. Toutes celles qui, à l'imitation de l'Académie Française, avoient été établies dans Paris, & y subsistent encore, commençoient à prendre une forme tout-à-fait régulière ; il y en avoit déjà quelques-unes en Province. La société est supposée réfléchir sur ce que chaque genre de connoissances étant dirigé par une compagnie de gens habiles, & maîtres dans leur art, la galanterie seul n'avoit point de Syndics ni de Directeurs. On forma donc le projet de fonder une Académie galante, dont la société de Mademoiselle d'*Ormilly* seroit la base ; & on travailla à en dresser les statuts & les réglemens : on les trouve dans le Livre que nous extrayons ; mais

nous ne les rapporterons pas tous, car il y en a qui paroïtroient aujourd'hui bien plats & bien ridicules, tel que celui qui obligeoit chaque Académicien à mettre dans la salle d'assemblée le portrait de sa maitresse, & chaque Académicienne à en faire autant de celui de son amant. Ce n'auroit pas été là le moyen de conserver le mystère recommandé aux membres de l'Académie, ni de justifier la devise que vouloit prendre cette Académie, & qui étoit : *Loin d'ici les indifférens & les indiscrets.*

Un statut plus raisonnable, portoit que nul ne seroit admis dans l'Académie, qu'il n'eût fait ses preuves d'amour, c'est-à-dire, qu'il n'eût juré qu'il étoit déjà amoureux; ou qu'il n'eût donné bonne & suffisante caution qu'il le seroit bientôt; mais on rejeta la proposition de consulter l'Académie sur le choix que l'on voudroit faire d'une maitresse. Il ne faut consulter que son cœur dans ces occasions-là, & sa raison, si l'on peut.

« Quiconque sera convaincu d'avoir
» manqué aux devoirs de la belle &
» noble galanterie, sera rayé du tableau
» de l'Académie; mais on est bien per-

» suadé qu'un pareil exemple ne peut
» pas être donné, vu la façon dont
» l'Académie est déjà composée, & les
» précautions qu'on prendra pour y
» admettre de nouveaux Membres;
» car on ne veut pas qu'elle soit trop
» nombreuse, de peur de beaucoup
» d'accidens.

» L'Académie occupera ses séances à
» décider des questions galantes, & à
» entendre des histoires de galanterie
» intéressantes, à commencer par celles
» de ses Membres; bien entendu qu'on
» ne les forcera jamais à nommer les
» masques; & qu'on leur permettra
» même de passer légèrement sur les
» circonstances les plus délicates de leurs
» aventures.

» La direction de l'Académie sera
» toujours confiée à une Demoiselle;
» mais la place de Secrétaire sera tou-
» jours remplie par un Académicien ». *(Nous avons la politesse de taire la raison
que l'Auteur donne de cette distinction).*

Passons aux histoires contées par les
sept Membres de l'Académie : elles ne
sont pas toutes également intéressantes;
disons plus, aucune ne l'est en entier,
ni n'est trop bien écrite; mais il y a

quelques traits à prendre dans toutes, excepté dans celle de *M. de Tréval*, qui se pique d'être savant, bel-esprit, homme de lettres, & sur-tout d'une grande franchise, & de reprocher cruellement aux gens leurs défauts, ce qui rend son approbation plus précieuse quand il l'accorde. Il étoit quelquefois amoureux, mais jamais assez pour penser au mariage, dont il étoit l'ennemi déclaré; malgré cette singularité, l'histoire de cet Académicien est plate & sans intérêt. Il n'en est pas de même de celle du Comte d'*Albagna* qui suit : on y trouve des traits qui attachent.

Le Comte arrivant d'Italie, à l'âge de 22 ou 23 ans, s'imagine que puisqu'il est si aisé d'aborder les femmes en France, & même de se trouver tête-à-tête avec elles, on doit devenir aisément heureux auprès d'elles. Mais le jeune homme éprouve bien-tôt qu'il est mal informé; & une Dame, qui, quoiqu'elle se plaise à faire des conquêtes, est pourtant fort éloignée de la facilité qu'il croit si commune, lui fait entendre qu'en France les femmes savent se défendre assez bien pour que leurs maris n'aient pas besoin de les garder à vue, &

que de la confiance qui règne dans les ménages François, il résulte que si les maris sont quelquefois trompés, il ne le sont du moins pas plus que ceux d'Italie.

Ce qui avoit induit *Albagna* en erreur, est une aventure qui lui étoit arrivée un an auparavant, pendant qu'il étoit encore en Italie. Une Dame qui s'étoit apperçue qu'il la regardoit avec une attention particulière, sans lui donner le temps de languir & de soupirer absolument, lui avoit donné un rendez-vous, auquel il s'étoit trouvé fort exactement, avec toute la ferveur, mais aussi avec toute la gaucherie d'un novice. Après lui avoir tenu quelques propos obligeans, la belle Dame s'étoit tout d'un coup évanouie. Le jeune homme, inquiet pour la vie de l'objet de son inclination, avoit, sur le champ, eu recours à toutes les sonnettes, & étoit allé chercher jusques dans les garde-robes & les antichambres, toutes les femmes & tous les valets de la maison. On accourut, & il ne fut pas difficile d'arracher la Dame au danger qui sembloit la menacer : loin de remercier le conservateur de ses jours, elle lui dit d'un air froid & pour ainsi dire ironique, *il suffit, Mon-*

sieur, je me porte bien à présent; je suis bien aise de savoir qu'on peut s'évanouir près de vous en toute sûreté.

Albagna étoit amoureux d'une Dame Françoisse, & jaloux de quelques rivaux, entre lesquels il crut appercevoir un gros Financier qui avoit une très-jolie femme. Il forma aussi-tôt le projet de se servir d'une ruse d'amour, semblable, dit-il, à celle de guerre dont usa *Scipion* quand il passa en Afrique & assiégea Carthage, pour obliger *Annibal* à sortir d'Italie. Il rendit des soins à la Financière, & au bout de quelque temps il en fut assez bien traité. Malheureusement pour cette jolie femme, il n'étoit occupé auprès d'elle que du soin de faire dépit à celle qu'il aimoit véritablement, & de se venger du Financier. Elle s'aperçut qu'il s'écrioit sans cesse auprès d'elle: *Ah! quel bonheur.* Mais il ajoutoit, *de jouer un si cruel tour à M***.* Une pareille découverte obligea la Financière à congédier ce galant, qui ne la trouvoit jolie que parce qu'elle étoit la femme d'un homme qui lui déplaisoit. Elle se raccommoda avec son mari qui revint à elle, & céda la place à d'*Albagna*. Mais il ne fut pas long-temps

sans être obligé de se débarrasser d'un nouveau rival, qui paroissoit plus obstiné & plus heureux que les autres. C'étoit un jeune homme agréable, d'une jolie figure, & très-persuadé de son mérite. *Albagna* apprit qu'il avoit obtenu un rendez-vous pour un certain soir ; Il fit écrire à ce rival par une main inconnue , un billet en ces termes.

« Si vous n'avez rien de mieux à faire
» que de vous rendre ce soir, seul, au-
» près du cinquième pilier de la Place
» Royale, à main droite en entrant du
» côté des Minimes, vous y trouverez
» une personne qui vous conduira chez
» une Dame dont la beauté & la ten-
» dresse vous empêcheront de vous re-
» pentir de la peine que vous aurez
» prise » :

Le petit-maître, bien persuadé que la bonne fortune de la veille ne nuiroit point à celle du lendemain, accepta le rendez-vous. Il s'imaginoit que ce devoit être une grande aventure, d'autant mieux que la lettre lui avoit été rendue avec grand mystère. Il se trouva donc au lieu désigné. Une femme enveloppée dans sa coiffe l'y attendoit ; c'étoit une créature très-adroite, & entièrement dévouée

aux intérêts de d'*Albagna*. Elle joua vis-à-vis du galant, une scène de nuit digne des rendez-vous nocturnes d'*Arlequin* & de *Scaramouche*. Le cavalier se croyant assuré des bontés de quelque grande Princesse, se laissa bander les yeux, & placer dans une chaise à porteurs. La confidente suivit dans une voiture semblable; elle avoit ajusté le bandeau de l'homme à bonne fortune d'une manière particulière, si bien qu'il lui étoit impossible de s'en débarrasser. On le conduisit, par des rues détournées, dans une petite maison dont d'*Albagna* s'étoit assuré; on lui fit faire trente-six tours dans le premier étage, & enfin on l'enferma dans une petite chambre; où on lui dit qu'il pouvoit attendre la Princesse. Cette Princesse se fit attendre plus de vingt-quatre heures. Pendant tout ce temps-là le jeune homme étoit toujours prisonnier, & plongé dans une continuelle obscurité. De deux heures en deux heures on venoit lui faire des excuses sur les obstacles insurmontables qui s'opposoient au desir que la Princesse avoit de le voir. On lui proposoit des bouillons & des consommés, pour soutenir son existence. Il les refusa d'abord; mais le besoin

le força ensuite de les accepter. Jamais vingt-quatre heures n'ont paru si longues à personne; enfin ce ne fut que le jour même du rendez-vous qu'il avoit obtenu de sa véritable maîtresse, & après que l'heure en fut passée, qu'il fut reconduit, sous un prétexte plausible, dans la même voiture, au même point de la place Royale d'où il étoit parti la veille. On le laissa là les yeux bandés; quelques heures après le guet ayant passé, arrêta notre galant, & le conduisit chez un Commissaire, où on dénoua son bandeau, qui étoit si bien attaché, qu'il ne pouvoit l'ôter lui-même. Il fut obligé de se nommer, & d'avouer une partie de son aventure: on devina le reste; & la garde bien payée, le reconduisit chez lui. On peut croire qu'il fut bien embarrassé de se montrer le lendemain chez sa maîtresse. Cependant, comme avec de la jeunesse & de l'effronterie on peut se tirer d'une affaire, quelque délicate qu'elle soit, il en auroit été quitte pour quelques mensonges, si d'*Albagna*, pour achever de le perdre, n'eût fait jeter dans la chambre de la Demoiselle, au moment qu'il en partit, un double

de la lettre, par laquelle on lui avoit proposé de se rendre à la Place Royale. La belle, à qui l'on présenta ce billet comme étant tombé de la poche du petit Monsieur, ouvrit les yeux après l'avoir lu, conçut quelles étoient les raisons qui l'avoient fait manquer à son rendez-vous, le bannit de sa présence, & n'en voulut plus entendre parler; sa retraite laissa le champ libre à d'*Albagna*.

Dans l'histoire de M. d'*Ormilly*, nous n'avons trouvé de frappant que le trait que l'on va lire. D'*Ormilly* n'étoit encore véritablement touché des charmes d'aucune belle. Une circonstance l'avoit engagé à aller souvent chez une Dame qui passoit pour être aimable, & avoit de l'esprit; mais elle étoit maligne, caustique, & cherchoit à donner des ridicules aux personnes qu'elle voyoit le plus souvent. Un jour que d'*Ormilly* étoit chez elle, elle vit entrer une jeune personne d'une grande beauté, mais d'un air très-simple, & même assez décontenancé. Elle la fit remarquer à son courtisan, & lui demanda s'il ne la trouvoit pas bien gauche & bien niaise. Cette question attira l'attention du

Marquis, & les regards s'étant arrêtés sur la régularité des traits, la beauté du teint, & les autres agrémens de la jeune Demoiselle, il en devint amoureux; mais il se garda bien de se déclarer d'abord. Il s'aperçut bientôt que la Demoiselle n'étoit éclairée ni par son cœur, qui ne lui avoit encore parlé en faveur de personne, ni par son esprit, dont les lumières, assez bornées, ne lui avoient point fait deviner ce qu'aucun homme n'avoit encore osé lui dire. Elle ne savoit donc pas qu'elle plût, ci qu'elle pût plaire; aussi ne comprit-elle rien aux premiers soupirs de d'*Ormilly*; elle le regardoit seulement avec plaisir; & lui qui en savoit plus qu'elle, prenoit un plaisir infini à deviner qu'il étoit aimé. Il jouit pendant quelque temps de ce bonheur; mais enfin on ne peut pas rester vis-à-vis d'un objet qu'on aime dans un silence éternel; d'*Ormilly* fit sa déclaration, & l'assura qu'elle lui plaisoit, & devoit plaire à tout le monde: elle l'écouta, & le crut; elle le remercia; & l'assura qu'elle étoit sensible à son amour; mais de ce moment elle eut la clef & l'intelligence de tout ce que les autres hommes pou-

voient lui dire ; non-seulement elle écouta les soupirs d'un premier rival que d'*Ormilly*, à son grand regret ; laissa auprès d'elle en partant pour un voyage de quelques mois ; mais au retour de ce voyage, il la trouva entourée d'une foule d'adorateurs ; elle les écoutoit tous avec satisfaction & complaisance, & paroïssoit flattée de la multiplicité de ses conquêtes. Son premier amant osa lui en faire quelques reproches ; elle les reçut avec dédain, & même avec humeur ; & quoiqu'elle lui promît de le distinguer de tous les autres, elle lui fit cependant entendre qu'elle ne prétendoit pas se borner à n'écouter que lui. D'*Ormilly* sentit qu'il avoit développé le germe de la coquetterie dans un cœur qui y avoit sans doute toujours été disposé ; il se retira insensiblement & avec honnêteté.

L'histoire du Chevalier de *Pontignan* est bien celle d'un galant Gascon. Il prétend avoir été amoureux à la fois de la mère, de la fille, & d'une soubrette ; & satisfait du succès de ces trois passions, dont l'une le dédommageoit toujours de tout ce qui pouvoit lui manquer dans les deux autres. La mère étoit

une veuve qui n'avoit guère plus de trente ans, vive, étourdie, aimant les aventures d'éclat, voulant qu'on fît des folies pour elle, & en faisant à son tour pour ceux qu'elle aimoit. Le Chevalier trouvoit avec cette Dame de quoi satisfaire sa vanité gasconne, son goût pour la bonne chère, pour le jeu, & pour tous les plaisirs bruyans. La fille, modeste & très-réservée à l'extérieur, mais au fond du cœur non-seulement sensible aux agrémens d'un homme aimable & bien fait, mais même ayant une grande disposition à devenir une adroite coquette, recevoit mystérieusement les hommages du Chevalier, & lui faisoit entendre qu'il entroit plus de prudence & de crainte de sa mère, que d'indifférence pour lui dans la réserve dont elle usoit à son égard. La femme-de-chambre *Babet* étoit la confidente de la fille, & elle l'eût été de la mère, si celle-ci en eût eu besoin. Mais en parlant pour les autres, elle faisoit parler pour elle sa fraîcheur, sa vivacité libre, & un goût franc pour le plaisir, qui détermina *Pontignan* à lui faire jouer un rôle plus actif que celui de simple confidente. Notre Gascon

étoit heureux au milieu de ce trio femelle; mais par malheur un beau jour qu'elles étoient à la campagne, & qu'il avoit été obligé de rester à Paris pour quelques affaires, ayant promis d'écrire à toutes les trois, il tint parole; & son imagination fatiguée ne lui ayant pas fourni assez de phrases & de tours pour y varier son style, il envoya à toutes trois la même lettre. L'erreur du commissionnaire fut cause qu'elles s'en aperçurent. Leur premier mouvement fut d'être vivement piquées, le second, de se moquer de *Pontignan*, & de s'en défaire. Il reçut de routes trois la même réponse; & la conclusion fut de lui défendre de remettre les pieds dans la maison.

La suite des aventures du Chevalier de *Pontignan*, qui commencent la seconde partie, est assez singulière & assez amusante, pour être lue toute entière avec plaisir; nous ne l'extrairons pas par cette raison, & nous ne l'insérerons point ici, parce qu'elle tiendrait environ 80 pages. *La Bibliothèque de Campagne* est un ouvrage qui est entre les mains de tout le monde, & l'on peut aisément y trouver ce morceau. Nous

nous contenterons de copier trois lettres qui en font partie, & de dire, en un mot, à quelle occasion elles sont écrites. On propose au Chevalier *de Pontignan* d'aimer une Demoiselle dont on lui fait beaucoup d'éloges; mais on lui dit qu'il faut absolument qu'il en devienne amoureux avant que de la voir. Il entre dans la plaisanterie, prend le parti de lui écrire, & reçoit réponse. Voici l'une & l'autre.

« Au portrait qu'on m'a fait de vous,
» Mademoiselle, je vous aime. Vous en
» douterez peut-être, parce que je ne
» vous ai jamais vue; mais j'ai entendu
» parler de vous. J'aurois cependant été
» bien aise de vous voir auparavant;
» mais on m'a dit que cela étoit si difficile,
» qu'il me l'a paru moins de vous
» aimer. Je commence donc par vous
» aimer, & je vous verrai quand il
» vous plaira. Si vous voulez même, je
» ne vous verrai de ma vie. Ma passion
» est déjà si grande, que votre présence
» ne l'augmenteroit pas. L'absence non
» plus ne peut la diminuer. Vous voyez
» bien que, de la manière dont je vous
» aime, je puis vous aimer à deux cens
» lieues de vous comme à deux pas ».

Réponse.

« Je crois que vous avez un mérite
» extraordinaire : vos manières, qui le
» sont, me le persuadent. Je ne fais si
» votre cœur l'est aussi ; mais je vous
» avoue que le mien est fait comme les
» autres. J'aime à voir à qui j'ai affaire.
» Que fais-je si, après nous être bien
» engagés, il ne pourroit pas nous pren-
» dre envie de nous voir ? Ce seroit la
» chose du monde que je voudrois le
» moins garantir. Et s'il arrivoit alors
» que nous ne nous trouvassions pas au
» gré l'un de l'autre, quel étonnement
» pour nous de nous être tant aimés !
» Cependant, quelque chose qui m'ar-
» rive, soyez sûr que vous aurez tou-
» jours dans mon estime la première
» place parmi les gens que je ne con-
» nois pas ».

Au reste, cet amour chimérique
avec Mademoiselle *de Sardonne*, n'eut
point de suite. Quand il la vit, il la
trouva laide ; & quoiqu'elle eût de
l'esprit, il ne l'aima point ; mais il
s'attacha à la Dame chez qui se fit son
entrevue avec Mademoiselle *de Sar-*

donne. Cette Dame s'appeloit Madame *Destailles* ; & *Pontignan* avoit en même-temps deux autres maitresses dans la ville ; il conduisit son intrigue avec ces trois Dames , en les ménageant toutes les trois aussi long-temps qu'il put. Mais enfin les méches ayant été découvertes, il fut obligé de partir , & de prendre congé d'elles par la lettre que voici :

» Qu'aucune de vous, Mesdames, ne
» se réjouisse ni ne se chagrine du rang que
» je lui donne au haut de ma lettre. Ce
» n'est que celui de votre ancienneté
» dans mon cœur : mon amour vous y
» fait tenir une place égale. Vous êtes
» toutes trois fort aimables je ne recon-
» nois personne qui le soit plus que
» vous ; & l'une me le paroît autant
» que l'autre. Que vous êtes heureuses
» Mesdames, d'avoir un amant qui ait
» le discernement si fin, & le cœur si
» vaste, qu'il puisse en même-temps vous
» rendre justice à toutes trois ! Je vous
» plaindrois même de ce qu'un bonheur
» si grand ne vous auroit pas été plutôt
» connu ; mais la mauvaise humeur où
» je vous vois depuis que vous le sa-
» vez, m'apprend que vous auriez eu
» bien,

» bien de la peine à vous accommoder
» de moi, si vous en eussiez été plutôt
» instruites. Je suis au désespoir de vous
» trouver le goût si mauvais : un dé-
» faut comme celui-là est capable de
» me faire fuir à deux cent lieues. Je
» prends donc la poste, & je m'en re-
» tourne à Paris, où il faudra assuré-
» ment une douzaine de maitresses,
» pour tenir dans mon cœur la place
» qui n'y étoit occupée que par vous
» trois seulement.»

L'histoire du Chevalier de *Pontignan*, le quatrième des Académiciens, est suivie de celles des trois Demoiselles Académiciennes. Les aventures de ces trois aimables personnes sont, comme on peut le juger, bien plus honnêtes que celles de ces Messieurs. La première, (celle de Mademoiselle de *Mirac*, Gascogne comme *Pontignan*, vive comme lui, & ayant de grandes dispositions à la coquetterie) est la moins sérieuse des trois; mais elle ne renferme aucun détail ni événement piquant. La seconde (celle de Mademoiselle d'*Ormilly*) n'offre qu'une aventure de bal assez commune, & des querelles de familles telles que l'on en voit dans

toutes les comédies, où les amoureux ne doivent se marier qu'au cinquième acte de la pièce ; aussi les amans de ces deux Demoiselles se retrouvent à la fin du Roman, & les épousent ; mais Mademoiselle de *Turé* a vu périr le sien à ses yeux en Espagne, & le pleure encore : son histoire est tout-à-fait tragique ; elle nous a paru manquer de vraisemblance, & ne nous a pas inspiré un grand intérêt. Tel est le jugement que nous croyons devoir porter de l'*Académie Galante*, qui n'est pas encore une des plus mauvaises pièces du Recueil si connu sous le nom de *Bibliothèque de Campagne*, en 18, 20, & 21 volumes.



Accouchée (Recueil général des Caquets de l') en huit Journées, sans lieu d'impression, 1624, in-12.

L'Abbé *Lenglet* met cet Ouvrage au nombre des Romans : c'en est un effectivement, s'il suffit pour cela d'un cadre & d'une fiction singulière. L'Auteur prétend qu'une de ses cousines, qui demouroit rue Quincampoix, étant en couche de son septième enfant, il se cacha, de son aveu, dans la ruelle de son lit, pendant huit jours consécutivement, & écouta les propos & les caquets de toutes les femmes qui vinrent la visiter régulièrement toutes les après-dinées, jusqu'au jour de ses relevailles, (ou, comme l'appelle l'Auteur, de son *relevement*). Il prétend, avec assez de vraisemblance, que pendant ces huit ou neuf jours il se dit bien des sottises, il se débita bien des nouvelles, il se fit bien des propos, il se fit bien des réflexions, souvent ridicules & impertinentes, quelquefois plaisantes, & capables de faire juger du ton & des mœurs du temps où il vivoit. (C'étoit en 1622 ou 23, sous le regne de *Louis XIII.*)

Ce petit Livre est devenu rare & est très-re-

cherché. Quoiqu'également mal écrit & mal imprimé, il se vend fort cher ; 1^o. parce qu'il n'y en a qu'une édition ; 2^o. parce qu'il contient grand nombre d'anecdotes ou scandaleuses ou extraordinaires. Quelques-unes d'entre elles intéressent des familles subsistantes ; par conséquent elles peuvent encore être piquantes. Selon toute apparence, il y a 150 ans elles l'étoient toutes ; parce qu'il n'y avoit pas un seul de tous les sarcasmes dont l'Ouvrage est rempli, qui ne portât sur quelqu'un de connu. Aujourd'hui que nous avons perdu la clef de la plus grande partie de ces Anecdotes, celles que nous pourrions citer offriroient autant d'énigmes, dont le mot ne seroit deviné par aucun de nos Lecteurs. Contentons-nous donc de rapporter quelques échantillons de ce que l'on peut apprendre de relatif aux mœurs du siècle de *Louis XIII*.

Il faut remarquer d'abord qu'il y a 150 ans, dès qu'une bourgeoise étoit en couche, elle en faisoit avertir toutes les femmes de son quartier ; & pendant la semaine aucune ne manquoit, un jour, ou l'autre, à la venir voir.

Le nom de bourgeoise s'étendoit, dans ce temps-là, jusques à une espèce de Dames qui ne seroient pas trop sa-

risfaites d'êtres comprises aujourd'hui dans cette classe. Telles sont celles dont les maris possèdent des charges assez considérables dans la robe : celles de la finance la plus haute & la plus opulente, se trouvoient confondues avec les femmes de négocians & de marchands, même en boutique, pour peu qu'elles fussent étoffées. Cet assemblage se réunissoit, sans façon, chez les accouchées ; les femmes s'y traitoient de pair à compagnon, & observoient, les unes envers les autres, un cérémonial à-peu-près égal.

Les visites se terminoient toujours par une collation, ou du moins par une invitation à goûter de celle qui étoit servie sur un buffet dressé dans la chambre de l'accouchée. On y trouvoit constamment un grand gâteau au lard ou au fromage, des biscuits, des massépains, des petits choux de pâtisserie, des dariolles, des talmoules, des tartelettes, des fruits de la saison, des dragées & des confitures, en plus ou moins grande abondance, suivant l'aisance & la magnificence de la maison où l'on se trouvoit. Les boissons présentées étoient du vin, des eaux sucrées, & de l'hy-

pocras. La collation du relèvement étoit toujours la plus belle ; & il étoit d'un usage constant d'y servir des beignets tout chauds.

Les hommes étoient absolument exclus de ces visites , à l'exception des Médecins & des Chirurgiens qui venoient tâter le pouls de l'accouchée. Les femmes qui faisoient les honneurs & les complimens à l'assemblée , étoient la mère ou la belle-mère , & la garde de la femme en couche , qui bavardoit beaucoup , & contoit des histoires.

Les Dames visitantes étoient ordinairement accompagnées de leurs suivantes , qui se mêloient dans la conversation , & qui , comme de vraies soubrettes de comédie , hasardoient souvent des propos libres & tout-à-fait plaisans. Ce qui faisoit le mieux distinguer les suivantes d'avec leurs maîtresses , c'est que celles-ci étoient assises , & que les autres se tenoient debout , derrière leur chaise. Jamais on n'honoroit les soubrettes , de ce temps-là , du titre de *Mademoiselle* ; il étoit réservé ou aux filles de qualité , ou aux bourgeoises mariées qui n'étoient pas d'un rang assez distingué pour être ap-

pelées *Madame* ; nous en voyons des exemples dans ce Livre-ci , où plusieurs femmes de Marchands & de Procureurs sont nommées *Mademoiselle*. Cependant l'usage contraire commençoit à s'établir ; l'on disoit , sur-tout , de toute sorte de femmes , *Madame l'accouchée* , *Madame la relevée*. On commençoit à sentir qu'il étoit malhonnête de dire *Mademoiselle l'accouchée*.

Il y avoit encore de vieilles femmes dans la bourgeoisie qui portoient des chaperons , même détrouffés. Les derniers restes de cette coëffure consistoient dans une pièce quarrée de drap qui s'appliquoit au-dessus de l'escosion , ou bonnet de linge , & qui venoit jusques sur le front. Nous avons encore vu , dans notre jeunesse , la Dame *Gigogne* , des marionnettes , porter cette coëffure ; & le sieur *Dangeville* , Acteur de la Comédie Françoisse , jouer avec cet ajustement de tête , le rôle de *Catos* , dans une farce qui fait partie de la Comédie du *Baron de la Crasse*.

On se plaignoit déjà , dès ce temps-là , de l'augmentation du prix des denrées , & de l'excès du luxe. Une financière dit qu'autrefois les femmes de leur état

marioient leurs filles à des gens de qualité, pour cinquante ou soixante mille écus, mais que depuis qu'une d'entre-elles a donné cinq cent mille francs à sa fille, en lui faisant épouser un Comte, on ne peut plus faire ses filles grandes Dames à un moindre prix. A ce propos une suivante prend la parole, & dit qu'elle est la fille d'un Procureur, & que sous le regne précédent, avec deux mille écus comptant, elle auroit été bien mariée; mais qu'actuellement à peine le seroit-elle convenablement avec douze mille francs; qu'aussi a-t-elle pris le parti de se faire femme-de-chambre. Une vieille servante tout-à-fait subalterne, ajoute que dans sa jeunesse, quand une fille avoit amassé cent écus comptant, & la valeur d'un demi-ceint d'argent, elle pouvoit très bien épouser un Huissier-à-Verge, ou un petit Mercier; mais qu'aujourd'hui, avec cette somme, on ne peut avoir qu'un cocher ou un palfrenier, qui dans moins de deux ans mange la somme, fait quatre enfans, avec lesquels on est obligé de demander l'aumône.

Une femme d'Avocat assure que son mari porte, ainsi que tout ceux de son état, la soutane de damas, comme les

Conseillers, tandis qu'autrefois leur habillement ne consistoit que dans une petite saye écourtée qui ne passoit pas la ceinture, & n'étoit que d'étamine.

Comme l'assemblée est presque toute composée de bourgeois, il y est beaucoup question de l'échevinage & des avantages qu'on trouve à posséder les charges de l'Hôtel-de-ville. Une vieille femme prend la parole, & dit qu'elle est veuve d'un Prévôt des Marchands; que son mari pendant trois ans de prévôté, ne tira jamais d'autre profit de l'Hôtel-de-ville qu'un pain de sucre chaque année, qu'encore s'en fit-il scrupule sur la fin de sa vie; & qu'en mourant il ordonna qu'on donnât aux pauvres la valeur de ces trois pains de sucre. Elle nomme ce mari si scrupuleux, feu M. *Daubray*.

Effectivement il y eut en 1578, un Prévôt des Marchands de ce nom. Il n'étoit que Secrétaire du Roi, & eut pour successeur, à la fin de 1580, *Augustin de Thou*, qui n'étoit alors qu'Avocat-Général du Parlement, mais qui fut ensuite Président à Mortier; il étoit fils du Premier Président de *Thou*, & frère de l'Historien. La bonne femme étant

en train de parler , se plaint de beaucoup d'abus : elle dit que dans sa jeunesse on ne voyoit point de mendiants dans Paris ; que l'on faisoit travailler les pauvres valides , & que les infirmes & les vieillards étoient reçus à l'hôpital S. Germain ; mais qu'au moment qu'elle parle , les fonds destinés à empêcher la mendicité , quoique plus considérables , sont employés à toute autre chose. Elle ajoute que les finances du Roi sont en mauvaises mains , & cite , à cette occasion , un trait particulier de ce temps-là qui est vraiment digne de remarque ; c'est que M. *Chevalier* , Premier Président de la Cour des Aides , fit faire le procès au Procureur-Général de sa Compagnie , accusé d'avoir favorisé de grands abus , ou de ne les avoir pas réprimés. La bonne femme appelle cela avoir écorché un rat pour faire peur aux souris , & approuve fort cette sévérité. (*Nicolas Chevalier* fut Premier Président de la Cour des Aides depuis 1610 jusqu'en 1630.) La bonne femme se plaint aussi de ce que l'on admet dans la Chambre des Comptes , dans la Cour des Aides , & même dans des places encore plus importantes , des

enfans de financiers , & des gens qui ont toute sorte d'interêt à empêcher qu'on ne recherche les comptables ni leurs successions. Elle dit , en style proverbial , *que c'est mettre dans la même cage la linotte & le chardonneret* ; & que ceux qui devroient réprimer les abus , n'ont pas plus de force que le soleil de Janvier , &c. &c. Elle ajoute qu'il y a de grands abus même dans l'administration de la Justice ; elle en cite pour preuve que le Messager d'Etampes ayant voulu , quelques jours auparavant , se plaindre de ce qu'on lui avoit volé cent écus , il alla trouver le Prévôt de la Maréchaussée ; & que celui-ci lui ayant demandé cent autres écus pour commencer ses recherches contre les voleurs , le messager avoit trouvé plus simple de renoncer à ce qu'on lui avoit dérobé , que d'en donner encore autant à manger à la Justice.

Une autre bonne femme dit que tout est bien enchéri dans Paris ; qu'autrefois elle ne dépensoit par semaine que quatre livres dix sols en viande de boucherie ; mais qu'à présent , si elle donne le Lundi cent sols à sa cuisinière , celle vient encore lui demander , le

matin , de quoi la faire vivre le reste de cette journée. Hélas ! reprend une troisième , nous ne sommes plus au temps où l'on ne mangeoit du rôti qu'une fois la semaine , encore n'étoit-ce que de l'aloyau : eh vraiment , ajoute une quatrième , mon mari m'a bien dit qu'il y avoit une Ordonnance du temps de *Philippe le Bel* , qui défendoit de manger autre chose que le potage à dîner , & le soir le bouilli qui avoit servi à le faire..... Nous ne sommes plus dans ce temps-la ; aussi faudroit-il à présent pour faire bonne chère , être aussi riche que *Louvet , le Fermier du Pont aux doubles*.*

Dans la seconde journée on parle , comme d'une nouvelle du jour , de la canonisation de Sainte Thérèse , que la Reine , qui avoit beaucoup de dévotion à cette Sainte Espagnole , fit célébrer avec beaucoup de solennité , aux Carmes Dé-

* Il y avoit vers ce temps-là un nommé *Louvet* , qui s'étoit infiniment enrichi en affermant le droit de faire payer un liard par tête à tous ceux qui passoient sur un petit Pont qui étoit auprès de l'Hôtel-Dieu , & que l'on appeloit le *Pont aux doubles*.

chauffés de Paris. Une bonne femme remarque qu'elle a été fort effrayée du feu d'artifice que l'on a tiré à cette occasion , & que sur-tout le canon l'a fort épouvantée. *Vraiment*, dit-elle, *de pareilles cérémonies ne peuvent pas s'appeler canoniser des Saints , c'est bien plutôt les canoniser*. Une autre bourgeoise ajoute qu'une fusée lui a brûlé un collet monté à cinq étages : enfin une troisième fait cette sage réflexion , qu'on auroit dû tirer ce feu d'artifice à huit heures du matin , pour éviter la confusion , & pour que le Public y vît plus clair pour se tirer d'embarras.

En parlant de modes & d'ajustemens , une soubrette dit qu'il n'y avoit pas long-tems , toutes les parures des femmes étoient faites à *la guimbarde* , mais qu'à présent elles étoient toutes à *la négligence* & à *l'occasion*. (C'étoit le nom des dernières modes.) Le Médecin de l'accouchée , qui est Nouvelliste , parle de la guerre que le Roi *Louis XIII* faisoit aux Huguenots de son Royaume qui s'étoient révoltés. *Vraiment*, dit une commère , le Curé de Milemont a prédit tout ce qui arrive aujourd'hui ;

le siège de Montauban, celui de la Rochelle, la conversion du Duc de *Lesdiguières*, qui a trouvé que l'épée de Connétable valoit bien une Messe, comme *Henri IV* avoit trouvé qu'une couronne en valoit bien autant; la catastrophe du Maréchal d'*Ancre*, la mort du Connétable de *Luynes*, qui lui succéda dans la faveur de *Louis XIII*, enfin le mariage de la Connétable, sa veuve, avec le Duc de *Chèvreuse*, de la Maison de *Lorraine*; la bonne femme prétend que le Curé de Milemont a prédit tout cela. *

* Effectivement il y eut, vers le commencement du règne de *Louis XIII*, un certain *Jean Belot*, Curé de Milemont en Normandie, qui passa non-seulement pour devin & grand Astrologue, & qu'on appelloit le *Nostradamus Normand*, mais encore pour forcier. Nous avons ses Œuvres imprimées : c'est un des Livres les plus rares & les plus estimés entre tous ceux, écrits en François, qui traitent des diverses sortes de divination, soit par l'astrologie & l'art des horoscopes, soit par la chiromancie, ou inspection des mains, par la physionomie, ou même par la géomancie, ou évocation des esprits.

Nous supprimons une infinité d'anecdotes fort singulières, & des réflexions sur les nouvelles du temps qui ne le sont pas moins, des contes très-gaillards que ceux qui connoissent l'ouvrage trouveront que nous faisons bien de passer sous silence. Disons seulement en deux mots, & en finissant cet article, qu'il est ici question d'un homme qui, voulant échapper à ses créanciers, fit semblant d'être mort subitement, fit enterrer une bûche à sa place, & laissa déclarer sa banqueroute frauduleuse, passa en pays étranger, & s'accommoda avec ses créanciers avec une partie de l'argent qu'il leur avoit volé. On parle aussi de plusieurs brochures & satyres sur les affaires de ce temps-là qui firent du bruit, qui nous restent, & qui sont connues, pour la plupart, des Littérateurs curieux.

Une partie des satyres de la fin du règne de *Henri IV*, & du commencement de celui de *Louis XIII*, a été mise sous le nom de *Guillaume*, fol du Roi, & de *Mathurine*, folle de la Reine *Marie de Médicis*. L'Auteur des *Caquets de l'Accouchée*, introduit *Mathurine* chez sa cousine de la rue Quincampoix : com-

me on suppose que c'étoit une créature qui se fourroit par-tout & raisonnoit à tort & à travers, elle pouvoit aller là comme par-tout ailleurs. *Mathurine* se met donc à parler sur les gens de la Cour ; elle s'étend particulièrement sur M. de *Bassompierre*, & assure qu'il sera bientôt Maréchal de France : toutes les bourgeoisies de la société en paroissent enchantées, parce que M. de *Bassompierre*, qui étoit beau & aimable, avoit des bonnes fortunes dans la bourgeoisie comme parmi les femmes de la Cour. Il n'y a qu'une vieille bourgeoise qui, n'ayant plus de prétentions aux bonnes grâces du futur Maréchal, s'écrie en grondant, que l'on multiplie si fort cette dignité, *qu'il y aura bientôt plus de Maréchaux que d'ânes à ferrer*. On se récrie contre la vieille de mauvaise humeur, on lui chante pouille, & enfin on l'oblige à s'en aller. *Mathurine* continue à bien dire des folies, & à hasarder beaucoup de choses qu'on lui passe, parce qu'on la regarde, dans la rue Quincampoix, comme une femme qui connoît parfaitement la Cour, & qui doit bien juger des choses qui s'y passent.

Enfin la dernière journée, qui est celle

du relèvement , les amies & les voisines de l'accouchée commencent à soupçonner que quelqu'un les a écoutées , & a écrit leurs conversations ; elles en sont furieuses , & cherchent l'écrivain , qui se dérobe à leur fureur.

L'on voit que ce Roman (si c'en est un) ne peut être rangé que dans la classe des Romans comiques , critiques & satyriques.

Achille , Prince de Numidie , (les Aventures d') Cologne , chez Pierre Marteau , 1682 , 1 volume in-12.

Ce petit Roman , qui n'a pas cent pages d'impression , de petit format , est peut-être aussi rare que le précédent ; mais il est moins recherché , parce que la clef en est encore plus éloignée , & que nous ne pouvons former que des conjectures sur le personnage que l'Auteur a eu en vue , & a caché sous le nom d'*Achille*. Ce qu'il y a de sûr , c'est que c'étoit un homme renommé pour ses galanteries & ses bonnes fortunes à la Cour. Nous dirons dans un moment , ce que nous présumons de son véritable nom ; en attendant , voici

en peu de mots ce qui arrive au prétendu Prince de Numidie. Il portoit ce titre, parce qu'il tiroit son origine de l'Afrique, où ses ancêtres avoit régné; mais il y avoit long-temps qu'ils étoient établis en France, & il étoit *Comte de Bapaume*. *Achille* joignoit à la noblesse de son origine une figure charmante & faite pour séduire, de l'esprit, du badinage, une grande facilité à paroître vivement touché; il avoit ce don des larmes qui persuade si bien les femmes. Au reste, celles à qui il avoit affaire ne pouvoient se dire vraiment attrapées que quand il les quittoit; car pendant tout le temps qu'il leur faisoit la cour, elles avoient tout lieu de le trouver aimable. Il étoit léger & volage dans ses amours; & l'on auroit pu le traiter de libertin, si l'on pouvoit l'être en ne s'adressant jamais qu'aux Dames du premier ordre, & prenant tous ses amusemens en bonne compagnie. On ne nous dit point précisément dans quel tems de la Monarchie il vivoit: il paroît qu'il préluda en Italie & en Allemagne (où il fit un voyage & une campagne). De retour à la Cour, il fit connoissance avec deux Princesses

étrangères qu'il amusa beaucoup , & qui le rendirent également heureux : des circonstances les éloignèrent l'une & l'autre de lui ; mais il s'en consola en formant de nouvelles intrigues. Il pénétra dans ce que l'Auteur appelle un temple de la vertu , expression poétique & romanesque , à travers laquelle on devine à - peu - près ce qu'il veut dire. Entre les anciennes Prêtresses de ce temple , il y en avoit une qui avoit de l'esprit & avoit été aimable ; elle prit notre jeune Prince en amitié , & lui servit beaucoup pour le faire réussir auprès des plus jeunes. Ce temple de la vertu renfermoit beaucoup de pensionnaires , entr'autres une nommée *Madonte*. Le Prince se rendit ami du père de cette Demoiselle , dont le nom n'étoit pas noble , car il s'appeloit *M. Padou* , & d'un Moine qui gouvernoit toute la maison ; moyennant cela les affaires du Prince allèrent à merveille ; mais un mariage proposé pour Mademoiselle *Madonte* , & qui se conclut , finit cette aventure , car le Prince de Numidie n'épousoit point. A *Madonte* succéda *Marcelle* ; ensuite *Bérénice* , & puis *Craone*. Les détails de

toutes ces différentes anecdotes sont fort agréables ; mais il n'est jamais question de conclusions solides & durables. Il disputa d'abord une belle Grecque , & ensuite une certaine *Doralice* à un Prince de Saxe , auquel il ne les abandonna que quand il ne s'en soucia plus. Enfin la dernière des bonnes fortunes du Prince de Numidie , fut une jolie Demoiselle Angloise , nommée *Polixène* ; il eut l'avantage dans cette affaire sur un beau & grand Seigneur Anglois , nommé le Comte de *Bouckin-cam*. Une espèce de confident qu'il avoit lui fit à ce sujet de grandes remontrances , & le Prince de Numidie lui donna le nom de *Pédagogue-Chrétien* ; c'est par-là que finit l'Histoire. Voyons à présent qui on a voulu désigner sous le nom de ce Prince. Nous avons lieu de croire que c'est M. de *Candale* , ou M. de *Soyecourt* , (qui se prononce *Saucourt* ,) deux Seigneurs de la Cour de Louis XIV , également illustres par leurs bonnes fortunes , & par les talens qu'ils avoient pour plaire aux Dames. Nous allons dire un mot de l'un & de l'autre.

Maximilien-Antoine de Belleforière , dit le Marquis de *Soyecourt* , parce

qu'il étoit héritier , par sa mère , de la maison de ce nom, se signala dans le service Militaire , dès 1648 , à la bataille de Lens & au siège de Lille en 1667 ; il eut la Charge de Grand-Maître de la Garde-robe du Roi en 1653 ; fut fait Chevalier des Ordres en 1661 ; Grand-Veneur de France en 1670 ; & mourut en 1679. Il étoit passionné pour la chasse , mais bien plus encore pour les Dames , auprès desquelles il étoit en si grande réputation , qu'elles l'avoient honoré du nom de *Grand-Soyecourt* , sous lequel il a été célébré dans l'histoire amoureuse des Gaules , & dans les chansons satyriques de ce temps-là. Il épousa la fille du Président de *Longueil de Maisons* , qui fut Ministre d'Etat , Surintendant des Finances , & Gouverneur de Saint-Germain-en-Laye & de Versailles. Le Marquis de *Soyecourt* eut grand nombre d'enfans ; les garçons étant tous morts sans postérité , l'aînée de ses filles a porté tous ses grands biens dans la famille de *Séglières de Bois Franc* qui subsiste , & en jouit encore aujourd'hui.

Si ce Marquis de *Soyecourt* n'est pas le héros de notre Roman , il faut que ce soit M. de *Foix de Candale* , qui fut

aussi fameux que M. de *Soyecourt* dans le même genre , & à-peu-près dans le même temps. Lors de ses plus fameux exploits, c'est-à-dire jusqu'en 1671, il ne fut connu que sous le nom de *Comte de Candale* ; mais il ne mourut qu'en 1714, sous le nom de *Duc de Foix* ; il fut le dernier de sa branche. Le personnage du Prince de Numidie , paroît plutôt avoir été calqué sur lui , que sur son concurrent , le Marquis de *Soyecourt* ; car c'est du Comte de *Candale* qu'on pouvoit le mieux dire , qu'il descendoit des anciens Princes d'un pays éloigné , puisque la maison de Foix tire son origine du petit Pays de ce nom , qui est au pied des Pyrénées , qu'elle a possédé plusieurs souverainetés , rempli pendant plusieurs années le trône de Navarre ; enfin , qu'elle a eu les plus grandes & les plus magnifiques alliances.

Henri-François de Foix , ne fut point dédommagé par le titre de *Duc de Foix* qu'il acquit à la mort de son frère aîné , des agrémens & des avantages dont il avoit joui sous le nom du *beau Candale* : s'il est vrai , comme le dit Quinaut , que *la vieillesse sied bien sur un front couronné* ; c'est parce que la gloire & les honneurs consolent un peu des chagrins attachés

nécessairement à la vieillesse ; mais sûrement il n'y a point de couronne qui égale les charmes & les plaisirs d'une brillante jeunesse.

Pour mettre nos Lecteurs encore mieux en état de juger du mérite de MM. de *Candale* & de *Soyecourt* , ajoutons quelques petites anecdotes sur leur compte.

M. de *Candale* passoit pour un homme de si bon air , que les gens de la Cour de *Louis XIV* , dans sa première jeunesse , ne se feroient pas cru bien mis, s'ils ne l'avoient été dans le goût & à l'imitation de M. de *Candale*. Les tailleurs & les marchandes de modes, les plumassiers, & mêmes les cordonniers, quand ils inventoient quelques dessins ou quelques formes nouvelles , ne manquoient pas d'ajouter que cela étoit à *la Candale*. Ainsi l'on voyoit alors des rubans , des plumes , des baudriers , & des souliers même à *la Candale*. Ces ajustemens étoient regardés , presque , comme des passe - ports nécessaires pour aller en bonne fortune.

M. de *Candale* avoit, entr'autres avantages, celui d'être fait au tour , en sorte qu'on le reconnoissoit de loin à l'élé-

gance de sa taille ; c'est ce qui donna lieu au pari , peut-être le plus plaisant & le plus singulier qui ait été fait : en voici l'histoire. Un homme de la Cour paria contre un autre , qu'il donneroit en plein midi , dans le jardin des Tuileries , un coup de pied au derrière à un homme de qualité assez bon militaire , qui , loin de s'en fâcher , l'en remercieroit. Le pari fait , les parieurs voyent marcher devant eux , le dos tourné , un certain personnage qui se piquoit de ressembler au beau *Candale* , parce que sa taille approchoit de la sienne , quoique d'ailleurs il n'eût ni les traits de son visage , ni son esprit , ni ses talens. L'homme qui avoit proposé la gageure , double le pas , s'approche de lui , & lui donne un grand coup de pied au cul , accompagné d'un coup de poing sur l'épaule. L'attaqué se retourne d'un air furieux ; ah ! Monsieur , (lui dit-il aussi-tôt ,) je vous demande pardon , je vous ai pris pour M. de *Candale*. = Vous me faites bien de l'honneur ; mais..... = Si j'ai eu le malheur de vous offenser , je suis prêt à vous en faire réparation ; mais je vous assure que je suis sur ce pied familial avec M. de *Candale* , nous nous con-

noissons

noissons depuis notre enfance, & toutes les fois que nous nous rencontrons, nous polissonnons ensemble comme si nous étions encore au Collège. = Monsieur, il suffit que vous nayiez point eu l'intention de m'insulter; d'ailleurs il est vrai que je ressemble assez à M. de *Candale*; mes amis me le disent souvent; & il y a même des Dames qui ont bien voulu s'y tromper.

Voilà comme ce pari extraordinaire fut gagné.

Quant à M. de *Soyecourt*, nous ne pouvons mieux le caractériser, qu'en copiant ici des Vers que *Benferade* fit sur lui, représentant un démon dans un ballet où dansoit *Louis XIV* dans sa jeunesse.

Non, ce n'est point ici le démon de *Brutus*

Ni de *Socrate*:

Par d'autres qualités & par d'autres vertus

Sa gloire éclate.

Sous la forme d'un homme il prouve ce qu'il est,

Doux, sociable;

Sous la forme d'un homme aussi l'on reconnoit

Que c'est le diable.

Le bruit de ses exploits confond les plus hardis
Et les plus mâles :
Les mères font au guet ; les amans interdits ;
Les maris pâles.

Contre ce fort démon voyez-vous aujourd'hui
Femme qui tienne ?
Et toutes cependant sont contentes de lui,
Jusqu'à la sienne.

Sa réputation, devant qu'il soit connu ,
Faisant qu'on l'aime ,
Telle cède à son nom, qui peut-être eût tenu
Contre lui-même.



Achille, Prince de Tours, (ses Aventures avec Zaïde, Princesse d'Afrique)
Paris, 1724, I vol. in-12.

Ce médiocre Roman a pour Auteur un Sieur *Lafosse*, qui probablement n'est point le même que le Traducteur d'*Anacréon*, Auteur de la Tragédie de *Manlius* & autres, mort en 1708. Celui-ci n'est connu par aucun autre ouvrage que par ce Roman-ci, qui vaut à peine que nous en disions deux mots.

Charles-Martel gouvernoit la France avec la qualité de Maire du Palais & de Duc des François, quoique *Thierry* eût le glorieux titre de Roi. Les Sarrafins étant entrés en France, sous prétexte de secourir le *Duc d'Aquitaine*, pénétrèrent jusqu'en Poitou. *Charles* marcha au-devant d'eux, & les défit entre Tours & Poitiers. Il fit prisonnière la fille de leur Roi *Abderame*, & la conduisit à Paris, où elle fut traitée avec honneur & distinction. La Cour de France s'enflâmma pour elle, & *Achille*, Prince de Tours, fut le plus

ardent & le plus heureux de ses adorateurs. Elle répondit à sa passion; mais leurs amours furent traversés par un *Duc de Saxe* qui devint épris de la *Princesse*, & par une *Duchesse de Bavière* qui devint amoureuse du Prince. *Charles-Martel*, en partie par ambition, étoit aussi amoureux de la *Duchesse de Bavière*; il s'aperçut qu'elle aimoit *Achille*, & favorisa la fuite de celui-ci avec *Zaïde*. La *Duchesse de Bavière* piquée, s'enfuit avec le *Duc de Saxe*, & *Charles-Martel* en fut la dupe. Cependant *Achille* & *Zaïde* arrivèrent en Sicile, où ils furent bien reçus; mais le Roi de cette Isle étant devenu amoureux de *Zaïde*, ils songèrent encore à s'éloigner, & à passer en Angleterre: une tempête les jeta sur les côtes d'Afrique. Ils sont obligés de relâcher dans le port de *Tanger*, où la *Princesse* est bien reçue par une de ses tantes qui régnoit dans cette Ville; mais le fils de cette Reine, cousin de *Zaïde*, devient amoureux d'elle; elle fuit d'un côté, *Achille* de l'autre: celui-ci devient successivement Roi d'Alger, de Crêtes, de Rhodes, & enfin Empereur de Trébisonde. Avant de monter sur

ce dernier Trône , il lui arrive des aventures fort étranges ; un Roi barbare & mécréant est prêt à le sacrifier à Jupiter , & il n'échappe au danger , qu'en se barrant en duel contre le Monarque , qu'il tue. *Zaïde* , de son côté , est prête à être violée par un autre Roi barbare ; l'arrivée subite d'une flotte de trois cens vaisseaux , lui procure sa délivrance ; enfin elle se trouve à Bizance , réunie à son cher *Achille* , avec lequel elle monte sur le Trône de Trébisonde : ils y règnent tranquillement.

Telle est la marche entière de ce bizarre Roman , dont nous ne conseillons à personne l'ennuyeuse lecture.



Actions héroïques de la Comtesse de Montfort, Duchesse de Bretagne, Nouvelle historique, Paris, 1697, 1 vol. in-12.

Le Roman historique de la Comtesse de Montfort, est fondé sur l'époque la plus brillante & la plus intéressante de l'Histoire de Bretagne, & peut-être sur celle de toutes où les Dames jouent un plus beau rôle. L'on vit au milieu du quinzième siècle, d'un côté, *Jeanne de Flandres Comtesse de Montfort*, de l'autre *Jeanne-la-Boiteuse, Comtesse de Penthievre*, se disputer la couronne de Bretagne, se faire une guerre sanglante, prouver l'une & l'autre qu'elles étoient de vraies Héroïnes, & mériter enfin l'estime & l'admiration de la postérité. Un pareil sujet n'avoit pas besoin d'être altéré pour intéresser ; aussi l'Auteur n'a-t-il fait que prêter des motifs galans & romanesques à ceux des Seigneurs Bretons qu'il fait agir avec le plus de courage & de succès en faveur de la Comtesse de Montfort. A cela près il se conforme entièrement à la marche & aux vraies circonstances de l'histoire. Malheureusement l'Auteur du Roman, quel qu'il soit, n'avoit pas le talent de bien écrire, & son style qui dût paroître plat, lorsque l'Ouvrage fut imprimé.

mé, paroîtroit aujourd'hui tout-à-fait rebutant. Nous n'avons donc eu, pour former l'Extrait qu'on va lire, qu'à toucher un peu au style, en abrégeant le Roman, qui d'ailleurs n'est pas long, & à mettre quelques situations dans un plus beau jour.

L'Auteur nous est absolument inconnu. Il a dédié son Ouvrage à la fameuse Duchesse de *Portsmouth & d'Aubigay*, maitresse du Roi d'Angleterre *Charles II*. L'on fait que cette Dame, de qui descendent les Ducs de *Richemont & d'Aubigny* d'aujourd'hui, étoit Bretonne, qu'elle s'appeloit *Louise de Pénancouet de Quérouazle* (a). On fait jouer à sa famille un grand rôle dans l'Histoire de la Comtesse de *Montfort*; & il est vrai que l'Histoire de Bretagne de ce temps-là en parle, & que le Roman-cier n'a en encore qu'à broder sur un fond véritable pour flatter sa protectrice. Mais ce qu'il y a ajouté de très-particulier, c'est de rendre le Roi d'Angleterre, *Edouard III*, amoureux d'une Mademoiselle de *Quérouazle*, comme si le sort des filles de ce nom étoit d'enflammer les Monarques de la Grande-Bretagne.

Pierre, surnommé *Maclerc*, de l'illustre maison de *Dreux*, descendante

de celle de France par *Louis-le-Gros*, étant devenu Duc de Bretagne l'an 1212, en épousant *Alix*, héritière de ce Duché, céda cette Couronne l'an 1237 à *Jean*, premier du nom, surnommé *le Roux*, son fils aîné. *Pierre* mourut en 1256, & le Duc *Jean* en 1284. Celui-ci eut pour successeur *Jean II* son fils, qui périt en 1304, de la manière du monde la plus malheureuse. Ayant été avec le Roi *Philippe-le-Bel* au-devant du Pape *Clément V* jusqu'à Lyon, & passant avec le Pontife & le Duc d'Anjou, frère du Roi, le long d'une vieille muraille qui étoit chargée d'une populace curieuse, la muraille s'écroula, tomba sur eux, & les renversa. Le Pape en fut quitte pour quelques contusions, & pour avoir sa tiarre brisée; le Duc d'Anjou fut grièvement blessé, & le Duc de Bretagne mourut écrasé.

Artur, second du nom, succéda au Duché de Bretagne; il ne régna que huit ans, & mourut en 1312, laissant trois enfans, dont le dernier fut le mari de l'héroïne de ce Roman. La première femme d'*Artur* étoit héritière de la Vicomté de Limoges, & mourut en

1291, laissant pour fils aîné *Jean*, qui succéda à son frère sous le nom de *Jean III*; & *Guy*, qui fut Comte de Penthievre & Vicomte de Limoges. *Artur* épousa, en secondes noces, *Yolande de Dreux*, Comtesse de Montfort-la-Maurry, sa cousine, & Veuve d'*Alexandre*, Roi d'Ecosse. Il eut de ce second mariage *Jean*, héritier nécessaire du Comté de Montfort. En 1231, *Guy*, Comte de Penthievre, mourut, ne laissant de *Jeanne*, héritière d'*Avaugour* (b) qu'une fille unique, que le Duc *Jean III* regarda jusques à sa mort comme son héritière, n'ayant aucun enfant; & croyant que son frère aîné *Guy*, devoit être représenté par sa fille au préjudice de *Jean de Montfort*, qui étoit de bien des années cadet de *Jean* & de *Guy*, & d'un autre lit.

Dans cette opinion, il ne s'occupaque de marier sa nièce d'une façon brillante & avantageuse, & crut ne pouvoir lui donner un époux plus distingué que *Charles*, de l'illustre maison de *Chartillon*, fils de *Guy*, Comte de Blois, & de *Marguerite*, sœur du Roi de France *Philippe de Valois*. En faisant épouser à sa nièce le neveu du Roi de France;

il crut assurer ses droits sur le Duché de Bretagne, & les déclara incontestables par le contrat de mariage de *Guy* & de *Jeanne*. Le Roi & le Duc signèrent cet acte; & *Jean de Montfort* lui-même ne refusa pas d'y donner sa signature, sans doute parce qu'il ne se croyoit pas alors le plus fort, & l'acte fut enregistré aux Etats de Bretagne & au Parlement de Paris.

Ce fut en 1338 que se célébra ce grand mariage. La nouvelle Comtesse de Blois d'avoit point l'avantage d'être belle : elle étoit même boiteuse & assez mal faite, mais la fermeté de son ame, la noblesse de son caractère, & la justesse de son esprit, qui la dispoisoit à prendre toujours les partis les plus courageux & les plus sages, & la mettoit au-dessus de toutes les foiblesses de son sexe, la dédommageoient bien des agrémens qu'elle n'avoit pas. Elle n'avoit que dix-huit ans quand elle se maria.

Peu d'années auparavant, *Jean de Montfort* avoit épousé *Jeanne de Flandres*; c'étoit, suivant l'Auteur, une Princesse d'une beauté parfaite, capable d'enflammer tous les cœurs par les grâces de sa figure, & les charmes de

son esprit & de son caractère. Au milieu d'une Cour paisible & brillante, elle étoit la Souveraine du monde la plus douce & la plus aimable; obligeante, indulgente, libérale & familière; mais dans les momens critiques où elle avoit besoin de montrer de la force & de la fermeté, on la voyoit s'élever, pour ainsi dire, au-dessus d'elle même. Elle possédoit alors cette éloquence mâle toujours efficace, qui subjugué les esprits quand elle n'a pu les persuader; cette majesté qui tantôt fait adorer le Souverain, tantôt le fait craindre; ce coup-d'œil lumineux & exempt de frayeur & de trouble, qui est propre aux grands Généraux, & qui distingue leurs talens d'avec la bravoure ordinaire du soldat ou du simple Officier. Toute l'histoire que nous allons extraire est employée à prouver que ce portrait n'est point flatté, & que *Jeanne de Flandres* sachant prendre toujours son parti, suivant les occasions, & être tantôt Souveraine & Général, tantôt femme aimable, avoit l'art de faire des conquêtes sur tous les partis, se faisoit aimer des uns, craindre des autres, & respecter de tous.

Le Duc *Jean III* mourut en 1341, & fut enterré dans l'Eglise des Carmes de Ploermel. Ce fut alors que commencèrent ces querelles fameuses dans lesquelles les deux Comtesses *Jeannes*, se prétendant toutes deux Duchesses de Bretagne, jouèrent un si beau rôle; celle de Blois défendant ses droits personnels sur cette Province, celle de Montfort ceux de son mari, & ensuite de son fils.

Le lendemain des funérailles du Duc, le Comte & la Comtesse de Montfort quittèrent Ploermel, & se rendirent à Nantes, dont ils engagèrent l'Evêque, ainsi que les principaux habitans, à leur prêter serment de fidélité, tandis qu'à Rennes on reconnoissoit la Comtesse de Blois pour Souveraine. *Montfort* publia un manifeste, dans lequel il exposoit que la représentation ne pouvoit avoir lieu en Bretagne, sur-tout quand c'étoit une femme qui vouloit exercer ce droit au préjudice d'un frère de père du dernier mort. Ces raisons pouvoient être très-bonnes; mais ce qui leur donna plus de poids, ce furent les charmes & les grâces de la Comtesse. Aucun des membres des trois ordres des Etats qui se trouvoient à Nantes, ne put y résister. Elle demandoit

leur assistance, & leur exposoit les droits de son époux d'une façon si touchante, que ceux de la noblesse sur-tout, jurèrent à l'envi de sacrifier leur vie pour elle. *Tannegui du Chatel(c)*, le Sire de Léon, le Seigneur de Pontl'Abbé, & *Herve de Nevet*, furent les principaux de ses partisans. La Comtesse resta quelques temps renfermée dans cette ville, tandis que son mari ayant Limoges, & s'étant emparé de tous les trésors du Duc *Jean* son frère, les rapporta en Bretagne, où il les distribua assez à propos pour grossir encore son parti dans la Province. De pareilles ressources réunies, étoient excellentes & presque immanquables. Le Sire *Malestroiz(d)*, un des plus illustres par sa naissance, & des plus braves Chevaliers de Bretagne, se joignit aux Seigneurs dont nous venons de parler, par un motif d'amour. La Comtesse avoit à sa suite des Demoiselles d'honneur charmantes, entre lesquelles on remarquoit Mademoiselle de *Somerdic*, fille de sa gouvernante. Elle fit la conquête de *Malestroiz*, & ses compagnes réussirent également auprès de quelques autres. Bientôt le Comte & la Comtesse ne furent plus obligés de se tenir resserrés dans

Nantes : ils marchèrent vers Brest, Place & Port de mer importants pour s'assurer la communication avec les Etrangers, dont les secours étoient nécessaires à *Jean de Montfort*. Il comptoit déjà sur ceux d'Angleterre, parce qu'il étoit assuré que le Roi de France ne manqueroit pas d'accorder les siens à son neveu *Charles de Blois*. *Edouard III* étoit en guerre ouverte avec ce Monarque, lui disputoit même la couronne, & prenoit hardiment le titre de Roi de France, que ses successeurs ont toujours conservé. En approchant de Brest, qui parut vouloir résister pendant quelque temps, *Montfort* & *Jeanne* s'arrêtèrent dans un château, dont le Maître & la Maîtresse les reçurent avec tous les honneurs & les distinctions qui leur étoient dûs, & leur présentèrent leurs enfans. La Comtesse mit sans difficulté la fille, qui étoit charmante, au rang de ses Demoiselles d'honneur. Leur nom étoit de *Penanco* & de *Queroazle*, nom ancien & respecté dans la Province. Le fils prit le parti des armes sous les drapeaux du Comte.

Le noble & brave *Cliffon* (e), qui commandoit dans Brest pour *Charles de*

Blois, après s'être bien défendu, fut obligé de se rendre par capitulation; & dès qu'il eut vu la Comtesse de Montfort, son cœur capitula comme sa place : il l'adora & s'attacha au service du Comte. La perte de Brest entraîna bientôt celle de toute la côte méridionale de la Bretagne. Hennebon, le fort-château de la Roche-Périon & la ville de Vannes se soumirent; & *Montfort* se rendit maître de Carhaix, ville dans laquelle se trouva l'Evêque de Quimper, qui le reconnut. Ainsi, une bonne partie de la Bretagne lui obéissoit déjà lorsqu'il prit le parti de se rendre à Londres. Il y trouva le Roi *Edouard* très disposé à le secourir, & ce Monarque lui promit pour la campagne prochaine une flotte, dont il ordonna sur le champ les préparatifs. Elle devoit transporter une armée Angloise capable de lui assurer la possession de son Duché. Ce fut alors que *Jean de Montfort* eut l'imprudence, & commit la faute de prêter foi & hommage-lige pour la Bretagne, au Roi *Edouard*, le reconnoissant, suivant cet hommage, dont l'acte existe, pour droiturel Roi de France, (c'est-à-dire, légitime).

Cependant, *Montfort* ne fut pas plutôt de retour à Nantes, qu'il reçut une sommation de la part du Roi de France *Philippe de Valois*, de se rendre à Paris pour voir discuter & juger par la Cour des Pairs, ses prétentions & celles de la Comtesse de Blois. Apparemment que son droit lui parut assez incontestable pour ne lui laisser aucune crainte sur le succès de son affaire, car il n'hésita pas à obéir; &, en arrivant, il se rendit avec confiance auprès de son Seigneur suzerain. *Charles de Blois* & sa femme y étoient aussi. Dès la première audience que le Comte de Montfort eut de *Philippe*, il eut lieu de craindre que son procès ne tournât plus mal qu'il ne l'avoit d'abord espéré; le Roi lui fit des reproches sur la manière dont il s'étoit conduit envers le Roi d'Angleterre. Quoiqu'il cherchât à s'excuser en niant le fait, il sentit que la faute qu'il avoit commise pourroit avoir pour lui de fâcheuses suites; &, saisi d'une frayeur peut-être aussi déplacée que sa première sécurité, il partit sans rien dire, au milieu de la nuit, & retourna rejoindre la Comtesse à Nantes. Son évasion fut regardée comme une preuve

de sa faute; & les Pairs assemblés à Conflans, près Paris, le 7 Septembre 1351, rendirent un Arrêt fameux, connu sous le nom d'*Arrêt de Conflans*, par lequel le Duché de Bretagne fut adjugé au Comte *Charles de Blois* & à sa femme, comme représentans *Guy de Bretagne*. Le lendemain, le Roi reçut *Charles* à foi & à hommage, l'arma Chevalier, & lui promit un prompt secours. En effet, le Duc de Normandie, fils du Roi, & qui porta depuis la couronne sous le nom du Roi *Jean*, partit bientôt à la tête d'une armée, & alla assiéger Nantes. Le Comte & ses Chevaliers s'y défendirent vaillamment, risquèrent plusieurs vigoureuses sorties; il y eut plusieurs combats singuliers entre les plus braves Chevaliers de l'armée assaillante & des assiégés; mais enfin *Jean de Montfort* s'étant mis à la tête d'une dernière sortie faite par les guerriers Nantois, il fut malheureusement enveloppé, & son cheval ayant été tué sous lui, il fut enlevé & fait prisonnier. Le Duc de Normandie, auquel il fut aussitôt présenté, l'envoya sous bonne escorte à Paris, & il fut enfermé dans la grosse tour du Louvre, où il passa plusieurs années. La ville de Nantes ayant perdu

celui qu'elle reconnoissoit pour son Souverain, se rendit peu de jours après au Vainqueur. Heureusement la Comtesse en étoit déjà partie pour se retirer à Hennebon, avec les principaux Officiers & Chevaliers de son parti. Ce fut là qu'elle commença à faire éclater son courage, & la fermeté d'ame qu'elle montrait dans toutes les occasions, comme nous l'avons déjà dit. Elle rassuroit par ses discours ses Sujets, effrayés & ébranlés. Quelques coups-d'œil lui suffirent pour enflammer ses Généraux, & son exemple pou encourager tous ses soldats. Elle présentoit au peuple Breton, son fils encore enfant, (il fut, depuis, *Jean. V*). L'Historien *Froissard* rapporte qu'elle disoit en le montrant: *haa, Seigneurs, ne vous ébaïssés mie de Monseigneur que nous avons perdu; ce n'étoit qu'un homme. Véez, ci, mon petit enfant, qui sera, se Dieu plaît, son restorier, & vous fera des biens assez.* Elle étoit encore maitresse de la ville de Rennes, dont elle s'étoit emparée pendant que son époux & son concurrent étoient à Paris. Le Duc de Normandie, avant que d'assiéger Hennebon, chercha à s'emparer de cette Capitale. *Cadudal,*

qui y commandoit pour la Comtesse, se défendit vigoureusement; mais il fut obligé de se rendre, & se retira à Hennebon, où toutes les principales forces de *Jean de Montfort* se trouvèrent par conséquent réunies. Cette place ne tarda pas à être attaquée, & ce fut un des plus beaux sièges du quatorzième siècle. *Froissard*, Historien contemporain & estimé, nous en a transmis tous les détails; nous n'en citerons que quelques circonstances remarquables. La Comtesse, armée de pied en cap, comme un Chevalier, & montée sur un cheval de bataille, couroit de rue en rue pour animer le peuple à la défense; toutes les Dames & Demoiselles de sa Cour s'étoient armées comme elles; les femmes même du peuple cherchèrent à se signaler sur leurs traces.

Au bout de quelques jours, s'étant apperçue, en regardant du haut d'une tour, que le camp des ennemis étoit dégarni de troupes, parce que la plus grande partie de l'armée s'étoit portée du côté de Quimperlay, elle prit une résolution hardie, mais qui lui réussit, & la combla de gloire. Elle communiqua son dessein à *du Châtel* & à *Cliffon*,

qui d'abord lui en firent observer tout le danger, mais qui n'avoient garde de l'abandonner, ayant pour elle des sentimens aussi ardens que respectueux. Aux approches de son départ, *Malestroit*, *Bavalan* & *Penmark* s'apperçurent que Mesdemoiselles *Somerdic*, *Malestroit* & de *Quéroazle* alloient accompagner leur Princesse, ils demandèrent avec instance d'être aussi de la partie, *Trésiguidy* & le jeune *Quéroazle* restant dans la place avec la plus grande partie, de la garnison. La petite troupe de la Comtesse, divisée en quatre quadrilles, se porta precipitamment sur le camp ennemi; comme il étoit dégarni, elle y jeta le plus grand trouble. Elle s'étoit munie de flambeaux, avec lesquels elle mit le feu à quatre endroits différens, aux tentes & aux pavillons. Les baraques même & les maisons des paysans qu'occupoient les principaux Officiers, furent la proie des flammes; & la perte d'un grand nombre de provisions & de munitions de guerre, fit un grand tort aux assiégeans.

Ce coup de main étant exécuté, il étoit question de la retraite. Les Officiers expérimentés firent sentir à la

Princesse qu'il étoit très-difficile de la faire sur Hennebon même , & qu'ils seroient infailiblement coupés. Sur le champ elle prit le parti de se porter avec toute sa troupe du côté d'Auray ; & ayant fait une diligence incroyable, elle y arriva le soir même , y passa la nuit , & se rendit le lendemain, de grand matin, aux portes de Hennebon , qui lui furent ouvertes ; elle y entra sans aucune perte, calma les inquiétudes que l'on avoit sur le sort de sa troupe , & sur le sien.

Cependant le siège d'Hennebon continua avec d'autant plus de vivacité de la part de *Charles de Blois*, qu'il avoit à venger l'affront qu'il venoit de recevoir dans son camp. Il y fit meilleure garde ; & le Duc de Normandie, avec de nouvelles troupes , ayant fait le siège d'Auray , & ensuite celui de Vannes , & les ayant réduits , la place d'Hennebon se trouva resserrée de tous les côtés. La Comtesse eut de nouvelles occasions d'y faire des prodiges de valeur. *Louis d'Espagne* (*f*), Général courageux & expérimenté , qui servoit avec distinction sous *Charles de Blois* , mais qui d'ailleurs étoit d'un naturel féroce & barbare , se

trouvant personnellement piqué du dommage qu'il avoit souffert dans l'incendie du camp, voulut s'en venger d'une façon cruelle : il demanda à *Charles de Blois* de lui livrer deux Officiers de distinction, prisonniers, du parti de *Monfort*, & déclara à ceux-ci que, dans trois jours, il leur feroit publiquement couper la tête en avant du camp, & à la vue des assiégés. Des transfuges en donnèrent avis à la Comtesse, qui se prépara à les enlever le jour destiné pour leur supplice. *Cliffon* étant sorti à la tête de mille hommes, & ayant fait une fausse attaque d'un côté opposé à celui où les prisonniers se rendoient avec leur escorte, l'attention des assiégeans se tourna de ce côté-là, & pendant ce temps, la Comtesse, à la tête d'une troupe aussi brillante que hardie, étant sortie par une autre porte, fondit sur l'escorte, la dissipa, & ramena les prisonniers dans Hennebon.

Le siège se pressoit avec la plus grande ardeur; les machines les plus terribles y étoient employées; & la place étoit réduite aux derniers abois: on parloit de capituler; & l'Evêque de Léon étoit déjà passé, malgré la Comtesse, dans le camp

ennemi pour faire une proposition, aussi honteuse, lorsque notre héroïne aperçut, la première, du haut des tours d'Hennebon, une flotte qui entroit dans la rivière de Blavet; c'étoit celle d'Angleterre qui portoit le secours promis si positivement au Comte de Montfort. En l'annonçant au peuple d'Hennebon & aux soldats de son armée, elle ranima leur zèle; & le secours, en remontant la rivière, ne tarda pas à entrer dans la place avec des provisions dont la flotte étoit également chargée. Les troupes Angloises étoient commandées par *Mauny*, Chevalier également distingué par sa naissance, sa bravoure & ses qualités aimables. Il sentit, comme les Bretons même, l'avantage de servir une aussi belle Dame que la Comtesse de Montfort. Il fut empressé de se signaler par quelque exploit qui le fît connoître & respecter des ennemis; & il en trouva bientôt l'occasion. *Louis d'Espagne* ayant appris l'arrivée du secours Anglois, envoya défier le chef, quel qu'il fut, & le plus hardi des Bretons du parti du Comte de Montfort, à venir faire le coup de lance contre lui & *la Rivière (g)*, un des

plus braves Chevaliers du parti de *Charles de Blois*. On juge bien que le brave *Mauny* accepta le défi. Il demanda à la Comtesse de lui choisir son second ; elle lui nomma *du Châtel*. Avant que de partir pour le combat, *Mauny* adressant la parole à la belle Duchesse de Bretagne : *Que jamais, s'écria-t-il, ne sois salué de ma Dame & chière amie si je rentre en Châtel ne Forteresse, jusqu'à tant que je n'aye un de ces assaillans versé.*

Le combat, qui eut lieu entre l'armée & la place, fut brillant, mais long & dangereux. *Du Châtel* culbuta *Louis d'Espagne*, & l'obligea de se retirer du côté de ses troupes, & *Mauny*, tua la *Riviere*. Les vainqueurs rentrèrent dans Hennebion, où la Comtesse embrassa publiquement *Mauny* pour lui témoigner sa reconnaissance. Cet avantage particulier, obtenu par les partisans du Comte de Montfort, fut suivi de plusieurs autres plus importans. *Louis d'Espagne* étoit maître de Quimperlay ; *Mauny* alla rejoindre sa flotte à l'embouchure de la rivière de Blavet, remonta dans celle de Laita ; & ayant débarqué aux environs de

de Quimperlay, en chassa *Louis d'Espagne*, le poursuivit jusques à Hennebon, l'obligea à en lever le siège, & à se retirer dans l'intérieur des terres. *Charles de Blois*, qui étoit resté devant Hennebon, se vit forcé de l'y suivre. Etant arrivé à Pontivy, il se crut obligé de proposer lui-même à la Comtesse une trêve, qui fut acceptée pour quatre mois. La Comtesse en profita pour passer en Angleterre, dans la vue de solliciter de nouveaux secours. Elle étoit faite pour tout obtenir. La réputation de son mérite & de sa beauté l'y avoit précédée. Elle conduisoit avec elle son fils & les Demoiselles de sa suite les plus aimables; les principaux Bretons avoient brigué l'honneur de la suivre. La réception de la Comtesse à Londres fut des plus brillantes; mais la jalousie troubla un peu la douceur du séjour qu'elle y fit. Le brave & noble *Chandos* devint amoureux de Mademoiselle de *Somerdic*, dont nous avons dit que *Malestroit* étoit épris. Les deux rivaux reconnurent leurs sentimens mutuels, s'en firent l'un à l'autre quelques reproches piquans, & se crurent obligés de se battre. *Chandos* fut vaincu, & fut obligé d'abandonner la

belle *Somerdic* à l'heureux *Malestroit*, qui avoit eu le bonheur de toucher son cœur avant d'avoir eu l'avantage dans un combat livré pour elle. Mais ce qui se passa de plus intéressant à la Cour de Londres pendant ce voyage, fut l'impression que Mademoiselle de *Quérourazle* fit sur le cœur du Roi *Edouard*. Le Monarque, après l'avoir vue plusieurs fois, tant chez la Reine que chez la Duchesse de Bretagne, trouva que rien n'étoit plus beau, ni plus aimable qu'elle; il lui fit entendre ce qu'il pensoit, en lui accordant les marques de distinction les plus flatteuses. La Reine *Isabelle*, qui ne soupçonnoit point l'inclination de son époux, s'empressoit à témoigner, autant que lui, de considération & d'amitié à la belle Bretonne. *Penmark*, amant respectueux, mais bien traité de Mademoiselle de *Quérourazle*, fut le premier qui s'aperçut qu'il avoit un rival, d'autant plus dangereux, qu'il étoit couronné. Il en avertit la Demoiselle, qui étoit trop sage pour laisser concevoir, à un Roi déjà marié & même vieux, la plus légère espérance, & trop prudente pour l'offenser, & pour ne pas ménager un Souverain de la protection

duquel la maitresse avoit, dans ce moment, le plus grand besoin. *Edouard*, de son côté, très-éloigné de vouloir se conduire en tyran pour dompter un cœur qu'il auroit bien voulu séduire, se contenta d'écarter, sous un prétexte honorable, l'amoureux *Penmark*. Il le fit passer en Bretagne, à la tête de la première division du nouveau secours qu'il y envoyoit. Le Chevalier Breton obéit, après s'être assuré d'une fidélité inviolable de la part de Mademoiselle *de Quéroutzle*. Après son départ, *Edouard* s'expliqua en vain par des fêtes brillantes, qu'il sembloit donner à la Comtesse, mais dont la Demoiselle étoit le véritable objet; par des présens distribués aux Dames, & qui paroissoient être tirés au sort, mais dont le plus cher, & celui de meilleur goût, étoit toujours pour Mademoiselle *de Quéroutzle*; enfin, par une déclaration positive qu'il osa hasarder, mais qui fut reçue avec ce respect froid qui annonce l'indifférence, & qui prouve qu'on ménage le Monarque, en rebutant l'amant. *Edouard* fut pendant quelque temps sensiblement affecté du peu de succès de ses tentatives; mais enfin il s'en

consola par d'autres amours, quelque temps après avoir vu partir la Demoiselle pour retourner en Bretagne avec la Comtesse de Montfort. Celle-ci s'embarqua avec la dernière division du renfort des troupes Angloises qui lui avoit été accordé, & qui étoit commandé par *Robert d'Artois* (*h*), Prince du Sang de France, mais malheureusement rebelle à son Roi, & qui étoit devenu coupable de félonie, après avoir été jugé, par la Cour des Pairs, pour d'autres crimes que l'intérêt & l'ambition lui avoient fait commettre. Quoiqu'il eût de grands défauts, *Robert d'Artois* avoit pourtant quelques vertus & des qualités aimables. Il étoit brave, bien fait & galant; & il s'estima heureux d'être chargé de défendre la Comtesse & de combattre pour elle. Bientôt ayant admiré de plus près ses charmes, & mieux connu son caractère, il devint son plus ardent adorateur, & son plus zélé Chevalier. Ainsi la Comtesse se trouva en Bretagne, ayant pour défenseurs les chefs les plus illustres de l'armée Angloise & de la Noblesse Bretonne, & tous aussi enflammés d'amour pour sa personne, que de zèle pour sa

cause, tels que *Robert d'Artois & Mauny, du Châtel & le Sire de Clifson*, on en eût pu joindre un cinquième; mais loin de combattre pour la Comtesse, il étoit dans le parti contraire; c'étoit le Sire de *Léon*. Désespéré des rigueurs de la Dame, & piqué de quelque jalousie qu'avoit témoignée le Comte à son sujet avant sa prison, il s'étoit attaché à *Charles de Blois*; mais, au fond, les services qu'il rendoit à ce prétendu Duc, n'étoient que l'effet d'un dépit amoureux.

La première conquête que la Comtesse de *Montfort*, aidée de ses nouveaux secours, entreprit en Bretagne, fut celle de Vannes. Le Sire de *Léon* y commandoit avec ceux de *Tournemine & de Cohéac* (i). Ils firent une vigoureuse résistance; mais dans le temps qu'ils étoient le plus occupés à soutenir l'attaque la plus apparente, *Robert d'Artois* & la Comtesse ayant tourné la place, & livré un assaut du côté opposé, ils entrèrent dans la ville, prirent par derrière les assiégés, qui furent obligés de rendre les armes. Cependant dans le tumulte & à la faveur de la nuit qui survint, les Sires de *Léon & de Tournemine* s'échappèrent, & vinrent porter la nou-

velle de la prise de Vannes au camp de *Charles de Blois*. Le désespoir y fut extrême; les Généraux échappés au carnage & à la prison, furent les premiers à convenir qu'il falloit réparer ce malheur par quelque coup d'éclat; & ils n'en trouvèrent point de plus convenable que de reprendre la ville qui venoit de leur échapper. La Comtesse avoit laissé *Robert d'Artois* pour défendre cette place, à la prise de laquelle il avoit eu tant de part; & elle étoit partie pour *Hennebōn*. Ce n'étoit pas sans peine que le Prince avoit vu s'éloigner cet objet de son zèle & de sa passion; voulant mériter ses bontés par ses services, il mit la place dans le meilleur état de défense, & soutint les approches & les premiers assauts avec le courage le plus intrépide, & l'intelligence la plus militaire; mais enfin dans une dernière attaque faite à la fois par trois côtés différens, & commandée par le *Sire de Beaumanoir* (k), que *Charles de Blois* avoit nommé Maréchal de Bretagne, & par ceux de *Léon* & de *Tournemine*, le parti de la Comtesse succomba, le brave *Tréguidi* fut tué, & *Robert d'Artois* blessé mortellement. La ville fut prise; & ce ne fut pas

fans peine que *du Châtel* trouva moyen de faire sa retraite avec le Prince blessé, & de le transporter à *Hennebon* auprès de la Comtesse; l'intérêt qu'elle parut prendre à son sort, l'engagea à lui faire, en mourant, la déclaration la plus vive & la plus passionnée : il prouva dans ce moment la vérité de cette maxime, *que qui n'a plus qu'un instant à vivre, n'a plus rien à dissimuler*. La Comtesse n'eut garde d'achever de l'accabler par aucune apparence de rigueur; quelque parti qu'elle eût pris, la satisfaction ou le chagrin devoir hâter la fin des jours de *Robert d'Artois*; il expira en se reprochant de n'avoir pas mieux servi *Jeanne de Flandre*. Son corps fut transporté & enterré à Londres.

Le Roi *Edouard* affligé de la mort du seul Prince du Sang de France qui suivit son parti contre *Philippe de Valois*, résolut d'aller en personne venger sa mort, & soumettre la Bretagne à *Jean de Montfort*. Notre Auteur prétend que le desir de revoir Mademoiselle de *Quérouazle*, fut principalement ce qui l'y détermina. Mais, en supposant qu'il agît par un pareil motif, il n'en recueillit aucune satisfaction; il trouva la Demoiselle tou-

jours respectueuse & froide à son égard. Le *Comte de Glocester*, Prince du Sang d'Angleterre, qui se laissa aussi enflammer par cette charmante Bretonne, & qui osa former le projet de l'enlever, fut encore moins heureux, & éprouva toute l'indignation du Roi & de la Comtesse. Ces rivalités & ces jalousies déterminèrent à conclure enfin le mariage de Mademoiselle de *Quérourzle* avec *Penmark*, en même-temps que celui de Mademoiselle de *Somerdic* avec le Seigneur de *Malestroit*.

Malheureusement le mauvais succès que le Roi *Edouard* avoit eu dans ses amours, le refroidit un peu pour la cause du *Comte de Montfort*. Il ne laissa pas cependant que d'assiéger *Nantes*; & y ayant trouvé de la résistance, il fit former par un autre corps de troupes le blocus de *Rennes*, & s'empara de la ville de *Dinant*, place ouverte, mais dans laquelle il passa au fil de l'épée grand nombre de Bretons, partisans de *Charles de Blois*; & revenant sur *Rennes*, il alloit le presser vivement, lorsqu'il apprit que le *Duc de Normandie* assembloit une puissante armée en Anjou, pour lui faire absolument lever le siège de *Nantes*. Alors il quitta le siège de

Rennes pour protéger celui de *Nantes*. Il se proposoit de livrer, s'il étoit nécessaire, une bataille, lorsque des Légats du Pape arrivèrent en Bretagne, chargés de faire la paix, ou de négocier une trêve entre les Rois de France & d'Angleterre. Le respect que l'on avoit pour le Pontife qui les envoyoit, déterminâ les Souverains à ouvrir des conférences, qui auroient eu bien plutôt un plein & entier succès, si un événement doublement singulier & extraordinaire, n'eût renvoyé à quelque moment plus éloigné la conclusion de cette paix, qui eût été si utile à la France.

Le *Duc de Normandie* avoit envoyé à *Philippe de Valois* quelques prisonniers faits sur les partisans du *Comte de Montfort*, entre lesquels étoit un Seigneur de la maison de *Clisson*, & quelques Officiers Anglois. *Philippe* les traita d'abord avec bonté & générosité; mais il s'aperçut bientôt qu'abusant des facilités qu'on leur laissoit, ils entretenoient correspondance avec les ennemis de sa cour. Irrité de leur audace & de leur manque de foi, il usa avec eux d'une sévérité peut-être outrée. Il fit couper publiquement la tête à

Cliffon, à *Hardewick*, & à un autre Officier Anglois. *Edouard* traita de cruauté cet acte rigoureux; & il en demanda une réparation éclatante au Roi de France, son rival. Le *Sire de Léon*, qui, comme nous l'avons dit, avoit suivi par dépit le parti de *Charles de Blois*, étoit prisonnier des Anglois. *Edouard* le chargea d'une commission qui nous paroîtroit aujourd'hui singulière & délicate. Il l'envoya porter un cartel à *Philippe de Valois*. L'Historien *Froissard* nous en a conservé les termes. Il consistoit à le défier au combat, seul à seul, & à outrance, tant pour vuider leur différend, par rapport à la succession à la couronne de France, que pour venger la cruauté exercée envers les Bretons protégés par lui, Roi *Edouard*. *Philippe de Valois*, qui étoit naturellement brave, étoit bien éloigné de se refuser à lui faire raison, comme il le demandoit; mais les Pairs, les grands Officiers & les Conseillers des deux Rois prévinrent & empêchèrent l'effet d'un cartel, qui tendoit à faire couler le sang précieux de leurs Maîtres. Au contraire, on se hâta de travailler efficacement à la paix; & par la médiation du Pape, on parvint, du moins, à

conclure une trêve de trois ans. Malheureusement les intérêts de la Bretagne y furent assez négligés. On stipula seulement que chacun des deux Ducs resteroit en possession des villes, châteaux & pays qu'il occupoit dans le moment du traité. *Jean de Montfort* sortit de prison, & revint défendre en personne ce qu'ils tenoit, y compris Nantes, qui s'étoit rendu à lui. Mais *Jean* n'avoit pas les mêmes talens pour la guerre que *Jeanne de Flandres* sa femme, & n'eut pas les mêmes succès. Il voulut assiéger *Quimper*, & fut obligé de lever le siege. Le chagrin de cette mésaventure lui causa une maladie dont il mourut en 1345, au mois de Septembre; il fut enterré à *Quimperlay*. La Comtesse donna des larmes à cette perte; mais elle ne fut pas un seul instant abattue par cet accident, & ne perdit pas la moindre mesure pour veiller aux intérêts de son fils. Il étoit encore en âge de minorité; sa mère l'avoit conduit en Angleterre dans le voyage qu'elle y avoit fait, deux ou trois ans auparavant, & elle l'avoit laissé à Londres, où il étoit élevé avec les mêmes soins & les mêmes honneurs que les fils du Roi *Edouard*, étant destiné à être son

gendre; car il étoit déjà fiancé à la Princesse *Marie d'Angleterre*, à qui on avoit fait prendre, en même-temps, le titre de Princesse de Bretagne. Notre Héroïne ne perdit pas un moment pour faire reconnoître par ceux des Bretons qui étoient auprès d'elle, son fils pour Duc, & le Roi *Edouard* pour son tuteur. Elle fit passer cet acte au Monarque Anglois, en le pressant vivement d'envoyer à son pupille les secours qui lui étoient nécessaires pour se mettre en possession de son pays. *Edouard* ne pouvoit les lui refuser; & quoique la plus grande partie de ses troupes fut alors occupée, tant contre les Ecoissois, que du côté de la Guienne & de la Normandie, il ne laissa pas que de lui faire passer un corps de troupes commandées par le brave d'*Aran-ton*. Les guerriers trouvèrent auprès de la Duchesse douairière le fidèle *du Châtel*, qui méritoit, par son attachement éprouvé, d'être l'ame de ses conseils & le chef de ses armées. Mais *Jeanne de Flandres* avoit besoin d'être secondée, & non d'être guidée. La guerre recommença donc entre les deux partis, en Bretagne, avec le plus grand acharnement; un événement encore heu-

reux pour la Comtesse, fit bientôt pencher la balance en sa faveur. *Charles de Blois* voulut assiéger le fort château de la *Roche de Rien*, à deux lieues de *Tréguier*. *Du Châtel* & le général Anglois résolurent d'attaquer le quartier du prétendu Duc, & le surprirent effectivement à l'entrée de la nuit. Le combat fut sanglant & le tumulte extrême, parce que les deux partis avoient de la peine à se reconnoître. Les Chefs de plusieurs maisons illustres périrent dans cette occasion, tels que le Sire de *Laval* (1), le Vicomte de *Rohan*, les Sires de *Rieux*, de *Rostrenen*, de la *Jaille* & de *Rougé*. Le Maréchal de Bretagne, Sire de *Beaumanoir*, & *Charles de Blois* lui-même furent faits prisonniers. Ces illustres captifs furent conduits d'abord à *Carhais*, puis à *Quimperlai*, enfin à *Vannes*, d'où, au bout d'un an, la Duchesse douairière fit transporter *Charles* en Angleterre; mais par une singularité remarquable, on s'aperçut bientôt que, loin que la perte de *Charles de Blois* portât le dernier coup à son parti, il ne s'étoit relevé qu'avec plus de vigueur, & n'en tint que mieux tête à celui de *Montfort*, qui n'en triompha absolument que long-temps après.

Charles avoit du courage ; mais les talens, même militaires, étoient médiocres. La Comtesse *de Penthievre*, sa femme, possédoit, au contraire, tous les avantages dont étoit privé son mari. Elle égaloit sa rivale en bravoure & en fermeté ; il ne lui manquoit que ses charmes : c'est beaucoup ; mais enfin la Comtesse *de Blois* pouvoit combattre vaillamment contre celle *de Montfort* ; c'est ce qu'elle fit pendant plusieurs années avec gloire. Après la prison de son mari, tout roula absolument sur elle ; & l'on reconnut bien que si les droits sur la Bretagne appartenoient à elle seule, elle seule aussi étoit en état de les soutenir.

Nous ne pouvons entrer dans le détail des diverses affaires & des différens sièges dans lesquels les troupes des deux partis se signalèrent, depuis l'an 1345 jusqu'en 1351. La Comtesse de Penthievre étant ouvertement soutenue par la France, & le jeune Duc *Jean de Montfort* par l'Angleterre, les événemens de la guerre générale entre ces deux puissances les intéressèrent également. Ce fut pendant cet espace de temps que se donna, en 1346, la fameuse bataille de Crécy, où l'armée de

Philippe de Valois fut totalement mise en déroute; le Prince de Galles, dit le *Prince noir*, fils aîné d'*Edouard*, eut grande part à cette victoire, & à plusieurs autres aussi importantes & aussi fatales à la France. Ce fut en 1347 qu'*Edouard* prit Calais. Les circonstances de ce siège sont connues de ceux qui ne s'occupent que de la littérature légère & aimable, à plus forte raison de ceux qui font une étude sérieuse de l'histoire. En 1350, le Roi *Philippe de Valois* mourut; & le Duc de Normandie, son fils, commença, sous le nom du Roi *Jean*, un règne malheureux, dont la bataille de Poitiers fut un des plus tristes événemens.

Les trêves qu'il y eût à différentes reprises entre les deux Couronnes, devoient avoir lieu pour la Bretagne, mais elle y étoient toujours mal observées. Il y eut constamment des affaires entre les Chevaliers des deux partis. La plus fameuse fut celle connue sous le nom du combat de trente contre trente. Il se donna, le 27 Mars 1351, dans un lieu marqué, entre Josselin & Ploermel. L'on conserve dans les fastes de la Province de Bretagne, avec honneur & distinction, le nom de

ceux qui figurèrent dans cette grande occasion. A la tête d'un des deux partis, qui étoit celui de *Charles de Blois*, étoit le Sire de *Baumanoir*, suivi de neuf Chevaliers & de vingt Ecuyers. Les principaux d'entre les Chevaliers étoient (*m*) le Sire de *Tintentac*, *Louis de Goyon*, *Jean de Serent*, &c... Du côté opposé se trouvoit *Bembro*, Général Anglois, suivi de quatre Chevaliers Bretons, dix-neuf Anglois, six Allemands.

Les circonstances de ce combat furent fort singulières. Il faut en voir les détails dans les Histoires de Bretagne. *Bembro*, Chef des Anglois, fut tué. *Baumanoir* étant blessé, & se plaignant d'être altéré, son cousin *Geoffroi du Bois de la Motte* (*n*) lui dit : *Baumanoir, bois ton sang, il te désaltérera.*

Cette bataille, qui prouve que l'esprit de Chevalerie n'étoit pas encore détruit en France, au quatorzième siècle, prouve aussi que cet esprit y étoit dégénéré en une ardeur déraisonnable, & pour ainsi dire extravagante, de se battre sans objet & sans utilité. Tel est effectivement le combat de trente contre trente. On ne peut pas dire à quoi il fut utile. Des soixante Chevaliers, plus des deux tiers

y périrent ; enfin les Anglois & les Partisans de *Jean de Montfort* eurent l'avantage ; & le peu qui resta des autres fut fait prisonnier. Il y eut encore , pendant les deux ou trois années suivantes , plusieurs affaires , dans lesquelles le jeune *du Guesclin* commença à se faire connoître ; mais il n'eut dans ces premiers temps que la réputation d'un guerrier qui hasardoit tout assez inconsidérément ; heureusement sa force & son courage extraordinaires assuroient presque toujours le succès de ses entreprises , quelque hasardées qu'elles fussent.

Le brave *du Châtel* étoit toujours à la tête des Partisans de la maison de Montfort. Les services qu'il rendoit à la belle Duchesse Douairière lui étoient toujours également chers , parce que (si l'on en croit le Roman) il ne sortoit jamais des bornes du respect le plus austère. Par quelle fatalité un amour si fidèle & si respectueux cessa-t-il d'être heureux & tranquille. Voici ce que l'Auteur du Roman nous en apprend. La Duchesse ayant marié ses deux plus aimables filles d'honneur , ne crut pouvoir mieux les remplacer que par Mademoiselle de *Pontcalec* (o) , qui unissoit à une

haute naissance tous les avantages de la beauté, de l'esprit & de la fortune. Bientôt elle la prit en si grande amitié, qu'elle ne la quittoit presque plus. Mais il en résulta que le Sire *du Châtel*, qui étoit aussi le courtisan le plus assidu de la Duchesse, sentit bientôt que les momens où Mademoiselle de *Pontcalec* étoit entiers avec eux, étoient les plus agréables pour lui. Insensiblement il s'aperçut que la présence de la Duchesse le contrarioit. Il combattit quelque temps cette nouvelle passion, mais elle s'empara de plus en plus de son cœur, & fut soutenue par l'espérance d'épouser & de posséder une jeune & aimable personne, au lieu qu'il ne jouoit auprès de sa souveraine que le rôle d'un favori, sujet très-soumis & très-respectueux. Comme on se fait toujours illusion sur le succès de ce qui flatte une passion naissante, il crut que la Duchesse, qui desiroit son bonheur & celui de Mademoiselle de *Pontcalec*, seroit bien aise de faire la fortune de celle-ci en la mariant avec lui. Il lui déclara donc ses sentimens pour cette jeune personne, & la supplia de l'unir à lui. *Jeanne de Flandres*, dont la vertu avoit été assez

courageuse jusqu'à ce moment, pour l'empêcher de découvrir la nature des sentimens qu'elle avoit dans le fond de son cœur pour *du Châtel*, ne put s'empêcher de déclarer son amour, quand elle entendit de la bouche même de *du Châtel*, qu'il en aimoit une autre. Elle s'évanouit ; mais prenant bientôt sur elle-même de cacher la cause de son trouble, elle les assura qu'elle agréoit ce projet, & bientôt après, elle déclara publiquement avec l'air le plus satisfait, un mariage qui véritablement lui déchiroit le cœur. Elle en hâta les préparatifs, & en fixa même le jour. Les futurs] époux s'aperçurent bien de ses vraies dispositions, mais ils n'osèrent la faire expliquer. Le jour de leur union, la Duchesse donna, dans la ville de Nantes, des fêtes brillantes, & en fit les honneurs comme si le plus beau jour de sa vie eût été celui où elle unissoit les deux personnes qui lui étoient les plus chères. Dès le lendemain, elle fut attaquée d'une maladie violente, qui la conduisit jusques aux portes du tombeau. Elle rappella alors d'Angleterre le Duc son fils, qui y étoit encore avec la jeune Duchesse sa fem-

me. *Edouard* les lui envoya, & elle remit le Gouvernement des affaires, & le commandement des troupes à son fils, qui montra bientôt qu'il étoit déjà capable de s'acquitter dignement de ces soins importans. D'ailleurs, elle lui recommanda de suivre en tout les conseils & les avis du brave & sage *du Châtel*. Après cela, se trouvant rétablie de sa maladie, mais ne voulant point avoir continuellement sous les yeux des objets qui la forçoient à contraindre ses sentimens, elle se retira dans une délicieuse habitation qu'elle s'étoit plu à embellir dans un bourg nommé *Sufinio*, dans la presqu'île de *Ruis*, à l'embouchure de la rivière de *Vilaine*; elle y passa plusieurs années, & ne mourut qu'après avoir eu la satisfaction de voir son fils unique, tranquille possesseur de son Duché.

Jean, que les Bretons regardent comme leur cinquième Duc de ce nom, continua la guerre contre la Comtesse de Blois, avec différens succès. Il assiégea *Rennes*, & l'eût prise avec assez de facilité sans la bravoure du jeune *du Guesclin* (p), qui montrait déjà qu'il seroit un jour le premier guerrier de son siècle.

La funeste bataille de Poitiers s'étant donnée en 1355, & le Roi *Jean de France* se trouvant prisonnier du Roi d'Angleterre, les premières loix qui lui furent imposées furent très-dures. On exigea entre autres choses du Monarque prisonnier, que la suzeraineté de la Bretagne passeroit de la France à l'Angleterre; & que le Duc *Jean de Montfort* en resteroit seul en possession, au préjudice des droits de la Comtesse de Blois; mais les Etats de France ayant refusé de ratifier ce traité honteux, il en fut conclu un autre à Breteigny, en 1360, par lequel l'hommage de la Bretagne fut rendu à la couronne de France. On négocia des arrangemens entre les deux prétendans au Duché. *Charles de Blois* fut relâché, & retourna en Bretagne; il reprit alors le commandement de ses troupes; elles n'en furent pas mieux guidées, ni même aussi bien que quand la Comtesse sa femme étoit à leur tête. Heureusement que *du Guesclin* parut quelquefois de son côté, mais il ne commandoit point encore en chef, & n'étoit pas toujours en Bretagne.

En 1364, le Roi *Jean* mourut; & *Charles V* son fils, dit *le Sage*, monta sur le trône. Ce fut dans cette année qu'enfin

le Duc *Jean V* vint à bout de son rival, & mérita le surnom de *Vaillant*. *Charles de Blois* voulut assiéger Auray: déjà cette ville & le château étoient aux derniers abois; le Duc crut ne pouvoir la sauver que par une bataille; il la proposa à son ennemi, & elle fut acceptée. L'illustre *du Guesclin* y combattit du côté de *Charles de Blois*; le brave *Olivier de Clisson*, qui eut après lui l'épée de Connétable, s'y trouvoit aussi, & y perdit même un œil. *Jean de Montfort* fut vainqueur. Le coup le plus décisif, & qui caractérisa le mieux sa victoire, fut la mort de *Charles de Blois*, que le Duc *Jean* tua de sa propre main. *Du Guesclin* fut fait prisonnier, & obligé de se rendre au Général *Chandos*, Anglois. *Charles de Blois* fut enterré à Guérande; & ce fut là que se conclut, l'année suivante, un traité, qui assura la Bretagne au Duc *Jean de Montfort*. La courageuse *Jeanne*, Comtesse de Penthievre, veuve de *Charles de Blois*, obtint la jouissance paisible pour elle & pour ses enfans des Comtés de Penthievre, en Bretagne, & de Limoges en France. Cette rivale de l'héroïne de notre histoire ne mourut qu'en 1384 (9).

Notes historiques & généalogiques sur les familles dont il est parlé dans le Roman précédent.

(a) La famille *de Pénancouet*, qui est éteinte, étoit effectivement très-illustre en Bretagne: elle portoit autrefois le nom *de Penhoat*; & l'on disoit proverbialement dans la Province, *antiquité de Penhoat*, & *vaillance de du Châtel*. Elle prouvoit sa filiation par titres constans depuis 1280. Elle s'est éteinte en la personne du frère de Madame la Duchesse *de Portsmouth*. *Marie-Renée de Pénancouet* fut placée par son père, que l'on appelloit le Comte *de Quérouazle*, en qualité de fille d'honneur auprès de Madame *Henriette d'Angleterre*, première femme de M. le Duc d'Orléans, frère du Roi *Louis XIV.* Elle accompagna cette Princesse dans le voyage qu'elle fit en 1670 en Angleterre, auprès du Roi *Charles II* son frère. Ce fut alors que ce Monarque devint amoureux de Mademoiselle *de Quérouazle*. Elle resta à la Cour de Londres, & mit au monde, en 1672, *Charles Stuard*, qui fut, dans

la suite , créé Duc *de Lenox* en Ecosse , & *de Richemont* en Angleterre. La faveur de la Duchesse *de Portsmouth* ayant duré , malgré bien des intrigues & des jalousies , dont on peut voir les détails dans les Mémoires du Comte de Grammont , *Louis XIV* , croyant avoir besoin de gagner cette favorite , lui fit , dès 1632 , don de la Terre & Seigneurie d'Aubigny en Berry , qui avoit autrefois été possédée par une branche de la maison de *Stuard* , établie en France. En 1684 , cette terre fut érigée en Duché-Pairie , en faveur de la même Duchesse & du Duc de Richemont son fils. Elle se retira en France après la mort de *Charles II*. Les généalogies des Pairs d'Angleterre annoncent qu'elle n'y est morte qu'en 1734. M. le Duc de Richmond & d'Aubigny d'aujourd'hui , est son arrière-petit-fils.

(b) La première maison d'Avaugour descendoit des anciens Comtes de Bretagne , dont elle étoit séparée dès l'an mille. L'héritière dont il est ici question , ayant porté la Terre d'Avaugour à *Guy de Bretagne* , dont la fille , *Jeanne la Boiteuse* , épousa le Comte de Blois , les descendans

cendans de ce Comte la possédèrent jusqu'en 1465, que *Nicole*, héritière de cette branche de *Châtillon-Blois*, prétendante au Duché de Bretagne, épousa *Jean de Brosse*, à qui elle porta toutes ses prétentions. Mais loin qu'il pût les faire valoir, il fut dépouillé d'une partie de ses biens, & entre autres de la terre d'Avaugour, par le Duc de Bretagne, *François II*. Ce Duc la donna avec le Comté de Vertus à son fils naturel *François*, & le créa premier Baron de Bretagne. Cette nouvelle maison d'Avaugour & de Vertus, légitimée de Bretagne, a subsisté jusqu'en 1746, que le dernier Comte de Vertus est mort sans enfans. M. le Maréchal Prince de Soubise a hérité du chef de sa grand'mère paternelle, de la Baronnie d'Avaugour, qu'il possède actuellement. Elle est située dans le Diocèse de Tréguier.

(c) Il y eut effectivement un *Tanne-gui du Châtel*, Lieutenant-Général & commandant les armées du Comte de Monfort, en Bretagne, qui fit une partie des exploits qui sont attribués à celui dont on a fait un des Héros de cette Histoire. Ce fut à lui que se rendit *Char-*

1778. Mai.

E

les de Blois, après la bataille de la Roche-Dérien, en 1347; mais tout ce que l'on dit ici de ses amours avec la Comtesse de Monfort, est inventé & tout-à-fait romanesque. Il n'est pas vrai non plus qu'il épousa Mademoiselle de *Pontcalec*: sa femme fut *Tiphaine de Plusquellec*, de laquelle il eut treize enfans, dont sept garçons. La maison *du Châtel* étoit très-ancienne en Bretagne. Elle y a été illustrée par un grand Maître de France, petit-fils de celui dont il est parlé dans cette histoire. Il s'appelloit aussi *Tannegui*, & joue un grand rôle dans l'Histoire de France, sous *Charles VI & Charles VII*. Un autre descendant du premier *Tannegui du Châtel*, qui s'appeloit encore de même, fut grand Ecuyer de France. La branche aînée de cette illustre maison a fini au XVI^e siècle par deux filles, qui sont entrées dans les maisons de Rieux & de Goyon. Mais une branche cadette a perpétué ce beau nom en Bretagne*.

* Ce qui fait qu'un si grand nombre de *du Châtels* se sont appelés *Tannegui*, c'est qu'ils prétendoient être de la même famille qu'un Saint Breton de ce nom.

Les Sires de *Léon*, du temps du Duc *Jean IV*, étoient d'une très-ancienne & très-respectable maison de Bretagne, connue depuis le IX^e siècle. Cette ancienne race des Seigneurs de *Léon* s'étant éteinte au XVI^e siècle, leur héritière épousa un Vicomte de Rohan. La belle terre de *Léon*, qui est une des premières Baronnie de Bretagne, à présent titrée de Principauté, a passé en 1655, avec le Duché de Rohan, dans la maison de Chabot.

Nous ne connoissons point de maison de Pont-l'Abbé ; mais la terre de ce nom, qui est dans le Diocèse de Quimper & qui est considérable, & une des Baronnie de Bretagne, a passé successivement, depuis 100 ans, en plusieurs mains.

La maison de Nevet étoit ancienne & bonne en Bretagne : nous la croyons éteinte en la personne de Madame la Comtesse de Coigny, mère de M. le Duc de Coigny. La terre de ce nom est dans le Diocèse de Quimper.

(d) Il y a eu autrefois en Bretagne, une ancienne & illustre maison de Malestroit, dont MM. de Gué Malestroit,

Marquis de Pontcalec, encore subsistans, descendent. Quant à la terre de ce nom, c'est une des Baronnie de Bretagne. Elle a passé de la maison de Cossé-Brissac à celle de Lannion, & est actuellement possédée par M. le Marquis de Sérent, qui, en dernier lieu, a présidé la Noblesse des Etats de Bretagne, en qualité de Baron de Malestroit.

(e) Le Romancier suppose, mal-à-propos, qu'il y eut un *Cliffon* qui s'attacha au parti du Comte de Montfort. Les *Cliffons* ne quittèrent jamais celui de *Charles de Blois*. Ce fut le père du Connétable, auquel le Roi *Philippe de Valois* fit couper la tête aux Halles de Paris en 1343. Le Connétable fut toujours attaché au même parti, & ne vint en France qu'après la mort de *Charles de Blois*, & lorsque tout fut désespéré pour sa veuve. D'ailleurs, il fut toujours lié d'intérêt avec les Châtillons-Blois-Bretagne. En 1387, il fit épouser sa seconde fille au fils aîné de *Jeanne de Bretagne*, & de *Charles de Blois*. L'aînée de ses filles avoit épousé un Vicomte de Rohan. Ces deux filles partagèrent toute la suc-

cession du Connétable ; car il n'eut pas de garçon. Il y a encore en Bretagne une autre famille de Clifson, bonne & ancienne ; mais qui ne paroît avoir rien de commun avec celle du Connétable.

(f) *Louis d'Espagne*. Ce Capitaine étoit assurément homme de bonne maison ; car il étoit petit-fils de l'Infant *Ferdinand*, fils aîné d'*Alphonse X*, Roi de Castille. Un oncle de cet Infant ayant usurpé le trône, *Ferdinand* ni son fils *Alphonse*, qu'il avoit eu de *Blanche de France*, fille de *S. Louis*, ne purent venir à bout de le recouvrer ; & le dernier s'établit en France, ayant épousé l'héritière de Lunel en Languedoc. Il envoya ses deux fils chercher fortune à la guerre. Ils la firent tous deux ; car l'aîné, qui étoit celui-ci, ayant bien servi *Charles de Blois*, sous les yeux du Duc de Normandie, qui fut depuis le Roi *Jean*, ce Monarque le fit Amiral de France. On ne sait précisément en quelle année il mourut. Il fut marié avec une Demoiselle de *Gusman*, Espagnole ; il prenoit le titre de Prince des Isles Fortunées. Son frère *Charles d'Espagne* eut un grade

militaire encore supérieur ; car le Roi *Jean* le fit Connétable de France ; il épousa la fille de *Charles de Blois* & de *Jeanne de Bretagne* ; mais il n'en eut point d'enfans. La postérité de son frere ne passa pas la seconde génération , non plus que celle de leur cousin *Ferdinand de la Cerda* qui fut Seigneur de Biscaye. Le Roi de Navarre, *Charles-le-Mauvais*, qui étoit effectivement un très-méchant Prince, fit assassiner le Connétable ; & *Pierre-le-Cruel*, Roi de Castille, fit périr le reste de cette illustre race, qui pouvoit lui disputer sa Couronne.

(g) Il y a plusieurs bonnes & anciennes familles de Gentilshommes Bretons, du nom de *la Riviere*. M. le Comte de la Riviere, Lieutenant Général des Armées du Roi, Grand Croix de l'Ordre de Saint-Louis, est le chef de l'une d'entr'elles.

(h) Le Prince dont il s'agit ici est *Robert d'Artois*, troisième du nom, arrière-petit-fils de *Robert Premier*, Comte d'Artois, frère de *S. Louis*. L'histoire de la révolte de celui-ci contre les Rois de France, ses cousins & chefs de sa mai-

son, est fort singulière. La voici en peu de mots. *Robert II*, Comte d'Artois, mourut en 1302. Il avoit eu un fils nommé *Philippe* ; mais qui mourut avant lui en 1298, laissant de *Blanche de Bretagne*, sa femme, un fils, qui fut *Robert III*, dont il s'agit. Il semble que cet enfant devoit hériter du Comté d'Artois ; mais sa tante, *Mahaud d'Artois*, qui avoit épousé le Comte de Bourgogne, le lui disputa, prétendant que la représentation n'avoit point lieu en Artois ; & que comme elle étoit fille de *Robert II*, & que *Robert III* n'étoit que son petit-fils, elle devoit l'exclure. Lorsque ce procès s'éleva, *Philippe-le-Bel* étoit sur le Trône ; il adjugea le Comté d'Artois à *Mahaud*, qui prit possession de cette Province, & en même temps, du titre, des honneurs & du rang de Pair de France, qui y étoient attachés. Elle en fit en personne les fonctions au Sacre des trois Rois, fils de *Philippe-le-Bel*, dont les deux derniers étoient ses gendres. Elle assista & donna sa voix dans plusieurs Parlemens & Jugemens des Pairs. Elle mourut en 1329, après ses deux gendres, la seconde année du règne de *Philippe de Valois*. Son fils

étant mort avant elle sans postérité, le Comté d'Artois passa à la veuve de *Philippe-le-Long*, qui avoit une fille, que *Philippe de Valois* avoit exclue de la Couronne, mais à qui il ne vouloit pas refuser le Comté d'Artois. *Robert Troisième d'Artois* voulut en vain réclamer ses droits, on ne daigna pas l'écouter; alors, réduit au désespoir, il commit une grande faute : ce fut celle de fabriquer ou de faire fabriquer des titres faux, qu'il produisit en sa faveur; mais loin de lui être utile, cette infidélité fit prendre à son affaire une très-mauvaise tournure : de civile qu'elle étoit, elle devint criminelle. *Robert d'Artois* fut jugé par une Cour des Pairs, convoquée, assemblée & présidée par le Roi en 1331. Le cérémonial & les pièces de l'instruction & du jugement de ce procès, qui nous restent encore, sont un des monumens les plus curieux & les plus intéressans de l'Histoire de notre Monarchie. Enfin la Cour suffisamment garnie de Pairs, le Roi y séant en son Lit de Justice, déclara les pièces produites par le Comte d'Artois, fausses & fausement fabriquées : deux femmes, accusées &

convaincues d'y avoir travaillé , furent brûlées vives ; & le Prince coutumace , après avoir été sommé & ajourné , jusqu'à quatre fois , par des Chevaliers & des Conseillers , fut banni à perpétuité hors du Royaume , & ses biens confisqués. Au reste , ils ne consistoient plus que dans le Comté de Beaumont-le-Roger & la Seigneurie de Conches. Ce fut alors que *Robert d'Artois* passa en Angleterre & servit avec zèle la cause du Roi *Edouard* , contre *Philippe de Valois*. Ce dernier Monarque étoit pourtant son beau-frère ; la femme de ce malheureux Prince , sœur du Roi , resta en France , & y mourut en prison près de 20 ans après que son mari fut mort des blessures qu'il reçut en Bretagne , en défendant la cause du Comte de Montfort. Toutes les circonstances de la guerre qu'il fit en Bretagne sont rapportées au vrai dans le Roman que nous venons d'extraire , à l'exception de son amour pour la Comtesse de Montfort , dont les vrais Historiens ne nous disent rien. La postérité de *Robert d'Artois* subsista encore pendant trois générations , & ne finit qu'en la personne de son arrière-petit-fils , mort en

1472 , Comte d'Eu , Pair de France , & reconnu incontestablement pour Prince du Sang ; mais sans que cette branche de la Maison Royale ait jamais pu recouvrer le Comté d'Artois , qui a fait partie de l'héritage du dernier Duc de Bourgogne , & n'est revenu à la France que par droit de conquête.

(i) *Tournemine & Lohéac*. La maison de *Tournemine* étoit des plus anciennes & des plus illustres de Bretagne ; elle faisoit remonter son origine jusques au douzième siècle, & prétendoit descendre des Comtes d'*Anjou* , surnommés *Plantagenets* , qui ont donné tant de Rois à l'Angleterre. Elle a possédé les plus grandes terres en Bretagne ; mais elles ont successivement passé , par l'extinction des différentes branches , dans plusieurs maisons. La branche de la *Hunaudaie* possédoit la Baronnie , à présent Duché de Retz , qui a passé dans la maison de Gondy , & est actuellement dans celle de Villeroy. Les biens d'une autre branche ont passé dans la maison de Rieux , ceux d'une autre dans celle de Créqui ; enfin , la dernière branche de cette maison a fini de

nos jours, (à ce que nous croyons.) Le Père *Tournemine*, savant Jésuite, mort en 1739, en étoit.

Les *Lohéac*, qui tiroient leur nom d'une belle terre, située au Diocèse de Saint-Malo, & qui faisoient remonter leur origine jusques au dixième siècle, ont fini dès le quatorzième, en la personne de celui dont il est ici question : ses biens ont passé, par une fille, dans la maison de Montfort-Laval, qui, à la fin du dernier siècle, est tombée dans celle des Duc de la Trémoille-Thouars.

(k) *Le Sire de Beaumanoir*. La maison de Beaumanoir, dont étoit le Maréchal de Bretagne, remontoit, par titres certains, jusqu'à l'an 1200. Le Maréchal dont il est ici question, eut deux fils de sa première femme ; mais ces fils n'eurent point d'enfans. De sa seconde femme, qui étoit de la maison de Rohan, & qui épousa en secondes noces, le Connétable de Clisson, il eut deux filles, qui portèrent de grands biens dans les maisons de Tournemine & de Rougé. Une seconde branche de cette maison s'est éteinte, au commencement du dix-septième siècle. Le nom de

Beaumanoir est à présent absolument éteint en Bretagne ; la maison de Beaumanoir-Lavardin , qui est aussi éteinte , n'avoit rien de commun avec celle-ci.

(1) Le *Sire de Laval* , qui fut tué à la bataille de la Roche-Dérien , s'appeloit *Guy* , neuvième du nom ; il avoit épousé *Beatrix de Bretagne* , sœur de père & de mère du Comte de *Montfort*. Cependant il étoit dans le parti de *Charles de Blois* , aussi bien que son fils & son beau-frère *Jean de Lohéac* , Seigneur de la Roche-Bernard. Celui-ci fut aussi tué à la même bataille ; & le fils , *Guy X* , y fut fait prisonnier. Ce fils mourut sans postérité masculine ; les biens de cette branche aînée de la maison de Laval , passèrent au commencement du siècle suivant , dans celle de Montfort , qui prit le nom de Laval , & qui a porté le Comté de Laval & les principaux biens dans la maison de la *Trémoille* , qui les possède encore. Au reste , l'on fait que cette maison de Laval , dont deux branches cadettes subsistent , tire son origine de *Matthieu II* , Seigneur de *Montmorency* , Connétable de France , par *Guy* , son fils puîné. Les autres bran-

ches de la maison de *Montmorency* descendent de *Bouchard*, fils aîné de *Matthieu II*.

Le Vicomte de Rohan, tué à la même bataille, étoit *Alain*, septième du nom, duquel descendent Messieurs de *Rohan Montbazou*, *Guémenée* & de *Soubise*, & descendoient des Ducs de *Rohan*, qui ont porté le Duché de ce nom dans la maison de *Chabot*. Il n'y a que la branche de *Rohan du Guédélisle* ou *Poulduc*, dont est le Grand-Maître actuel de Malte, qui ne descende pas d'*Alain VII*. Elle descend d'*Alain VI*, qui mourut dès l'an 1307. Messieurs de *Rohan* font remonter leur origine jusques aux Comtes de Vannes & aux Seigneurs de Porhoet, au dixième siècle; leur filiation est établie depuis *Alain Premier*, Vicomte de Rohan, vivant au douzième siècle.

Le Sire de *Rieux*, tué en 1347, s'appeloit *Guillaume*: la seule branche qui subsiste encore de cette illustre maison, en descend. Cette maison a eu les plus grandes alliances, & a joui, en Bretagne & en France, de la plus haute considération; elle a produit plusieurs Maréchaux de France.

La maison de *Rostrenen* est éteinte depuis long-temps ; la terre dont ils avoient pris leur nom , étoit dans le Diocèse de Tréguier.

Celle de la *Jaille* , originaire d'Anjou , subsiste encore en quelques branches , dont la fortune ne répond pas à la noblesse de leur origine.

Celle de *Rougé* tire son nom d'un très-gros lieu situé dans le Diocèse de Nantes. La branche aînée des descendans de *Jean de Rougé* , qui fut tué en 1347 , s'éteignit environ cent ans après ; & les grands biens ont passé , d'héritière en héritière , dans les maisons de *Malestroit* , de *Rieux* , & autres ; mais des branches cadettes ont soutenu ce nom & même recouvré une partie de la fortune de leurs aînés.

(m) *Jean de Tinteniac* , qui se distingua à la bataille de Trente , en 1352 , étoit d'une race noble & ancienne , établie auprès de Rennes , dès le douzième siècle. Il n'eut point d'enfans mâles , & son héritière épousa un Seigneur de Laval , dont les grands biens ont passé dans les maisons de *Coligny* , de *Châtillon* , & de la *Trémoille*. Cependant il y

a encore en Bretagne des *Tinteniac*, qui apparemment tirent leur origine de quelques branches cadettes.

La maison de Goyon subsiste encore en plusieurs branches, dont la principale est celle qui possède actuellement le Duché pairie de Valentinois, la Principauté souveraine de Monaco, le Marquisat de Torigny & le Comté de Matignon. Elle fait remonter son origine jusqu'au milieu du onzième siècle; elle possédoit la terre de Matignon dès le treizième.

(n) *Geoffroy du Bois de la Motte*. Les anciens Seigneurs du Bois de la Motte, étoit de l'illustre maison de Beaumanoir. Ceux d'aujourd'hui, dont il y a eu un Vice-Amiral de France, sont d'une ancienne noblesse Bretonne, du nom de *Cahideuc*.

(o) *Mademoiselle de Pontcalec*. Cette Demoiselle est un personnage imaginé par l'Auteur du Roman. Si elle avoit effectivement existé, elle eût été apparemment de la maison de *Malestroit*, dont Messieurs de *Guer*, Marquis de *Pontcalec*, prétendent descendre.

(p) *Le jeune du Guesclin.* L'histoire du Connétable *du Guesclin* est assez connue de tous ceux qui savent l'histoire de France. Le Connétable n'eut point d'enfans ; sa veuve , qui étoit de la maison de *Laval* , se remaria à un Seigneur de ce nom , son cousin. Un frère du Connétable eut des enfans ; mais sa postérité ne subsista pas long-temps. Les derniers de la maison de *du Guesclin* , que nous avons vu encore exister de nos jours , descendoient d'un oncle du Connétable. Madame la Duchesse de *Gévres* actuelle , est la dernière de cette branche.

(q) *Charles de Blois & Jeanne de Bretagne* eurent cinq enfans. Leur dernière fille épousa *Louis d'Anjou* , Roi de Naples , fils du Roi *Jean de France*. L'aîné , *Jean de Blois* , ayant épousé la fille du Connétable de *Cliffon* , eut aussi plusieurs enfans ; mais son petit-fils n'eut qu'une fille , qui épousa *Jean de Brosse* , & lui porta le Vicomté de Limoges , le Comté de Penthievre , & ses droits sur la Bretagne. La postérité de *Jean de Brosse* finit dans son arrière-petit-fils , qui épousa la fameuse Duchesse d'*Etampes* , mai-

treffe de *François Premier* ; mais il n'en eut point d'enfans ; ses biens & ses droits passèrent à un fils de sa sœur , *Sébastien de Luxembourg* , en faveur de qui le Comté de *Penthièvre* fut érigé en Duché-Pairie. La fille unique de ce premier Duc de *Penthièvre* , épousa *Philippe Emmanuel de Lorraine* , Duc de *Mercœur* , dont la fille , aussi unique , fut femme de *César* , Duc de *Vendôme* , fils légitimé de *Henri IV*. A l'extinction de la maison de *Vendôme* , le Duché de *Penthièvre* a passé à M. le Comte de *Toulouse* , & après sa mort au Prince son fils , qui le possède encore aujourd'hui , & en porte le nom.

Le Duc de *Mercœur* osa encore avoir la prétention de faire valoir les droits sur la Bretagne , des descendans de *Jeanne la Boiteuse* , contre ceux des derniers Ducs de Bretagne , descendans du Comte de *Montfort* , qui avoient passé à la Couronne de France par *Anne de Bretagne*. Ce fut pendant les troubles de la Ligue qu'il forma cette prétention audacieuse , dont il se désista enfin , en se soumettant au Roi *Henri IV* en 1598.

*Adam , (Vie d') avec des Réflexions ,
traduite de l'Italien de Loredano , par
M. le Chevalier de Mailly , Paris , 1695 ,
& Bruxelles , 1711 , in-12.*

Si nous faisons l'extrait des Romans historiques suivant l'ordre Chronologique des sujets qu'ils traitent , celui-ci tiendrait sûrement le premier rang ; à cela près , il n'est pas des premiers de son genre. L'Auteur n'a pas osé altérer les faits principaux de la Genèse ; ou s'il paroît s'être donné cette liberté par rapport à quelques détails , il n'a pas l'honneur de l'invention de cette partie romanesque de son ouvrage ; il n'a eu , pour la rendre fabuleuse , qu'à choisir entre les rêveries des Rabins Juifs & des Docteurs Mahométans. Mais ce qui appartient vraiment à l'Auteur Italien , & qui a fait la fortune de son Livre , ce sont ses réflexions sur les différentes situations où *Adam & Eve* se sont trouvés , depuis leur création jusqu'à leur mort. Dans le nombre il y en a de plates & de ridicules ; mais on en trouve quelques-unes d'ingénieuses & de singulières. C'est à celles-ci que nous nous attacherons , pour donner à nos Lecteurs une idée du Roman , sans vouloir extraire des faits qui sont tous contenus dans la

premiere leçon d'histoire que l'on donne aux enfans.

L'Auteur de cet ouvrage le publia , pour la première fois , en Italien , l'an 1640 : il fut si fort goûté du Public dans toutes les parties de l'Italie , qu'il y en eut , en peu d'années , & en différens lieux , jusqu'à huit éditions , sans que les Inquisiteurs , les Censeurs , ni les Membres de la Congrégation de l'*Index* , à Rome , se soient avisés d'en empêcher l'impression , ni d'en défendre la lecture. C'est sur la huitième édition qu'a été faite la traduction Françoisise , qui n'est pas trop exacte ; mais si le Traducteur a altéré le texte , ce n'est pas pour en retrancher aucuns traits hardis , ni pour en ajouter de cette espèce. Aussi la Traduction a-t-elle été imprimée à Paris & à Bruxelles , avec Privilège de *Louis XIV* & de *Philippe V* , Roi d'Espagne , son petit-fils. Elle a été dédiée au fameux Père *La Chaise*.

Jean-François Lorédan ou *Lorédano* , Auteur de la *Vie d'Adam* , étoit un noble Vénitien , également distingué par la naissance , (sa famille étant une des premières de la République) par le rang qu'il tenoit entre ses concitoyens , (puisqu'il remplit les premières charges de l'Etat) & par ses services (puisqu'il s'acquitta avec honneur des négociations & des ambassades les plus impor-

tantes) non-seulement il protégeoit & aimoit les Lettres , mais il les cultivoit. Il forma , dans son palais , une Académie , à laquelle il donna , suivant le goût du temps , un nom bisarre & métaphorique. Il appela la sienne *gli incogniti* , c'est-dire , des *inconnus*. Cependant il y admit des Littérateurs très-connus & de grande réputation , tels que *Pona* , *Ferrante Pallavicino* , *Bisaccioni* , *Brusoni* , &c. . . . Cette Académie en corps a publié un Livre de Nouvelles , dans lesquelles on en trouve de tous les Auteurs que nous venons de nommer , & entre autres , quatre de *Lorédano*. Ces nouvelles sont assez bonnes pour que nous puissions , quelques jours , en rendre compte dans quelqu'un de nos Volumes , en les traduisant.

J. F. Lorédan a fait , à lui tout seul , un autre petit Recueil de Nouvelles , intitulé *la Diane* , divisée en quatre parties. On a d'ailleurs de lui sept Comédies, un Livre de Philologie singulier , intitulé : *Bisarreries Académiques* ; & la Vie du Chevalier *Marini* , Auteur du fameux Poème d'*Adonis*. Voulant travailler à des ouvrages plus sérieux & plus conformes à son état , il composa une Histoire de la conjuration & de la mort du fameux *Valstain* , & une des Rois de Chypre de la maison de *Lusignan*. Il la mit (on ne fait pour-

quoi) sur le nom d'un François nommé *Gibeler*. Enfin en 1640 il fit paroître la vie d'*Adam*, qui se sent du ton du siècle, & de celui de la patrie de *Lorédano*, où les gens d'esprit ont souvent mêlé le goût des lettres à celui de la politique & des affaires, & caché leur véritable façon de penser sous un genre d'enveloppes, à travers lesquelles il n'y avoit qu'un certain ordre de personnes qui pussent les reconnoître. *J. F. Lorédano* naquit au commencement du dix-septième siècle: nous ne savons pas précisément dans quelle année il est mort.

Le Chevalier de *Mailly*, Traducteur de la vie d'*Adam*, étoit Gentilhomme, mais d'une famille très-inférieure en grandeur & en illustration, à la maison de *Mailly*. Il composoit, à la fin du siècle dernier & au commencement de celui-ci, des Romans fort médiocres; nous serons obligés d'en extraire quelques-uns, & de dire un mot des autres. Ce Chevalier a, d'ailleurs, composé une Histoire de la République de Gênes, en trois volumes. L'Abbé *Lenglet*, Auteur de la première *Bibliothèque des Romans*, nous apprend que cet Auteur étoit sec & maigre; son style, ajoute-t-il, ressembloit à sa figure.



*Traits & réflexionstirés de la vie d'Adam,
par Jean-François Lorédano.*

Quand Dieu eut employé six jours ,
selon l'expression de la Genèse , à créer
tout le matériel du monde que nous
habitons , qu'il eut produit les miné-
raux , les végétaux , & même tous les
animaux , il s'arrêta & fit en lui-même
cette profonde réflexion : « De tant d'ê-
» tres que je viens de former , aucun
» n'est capable de sentir l'obligation
» qu'il m'a. Chacun d'eux est entraîné ou
» retenu par la forte impulsion d'un ins-
» tinct aveugle , qui ne leur laisse point
» le mérite de choisir , & les rend inca-
» pables de reconnoissance. Il faut , dit
» l'Être suprême , que je crée un être
» plus parfait que tous ceux-là , qui
» sente le prix de mes bienfaits , &
» même qui ait une mesure de liberté.
» Il faut qu'il puisse être ingrat & in-
» juste à mon égard , s'il vouloit l'être.
» Eh ! pourrois-je être flatté & touché
» de l'attachement & de la reconnois-
» sance d'une créature forcée , non-seu-

„lement à m'obéir, mais à m'aimer „.

Dieu fit l'homme à son image ; mais cette créature , sûrement , ne pouvoit pas ressembler à son Créateur par les traits du corps , Dieu n'en ayant point. Ce fut donc par l'esprit, la raison, la volonté, la liberté, de choisir entre le bien & le mal. Il n'y a que Dieu & l'homme seuls dans le monde qui possèdent ces avantages : Dieu dans un degré éminent, l'homme dans un infiniment moindre. Dieu suit toujours , & sans effort, le meilleur parti ; l'homme a à combattre , pour le suivre , des passions & des intérêts particuliers ; mais il ne tient qu'à lui d'en triompher , de se rapprocher de plus en plus de la divinité , & de lui ressembler en pratiquant constamment la vertu.

Le Paradis terrestre, dans lequel Dieu transporta Adam , aussi-tôt après sa création , étoit un lieu délicieux , où regnoit un printemps éternel. Les saisons y étoient toujours égales & toujours belles ; toutes les plantes salutaires & agréables au goût ; les animaux & les insectes n'y avoient aucune qualité venimeuse ; enfin ce Paradis terrestre

étoit l'image la plus parfaite que la nature extérieure & matérielle puisse présenter d'un cœur parfaitement heureux, & exempt de tous vices & de toutes passions. Malheureusement, il contenoit l'arbre de la science du bien & du mal. Les Hérétiques, qui ont voulu allégoriser l'histoire de nos premiers pères, disent que c'est le germe des passions que Dieu laissa dans leur cœur, qui les fit égarer, transgresser la loi de leur Créateur, & mériter enfin les malheurs dans lesquels ils tombèrent.

Une pensée de *Lorédano*, qui nous paroît assez singulière, c'est que Dieu en ordonnant à Adam de nommer tous les animaux, qu'il rendoit ses sujets, les lui recommanda tous comme il recommande aux Rois les peuples soumis à leur Empire. « Connoissez toutes ces espèces d'a-
» nimaux, dit-il à Adam, & donnez-
» leur à tous des noms conformes à leurs
» qualités & à leurs caractères. Il n'y en
» a aucun dont vous ne puissiez tirer
» parti. Il ne s'agit que de les distinguer,
» & d'assigner à chacun la place qui lui
» est propre : les uns s'élèvent au plus
» haut des airs, les autres ne volent que
» terre

» terre à terre ; ceux-ci courent avec
» vitesse , ceux-là marchent lentement ;
» il y en a qui ne font que ramper , d'au-
» tres s'enfoncent dans la terre même ,
» ou se cachent sous les eaux ». C'est
ainsi , pourroit-on dire , que Dieu parle
aux Souverains & aux Maîtres des Etats.
Cherchez , leur dit-il , à connoître vos
sujets ; il n'y en a aucun qui ne soit
propre à quelque chose. Les uns sont
capables de vous aider dans les soins
pénibles du Gouvernement ; la capacité
des autres se borne à vous obéir , & à
combattre obstinément pour votre ser-
vice ; le plus grand nombre peut s'oc-
cuper de petits détails , qu'on peut tou-
jours remplir avec de la probité & de
l'attention. Ne leur en demandez pas
davantage ; mais tâchez de découvrir ,
dans la foule de vos sujets & de vos
courtisans , quelqu'un de ces génies
lumineux & élevés , capables de vous
donner des idées également grandes &
justes pour votre gloire & pour le bon-
heur de vos peuples. Cherchez l'aigle &
le lion ; peut-être sont-ils confondus
parmi les animaux les plus communs
de votre vaste domaine.

L'étonnement & l'admiration d'*Adam* à la vue d'*Eve* nouvellement créée, les expressions de l'amour qu'il conçut, à l'instant, pour elle, les remerciemens qu'il fit à Dieu de lui avoir donné une pareille compagne; tout cela est bien mieux décrit dans le *Paradis perdu* de *Milton*, que dans la *Vie d'Adam* de *Lorédano*. Nous nous garderons bien de suivre l'Auteur Italien dans les réflexions caustiques qu'il fait contre les femmes, à l'occasion de l'art & de l'adresse qu'employa *Eve* pour séduire son mari & l'engager à pécher. *Lorédano* explique aussi leur repentir, après la faute commise, avec plus d'esprit, que de noblesse, de chaleur & d'intérêt. En général, c'est le défaut des Auteurs Italiens, & sur-tout de ceux qui ont écrit en Prose. *Milton*, qui étoit Poète & Anglois, étoit bien plus capable de rendre cette terrible situation.

Etant convaincus de leur crime, & chassés du Paradis Terrestre, *Adam* fit des reproches cruels à *Eve*; mais enfin Dieu ne permit pas que nos premiers parens se livrassent au désespoir. Il leur laissa l'espérance de réparer leur faute,

ou du moins d'envisager qu'elle seroit réparée par leur nombreuse postérité. Ils travaillèrent donc à cultiver la terre & à la peupler ; deux grandes obligations imposées à tous les hommes.

Mais les chagrins d'*Adam* ne se bornèrent pas à ses malheurs personnels : ses premiers enfans lui en causèrent de bien cuisans. *Cain* négligea absolument le Culte divin, & s'imagina follement, ou qu'il n'y avoit point de Dieu, ou que, s'il y en avoit un, il ne s'embarassoit en rien de ce qui se passoit sur la terre. Il argumentoit de ce que le Créateur avoit permis que ses parens fussent coupables & malheureux : il osa prononcer ces blasphêmes devant son frère *Abel* : celui-ci lui en fit des reproches ; *Cain* se mit en colère ; & le premier blasphémateur & le premier incrédule fut bientôt après le premier assassin.

Dieu consola *Adam* & *Eve* de la perte d'*Abel* par la naissance de *Seth*, qui fut le plus juste des hommes, & qui, le premier, a écrit ce code sacré de Loix invariables, qui composent ce que nous appelons le Droit naturel, fait pour être suivi dans tous les temps, dans tous les

lieux, & par toute sorte de personnes.

Lorédano dit, d'après *Josèphe* & quelques autres Historiens, que *Seth* fit construire deux colonnes, l'une de brique & l'autre de pierre, sur lesquelles il grava ces précieuses maximes qu'il tenoit de son père *Adam* :

« Aimons Dieu comme notre Créateur & la source de tout.

« Ne faisons jamais à autrui ce que nous ne voudrions pas qui nous fût fait ».

Quelques Auteurs ajoutent cette troisième maxime, qui n'est que le développement de la seconde.

« Ne faites jamais un grand mal aux autres dans la vue d'un grand bien pour vous. En tout, occupez-vous toujours du bien général; & si vous n'êtes pas bien sûr qu'il ne résulte pas, du mal fait à un particulier, ne lui faites pas ce mal ».

On prétendoit, il y a environ mille ans, voir encore les restes de ces colonnes en Syrie, près de Damas, canton où les Rabins croient qu'*Adam* fut créé, qu'il fut renvoyé après sa sortie du Paradis Terrestre, & qu'il mourut à

l'âge de 930 ans. *Eve*, dit-on, lui survécut, & mourut 10 ans après lui, âgée de 940 ans

L'Adamite, ou le Jésuite insensible.
Cologne, 1682.

Puisque l'Abbé Lenglet n'a pas craint, de parler de cette mauvaise brochure nous sommes forcés de la nommer d'après lui; mais nous ajoutons qu'elle n'est bonne à lire dans aucun sens. Les histoires qu'elle contient sont scandaleuses sans être agréables. Il y est question d'une espèce de Quiétistes que l'on accuse de grands désordres. Nous avons parcouru ce Roman avec indignation, & sans aucun plaisir.

Il y a un grand nombre de Romans qui portent le titre d'Adélaïde; nous allons les parcourir tous, à mesure qu'il nous tomberons sous la main, sans égard à l'ordre des temps où ils ont paru, afin de mettre plus de variété dans nos extraits.

Adélaïde de Champagne.

Dans notre dernier Volume, nous avons donné l'extrait de ce Roman historique relatif à la France; mais nous ignorions alors que l'Auteur de cet Ouvrage étoit le Sieur d'*Artigues de Vaumorière*, qui l'est de plusieurs Fictions, entre autres, du *grand Scipion*, en 4 gros volumes in-octavo, de la *Continuation de Pharamond de la Calprenède*, de l'*Histoire de Diane de France*, & d'*Agiktis*, Reine de Sparte, dont nous parlerons incessamment.

Adélaïde, Reine de Hongrie, Nouvelle Historique, faisant partie des dernières Œuvres de Mademoiselle de la Roche-Guilhen. Amsterdam, 1707 & 1711, in-12.

Nous commençons par ce petit Roman, tant parce qu'il est touchant, que parce qu'il nous donnera occasion de dire un mot de beaucoup d'autres du même Auteur, & de les annoncer, en attendant que nous en rendions un compte plus détaillé : en général, tous les sujets que

cette Demoiselle a traités, sont tels, qu'on peut les lire avec plaisir. Quoique le style en soit fort médiocre, les sujets en sont toujours intéressans. Celui que nous allons extraire est très-légèrement fondé sur l'Histoire de Hongrie. Il est certain que plusieurs des Princes qui gouvernèrent ce Royaume, portèrent le nom de *Ladislas*. L'événement dont nous allons rendre compte, peut être arrivé également à *Ladislas IV, V & VI*. Nous ne nous amuserons point à constater quel est celui de ces trois Rois qui en est Héros; nous n'en connoissons aucun qui ait épousé une Princesse *Adélaïde de Bohême*. Contentons-nous d'extraire l'Histoire telle que Mademoiselle de la Roche-Guilhen la suppose.

Ladislas étoit monté sur le Trône de Hongrie avec tous les avantages qui peuvent faire concevoir l'espérance d'un règne glorieux & tranquille. Il étoit jeune, charmant, brave & aimable. Après avoir assuré sa gloire par une première campagne heureuse contre le terrible *Amurat*, Sultan des Turcs, il revint dans Albe-Royale, sa capitale, s'occuper des préparatifs de son mariage avec la belle *Adélaïde*, Princesse de Bohême. La future Reine ne tarda pas

à y arriver. *Ladislas* alla la recevoir à quelque distance, & sentir, en la voyant que l'amour même n'eût pu lui faire un plus beau don que celui qu'il tenoit des mains de la politique. Le Monarque étoit accompagné de son frère unique, le Prince *Venceslas*, partagé un peu en cadet, mais en cadet de bonne maison; il étoit bien fait & brave; & s'il n'avoit pas encore eu occasion de faire connoître ses talens pour la guerre, du moins annonçoit-il des dispositions pour la politique, car il avoit l'air sage & réservé. D'un autre côté, *Adélaïde* étoit accompagnée de la Princesse *Hildegarde*, sa parente & son amie, qui, sans l'égaliser absolument en graces & en appas, étoit cependant d'une figure & d'un caractère faits pour plaire. Le mariage de la Princesse de Bohême & du Roi de Hongrie se fit avec tout l'éclat possible. Les nouveaux époux paroissoient enchantés l'un de l'autre. *Venceslas* ne put voir le bonheur de son frère sans en désirer un pareil. Ayant eu occasion de s'entretenir fréquemment avec *Hildegarde*, il connut son mérite, & s'enflamma, ou crut s'enflammer pour elle. *Hildegarde*, dont l'ame étoit naturelle-

ment douce & sensible, écouta avec plaisir *Venceslas*, qu'elle crut sincère; & peut-être que la bonté avec laquelle elle le reçut, contribua à rendre moins chère & moins précieuse au Prince une conquête qui lui avoit coûté si peu. Quoi qu'il en soit, il ne se borna bientôt plus aux soins de plaire à *Hildegarde*, il osa élever ses vues jusques à la Reine, & il envia le bonheur de son frère, parce que ce bonheur n'étoit pas fait pour lui.

Ladislas, qui l'ignoroit, ne jouit que pendant quelques mois de celui de posséder *Adélaïde*. Les mouvemens que les Turcs commencèrent à faire du côté de la Hongrie, obligèrent le Roi à se porter en avant, d'abord sur la frontière, ensuite jusques dans le pays ennemi. Avant que de partir, il laissa son frère à la tête de ses Conseils, & le chargea particulièrement de veiller à la sûreté, & même aux amusemens de l'aimable *Adélaïde*. La Reine fut sensiblement affligée du départ de son époux. *Venceslas*, sous prétexte de la consoler & de la distraire, ne la quittoit presque pas; & le trait qui l'avoit blessé s'enfonçoit de plus en plus

dans son cœur. *Adélaïde* fut assez longtemps sans le soupçonner; mais *Hildegarde* s'aperçut bientôt que le Prince n'avoit plus pour elle que de la froideur, & n'étoit occupé que de la Reine. Elle devint triste & rêveuse: *Adélaïde*, sensible au chagrin où elle paroïssoit livrée, le lui reprochoit; *Hildegarde*, ne pouvant dissimuler, avoua à la Reine qu'elle n'étoit plus aimée: *Adélaïde*, partageant les peines que l'amour fait ressentir, voulut engager *Venceslas* à rendre à son amante sa tranquillité: ce Prince, dans cet entretien, rougit, fut déconcerté, & alloit avouer son secret, lorsque des courtisans se présentèrent. *Venceslas* se retira, désespéré que sa timidité eût retardé son aveu. Plus son amour pour la Reine prenoit d'empire sur son ame, plus *Hildegarde* lui paroïssoit un objet insupportable; non content de l'accabler par sa froideur, il la fuyoit avec soin; & ses regards toujours attachés sur *Adélaïde*, apprirent enfin à *Hildegarde*, que c'étoit la Reine qui lui enlevait involontairement le cœur du volage *Venceslas*: elle lui avoua ses soupçons; cette Princesse, voulant les détruire, se retrancha sur le res

peût que *Venceslas* devoit au lien qui l'unissoit à *Ladislas* ; mais on trompe peu l'esprit d'une amante ; & tout ce que la Reine put alléguer à *Hildegarde* , ne put la persuader. Quelques jours après la conversation qu'*Adélaïde* avoit eue avec le Prince , un courrier arriva , portant la nouvelle d'une victoire que le Roi avoit remporté sur les Turcs. *Ladislas* écrivoit à son frère , ainsi qu'à la Reine. Lorsque *Venceslas* reçut cette lettre , il s'entretint avec *Rambaut* , son favori , homme hardi , ambitieux , & toujours prêt à sacrifier l'honneur à des idées de fortune : flattant la passion du Prince , le confident le pressoit d'en faire l'aveu à la Reine , l'assurant qu'il lui seroit facile de la rendre sensible ; *Venceslas* , aveuglé par son amour , ne pouvoit plus sentir combien le conseil de son indigne favori étoit dangereux : il résolut donc d'écrire à *Adélaïde* . Il y avoit une lettre du Roi pour cette Princesse dans le paquet que le courrier avoit apporté de l'armée. *Venceslas* joignit la sienne à la lettre de son frère ; *Rambaut* fut chargé de les remettre toutes deux à la Reine , & d'examiner l'effet que cette démarche hardie produiroit sur *Adélaïde* . Cette

Princesse lut avec transport la lettre du Roi; & cette vive satisfaction que l'on éprouve en voyant des caractères infiniment chers, se peignit sur ses traits; mais ayant ensuite décacheté la lettre de *Venceslas*, l'indignation & la colère succédèrent à la joie: la prudence la contraignant à dissimuler, elle dit avec fierté à *Rambaut*, qu'elle feroit réponse au Roi; & aussi-tôt, par un signe de dédain, elle l'obligea à se retirer. La politique & l'adresse de ce favori ne purent cacher au Prince l'accueil que la Reine avoit fait à sa lettre: *Venceslas*, enhardi par *Rambaut*, loin de se livrer aux remords, s'abandonna à la fureur & au désespoir. *Adélaïde*, après le départ de *Rambaut*, accablée par la témérité de *Venceslas*, & se rappelant les soupçons d'*Hildegarde*, assurée de sa discrétion & de son attachement, lui montra la lettre du Prince: *Hildegarde* n'en fut pas surprise; mais cette certitude de son sort acheva de la désespérer. La Reine, sensible au double affront que le coupable *Venceslas* leur faisoit à l'une & à l'autre, voulant venger l'aimable *Hildegarde*, & n'osant confier qu'à elle cette dangereuse commis-

sion, la conjura d'aller de sa part trouver *Venceslas*, de lui reprocher son amour, & de lui défendre de paroître désormais à ses yeux. Elle remit donc à *Hildegarde* la lettre du Prince, & lui ordonna de la déchirer avec mépris à ses yeux. Un pareil message ne pouvoit être refusé par une amante offensée. *Hildegarde* fut prompte à aller trouver le Prince; &, lui parlant avec la fierté la plus méprisante, lui dit, en déchirant à ses yeux & jettant au feu une lettre que *Venceslas* reconnut bien pour être son écriture, que la générosité de la Reine l'engageroit à cacher au Roi un secret si odieux, mais que le ressentiment qui l'animoit ne pouvoit jamais s'effacer: après cela, *Hildegarde* quitta brusquement le Prince. La vue de sa première amante avoit rendu plus terrible à *Venceslas* le cruel arrêt qu'elle lui avoit prononcé de la part de la Reine: livré aux plus violens transports, entraîné par l'amour & par le desir de se venger, il s'abandonna aux conseils du perfide *Rambaut*; il lui conta tout ce qui venoit de lui arriver; & l'indigne confident en conclut que la preuve de l'insulte que *Venceslas* avoit faite à la Reine, étant détruite, le

Prince ne risquoit rien à l'accuser, au lieu de se laisser accuser lui-même. Cependant la Reine qui vouloit cacher à ceux qui l'environnoit la passion de *Venceslas*, sous prétexte que sa mélancolie augmentoit, se retira dans son appartement, & en fit défendre l'entrée aux importuns : cette conduite acheva de persuader *Venceslas* de la colère d'*Adélaïde* ; & n'espérant plus la voir sans témoins, il se livra à tout ce que peuvent suggérer un amour malheureux & de perfides conseils. *Ladislas* ayant remporté de grands avantages au siège de Varne, & pouvant, pour quelques jours, céder au desir de revoir la Reine, manda à son frère qu'il étoit près de revenir ; mais que, voulant causer à sa femme une surprise qui flatteroit son amour, il le conjuroit de ne pas l'instruire de son retour. Cette nouvelle, loin d'affliger *Venceslas*, parut lui offrir un moyen de suivre le projet de vengeance qui lui avoit été suggéré. Il partit pour aller au-devant du Roi ; & , plein de son objet, il osa lui dire que, pendant son absence, la Reine, oubliant l'amour qu'elle avoit juré à son époux, au mépris de ses liens sacrés, entre-

tenoit dans son cœur une flamme incestueuse, & lui en avoit fait le terrible aveu ; qu'irritée par ses représentations, elle s'étoit renfermée dans son appartement, dont l'accès n'étoit permis qu'à la seule *Hildegarde*, qui sans doute flattoit sa passion.

Le Roi le crut ; & passant, en un instant, de l'amour à la fureur la plus violente, il appelle le fidèle, l'honnête *Edmont*, & le charge du soin de sa vengeance, après l'avoir instruit de son malheur. Allez à Albe, lui dit-il ; plongez ce poignard dans la sein de la Reine, reprochez-lui son crime, & que sa mort soit un exemple pour celles qui osent parjurer ainsi leur foi. *Edmont* frémit à cet ordre ; &, restant immobile, il paroïssoit douter de la vérité de ce qu'il entendoit ; le Roi pénétrant son embarras, lui dit avec sévérité : si vous refusez de m'obéir, d'autres mains serviront ma vengeance. *Edmont*, qu'un instant de réflexion avoit éclairé, quitta le Roi, dans l'intention de sauver une Princesse qu'il croyoit innocente, & de persuader cependant au Monarque qu'il avoit obéi. Il fut à Albe ; & entrant dans l'appartement de la Reine, il se jeta à

ses genoux & lui apprit, avec douleur, la funeste commission, en l'assurant qu'il ne venoit que dans le dessein de la sauver. La vertueuse *Adélaïde* l'écouta sans effroi, & demanda quel étoit son crime; *Edmont* lui apprit l'accusation formée contre elle par *Venceslas*, ah! c'est son crime à lui-même qui est affreux, dit en soupirant *Adélaïde*; mon cœur ne fut jamais sensible que pour mon époux; sans révéler l'horreur de la conduite de *Venceslas*, assurez le Roi que je meurs innocente, & victime de la plus odieuse calomnie. Cette Princesse regardant alors la vie avec indifférence, pressoit *Edmont* de terminer des jours qu'elle ne pouvoit plus consacrer à un époux adoré, mais *Hildegarde* présente, interrompit la Reine: non Madame, dit-elle, vous ne mourrez point; fidelle dépositaire de vos vertueux sentimens, je dois vous justifier près de votre injuste époux; retournez, continua-t-elle en s'adressant à *Edmont*, retournez vers ce barbare; assurez-le que la Reine est morte innocente; & par votre récit, livrez son ame aux remords.

Edmont ne voulut pas quitter ces Princeses qu'il n'eût assuré leur retraite.

Cette scène s'étoit passée au déclin du jour; il attendit la nuit; & les faisant déguiser & sortir secrètement du palais, il les conduisit dans une maison solitaire qui lui appartenoit, sur la route du château où s'étoit arrêté *Ladislas*. Ayant pourvu à leur sûreté, il les quitta, & se rendit où il croyoit que l'attendoit le Roi; mais ce Prince craignant que la mort d'*Adélaïde* ne causât des murmures parmi le peuple, (cette vertueuse & généreuse Reine en étant adorée) reprenoit déjà le chemin de sa capitale. *Edmont* le rencontra; & l'approchant avec effroi, l'assura qu'*Adélaïde* étoit morte innocente, & que son dernier soupir avoit été pour lui. Le Roi ne pouvant soutenir la certitude que ses ordres étoient exécutés, tomba évanoui; *Edmont* le reçut dans ses bras; ses soins le rappelèrent à la vie, & le livrèrent à la douleur. *Edmont* craignant son désespoir, & ne voulant pas en rendre témoins ses courtisans, le fit conduire dans la maison où étoient la Reine & *Hildegarde*, mais dans un appartement séparé. Ce fut-là que le malheureux *Ladislas* se reprochant sa précipitation, se fit répéter les paroles que la

Reine avoit proférées en expirant. *Edmont*, par ses sages exhortations, paroissant vouloir le calmer, ne diminuoit pas cependant le repentir de son action. *Ladislas* étoit donc dans l'état le plus cruel; *Edmont* le quitta un instant, & alla en instruire les Princesses. L'idée de cette situation arrache des larmes à la sensible *Adélaïde*; elle veut aller défabuser son époux, mais *Hildegarde* la retient; & renvoyant *Edmont* près de son maître, elle l'assure que bientôt elle aura calmé ses transports. Cette jeune Princesse étoit effectivement en état de justifier *Adélaïde*, & de confondre *Venceslas*. Lorsque la Reine lui confia la lettre où ce Prince lui faisoit l'aveu de son amour, *Hildegarde*, par la crainte que lui fit concevoir, sur le champ, le caractère de *Venceslas* & les conseils de *Rambaut*, avoit conservé cette lettre, pour l'opposer, s'il étoit nécessaire, aux trahisons que le Prince vindicatif pourroit tramer un jour contre la Reine: la lettre qu'elle déchira aux yeux du Prince, étoit une de celles qu'il lui avoit écrites lorsqu'il feignoit de l'aimer. *Edmont* étant retourné près du Roi, *Hildegarde* montra à la Reine

la preuve convaincante qu'elle possédoit encore de son innocence, & du crime de *Venceslas*. *Adélaïde* admirant la générosité de sa chère rivale, lui témoigna sa reconnoissance dans les termes les plus vifs, & applaudit, comme elle le devoit, à une prévoyance aussi raisonnée. *Hildegarde* quitta la Reine, & se rendit auprès de *Ladislas*. A la vue de cette Princesse, sa douleur augmenta : *Hildegarde* gardant peu de mesures, lui reprocha vivement sa cruauté, attestant l'innocence d'*Adélaïde* : *Ladislas* n'osoit interrompre des reproches qu'il se faisoit à lui-même : *Hildegarde* jugeant son repentir sincère, lui présenta la lettre de *Venceslas*, en lui disant : lisez cet écrit, Seigneur, & voyez sur quelle accusation vous avez condamné votre vertueuse & tendre épouse ! Le Roi le prit d'une main tremblante, & le lisant rapidement, il fut instruit du crime de son frère. Son ame ne put soutenir ses remords. Il s'y abandonna si vivement, qu'il parut privé de sentiment : *Hildegarde* le quitta, & ordonna à *Edmont* de lui apprendre que la Reine n'étoit pas morte. Cependant *Venceslas* qui avoit quitté le Roi après lui avoir parlé, & s'étoit éloigné de

quelques lieues, sous un faux prétexte, ignoroit son départ, & l'ordre affreux qu'il avoit donné à *Edmont*. Instruit à son retour, il vole aux lieux où il fait qu'il trouvera son frère ; il y arrive, & il apprend par *Edmont* lui-même que l'ordre est exécuté. Emporté par le remords & par l'amour, il tire un poignard, & veut percer celui qui a fait périr l'innocence. Le Roi se présente, & arrête son bras. Il tenoit la lettre qui confondoit *Venceslas*. Il l'accable de reproches, & le condamne à la mort. A l'instant on vit paroître la Reine suivie de la généreuse *Hildegarde* : La belle *Adélaïde*, aux genoux du Roi qu'elle embrasse avec tendresse, demande avec instance la vie d'un Prince que l'amour & des conseils dangereux avoient aveuglé ; on ne peut exprimer la joie qu'éprouva le Roi dans cet heureux instant ; *Adélaïde* parut lui être rendue par le ciel même : il la conjura de lui pardonner sa fureur ; l'amour sollicitoit pour lui ; il l'obtint sans peine. *Ladislas* donna à *Edmont* les témoignages de la plus vive reconnoissance. *Adélaïde*, par ses larmes, obtint la grace du coupable *Venceslas* : le Roi, la Reine & *Hildegarde* retournèrent à Albe, & l'on

célébra par des fêtes la réunion de ces heureux époux. *Venceslas* accablé, chassa avec ignominie le lâche *Rambaut*, qui avoit applaudi & enhardi sa coupable action. La généreuse *Hildegarde*, plus attachée encore à *Adélaïde* par le service qu'elle lui avoit rendu, faisoit son bonheur de celui de cette Reine; & *Venceslas*, que la raison & le repentir éclaireroient alors, rendit à la Princesse un cœur que la belle *Adélaïde* lui avoit arraché involontairement. *Ladislas* sensible aux prières que lui faisoit son frère de l'unir à l'aimable *Hildegarde*, la conjura de consentir à cette union; *Adélaïde* fit aussi de vives instances; & la Princesse, pour que son sort fût fixé près de la Reine, céda à leurs desirs, & épousa *Venceslas*, devenu constant & juste par ses fautes. On assure qu'elle n'éprouva aucune infidélité de ce Prince. *Ladislas* triomphant de ses ennemis, & ajoutant à ses Etats par ses conquêtes, les partagea avec son frère. Le règne de *Ladislas* fut long & glorieux; ses ennemis apprirent à redouter ses armes. Ce Roi & la vertueuse *Adélaïde*, ne virent plus leur bonheur traversé; l'amour & la gloire

le rendirent aussi éclatant que durable.

Telle est l'histoire d'*Adelaïde de Hongrie*, par Mademoiselle de la Roche-Guilhen. Si l'on reconnoit le fond de ce sujet pour l'avoir déjà vu traité dans quelques autres histoires, sous d'autres noms, la scène étant placée dans d'autres pays, du moins est-il sûr qu'il y a dans cette nouvelle une situation qui intéressera toujours, quelque part qu'elle se trouve.

Le volume qui renferme celle-ci est intitulé, *dernieres Œuvres de Mademoiselle de la Roche-Guilhen* : il contient quatre autres petits Romans, dont le premier, *Elisabeth d'Angoulême*, est encore historique & très-touchant. L'héroïne, fille & héritière du Comte d'Angoulême, qui vivoit du temps de *Philippe Auguste*, étoit prête d'épouser le Comte de la Marche, lorsque *Jean* surnommé *Sans-Terre*, Duc de Normandie, en devint amoureux. Des parens disposés, suivant l'usage, à sacrifier l'amant le mieux aimé au parti le plus avantageux, forcèrent *Elisabeth* à épouser *Jean*, devenu Roi d'Angleterre. Elle passa tristement quelques

années à partager le Trône de cet odieux Monarque : elle en eut deux enfans ; mais enfin le tyran étant mort en 1216 , elle se réunit à son premier & véritable amant , & mourut heureuse d'avoir perdu sa Couronne , & de n'être que Comtesse de la Marche.

Le second Roman est intitulé *Agrippine*. L'héroïne est la première Dame de ce nom dont l'histoire des Empereurs Romains fasse mention. Elle étoit fille , du premier lit d'*Agrippa* , favori d'*Auguste*. *Tibère* l'épousa en premières noces : il étoit fils de la fameuse Impératrice *Livie* , seconde femme d'*Auguste* , *Agrippa* étant mort , *Livie* força *Tibère* de répudier *Agrippine* , pour épouser *Julie* ; mais ce ne fut qu'à regret qu'il se prêta à ce divorce : il aimoit toujours *Agrippine* , & voulut la ravir à *Asinius Gallus* , fils d'*Asinius Pollon* , à qui l'Empereur l'avoit destinée. Par bonheur *Drusus* , frère de *Tibère* , empêcha cet enlèvement ; & le mariage de *Gallus* se conclut.

Ces deux premières histoires sont courtes ; les deux qui terminent le volume sont plus longues , & mériteront que

nous nous y arrêtons davantage. Le sujet de l'une est le fameux *Tamerlan*, que l'Auteur prétend avoir d'abord été connu sous le nom de *Thémir*. On le fait ici amoureux d'une Princesse *Orixène*, qu'il est obligé de disputer à un rival nommé *Calix*; tandis que la sœur de *Tamerlan*, nommée *Zaphire*, qui est aimée d'un Prince nommé *Armetzar*, est obligée de se défendre des poursuites de *Marzonte*, père de *Calix*. Enfin, les amours de *Thémir* & d'*Armetzar* sont couronnés, & leurs rivaux périssent par des événemens beaucoup plus heureux & plus singuliers qu'ils ne sont hardis. Rien n'annonce dans ce Roman que le héros est le même que ce brave & féroce *Tamerlan*, qui fit en Asie de si brillantes conquêtes, & qui commit tant d'actes de barbarie, mêlés de quelques-uns de générosité. Il seroit à souhaiter que, quand on met de si grands noms sur la scène, on soutînt un peu mieux leur caractère & leur dignité. Quoi qu'il en soit, nous pourrions encore parler de ce Roman à la lettre T.

Le volume est terminé par *Hiéron*, Roi de Syracuse, divisé en deux petites parties. Le héros est connu dans les histoires

noires de Rome & de Carthage; mais les détails d'amour & de jalousie sur lesquels roule ce Roman, sont tout-à-fait de l'invention de Mademoiselle *de la Roche-Guilhen*. Nous en parlerons quand l'ordre alphabétique nous aura conduit à la lettre H. Nous n'attendrons pas si long-temps pour parler de l'histoire *des Favorites*, volume le plus curieux de tous ceux qui sont sortis de la plume de cette Demoiselle. Elle contient les histoires des dix maitresses d'Empereurs ou Princes, dont quelques-unes sont connues de tout le monde, d'autres le sont beaucoup moins.

Nous parlerons aussi de *Scanderberg*, Nouvelle attribuée, par l'Abbé *Lenglet*, à Mademoiselle *de la Roche-Guilhen*. Le sujet en est beau. Celui des *Aventures Grenadines* est également agréable; mais nous l'avons épuisé en extrayant, d'après l'Espagnol, la *Conquête de Grenade sur les Maures*, & la querelle des *Zégris* & des *Abencerrages*. Enfin, nous avons encore du même Auteur, le Roman d'*Arcovisse*, dont le sujet est tiré de l'ancienne histoire des Gaules. C'est peut-être, au style près, le plus bel ouvrage & le plus intéressant qu'ait produit M^{lle} ou Ma-

dame de la Roche-Guilhen , sur la personne de qui nous n'avons que de légers mémoires. On prétend qu'elle est morte en 1710, âgée de 40 à 50 ans. Nous soupçonnons qu'elle étoit Protestante, & réfugiée en Hollande.

Adélaïde de Messine, Nouvelle historique, galante & tragique. Paris, 1722, & Amsterdam, 1733, trois petites parties avec figures.

Nous ignorons quel est l'Auteur de ce Roman, & nous ne pouvons pas donner à l'Ouvrage de plus grands éloges, qu'en disant que quoiqu'il soit surchargé de faits, accumulés sans vraisemblance, qu'il produise peu d'intérêt, & qu'il soit foiblement écrit, la lecture n'en est cependant pas ennuyeuse.

Adélaïde, fille & héritière de l'aîné de la maison de *Cigala*, riche & illustre en Sicile, fut conduite, étant encore fort jeune, en Espagne, pour y être élevée, en qualité de fille d'honneur, à la Cour de la Reine de cette Monarchie. C'étoit l'effet d'une politique, qui, attirant ainsi les jeunes Seigneurs &

Demoiselles Siciliennes à la Cour de Madrid, les y rendoit, pour ainsi dire, otages de la conduite de leurs parens. *Adelaïde*, quoique fort jeune, étoit cependant déjà instruite, avant que de quitter sa patrie, que les Espagnols en étoient les tyrans, & qu'elle ne devoit confier sa façon de penser, à leur égard, qu'à ses compatriotes : aussi entre tous ceux des Méninos ou jeunes Gentilshommes d'honneur de la Chambre du Roi, qui parurent empressés à lui faire la cour, n'en distingua-t-elle que deux, qui étoient *Dom Augustin Gregorio*, & le Comte *de Lipari*, tous deux Siciliens, & tous deux aimables. Bornés l'un & l'autre à lui parler à la Cour, & à lancer, en Italien, quelques traits contre les Espagnols, leurs communs ennemis, ils desiroient, comme de raison, de pouvoir faire encore des déclarations plus claires & plus précises à la belle *Adelaïde* ; mais rien n'étoit plus difficile. Il étoit absolument défendu de faire l'amour aux filles de la Reine ; & il falloit, pour cet effet, prendre des tournures tout-à-fait extraordinaires. Celle que saisit *Dom Augustin*, fut singulière. Il s'aperçut qu'une sous gou-

vernante des *Cameristes*, ou filles de la Reine, nommée *Dona Ignès*, le regardoit de bon œil; il lui fit la cour. Elle fut la première à lui proposer de se déguiser en fille, pour demeurer sous sa tutelle parmi celles de la Reine: *Dom Augustin* y consentit aisément, & laissa croire à la bonne Dame que c'étoit pour elle qu'il risquoit ce dangereux travestissement; mais elle soupçonna bientôt l'imposture; & ayant reconnu que la fausse *Dona Augustine* étoit liée avec *Adélaïde* d'une amitié particulière, & l'ayant surprise lui baisant la main, cette découverte la mit dans une si grande fureur, qu'elle alla dénoncer le coupable à la Reine, sans laisser penser qu'elle avoit été d'abord sa complice. La Souveraine de Castille fut si outrée de voir que le jeune Sicilien vouloit manquer de respect à son palais, qu'elle l'eût peut-être fait condamner à la mort, si l'on ne l'eût calmée. Pour tout supplice, il fut renvoyé dans sa patrie, dans le même équipage de fille où on l'avoit surpris. Mais le vaisseau qui le portoit, fut enlevé par un corsaire Algérien, qui se trompa d'abord sur le sexe de *Dom Augustin*. Nous verrons ce qui s'ensuivit.

Cependant *Adélaïde* n'avoit pas perdu celui de ses amans qui lui étoit le plus cher ; c'étoit le Comte *de Lipari*. Il n'avoit point fait, comme le premier, l'imprudence de vouloir se déguiser pour approcher de plus près sa maîtresse : il avoit saisi le moment favorable où le Roi d'Espagne étant enfermé avec la Reine, les menins & les filles d'honneur pouvoient converser ensemble. Il avoit trouvé moyen de faire assez adroitement sa déclaration à sa belle compatriote ; elle avoit été bien reçue. Il avoit écrit, & on lui avoit répondu. Enfin, ces deux amans étoient tout-à-fait d'accord. Malheureusement, la principale Dame de la Reine, que l'on appelloit la Marquise *de Villa-Franca*, vint troubler leur union ; elle avoit un fils qui commandoit en second dans le Royaume de Sicile, & pour qui elle en sollicitoit la Vice-Royauté ; elle comprit qu'elle ne pouvoit mieux faire que de marier son fils à la plus riche héritière de l'Isle. Mais elle s'étoit apperçue des sentimens d'*Adélaïde* pour *Lipari*. Cette Dame expérimentée, résolut d'écarter ce rival de son fils, & ensuite de le brouiller

G iij

avec la jeune Sicilienne. Elle sollicita pour lui l'emploi honorable que son fils laissoit vacant en passant à la Vice-Royauté, & elle l'obtint. Le Comte étoit au désespoir d'être obligé d'abandonner le palais où vivoit encore *Adélaïde* ; mais sa maitresse l'engagea elle-même à ne pas refuser un poste aussi distingué, & où il pouvoit se faire beaucoup d'honneur. Ces deux amans s'écrivirent en partant les lettres les plus touchantes. Mais la vieille Marquise étant au fait de leur intrigue, s'empara de quelques-unes de celles de *Lipari*, & les supprima. En ayant trouvé une qui pouvoit être interprétée d'une façon équivoque, elle en changea l'adresse, y mit celle d'une jeune Camériste, nommée *Dona Thérèse* ; &, par le moyen de quelque fausse amie ; elle la fit présenter à *Adélaïde de Messine*, comme une preuve de la trahison & du changement de son amant. La belle Sicilienne fut désespérée ; & l'habile Dame d'honneur ayant saisi ce moment pour demander au Roi & à la Reine sa main pour son fils, elle obtint l'agrément de leurs Majestés, &, dans un moment de dépit, l'aveu même d'*Adélaïde*. La Comtesse ne perdit pas un

instant pour rendre publique la nouvelle de cette alliance; elle hâta les préparatifs du départ de sa future belle-fille; & cette infortunée se trouva forcée à quitter l'Espagne pour retourner dans sa patrie avec le désespoir d'être obligée d'y prendre un époux qu'elle ne connoissoit pas, qu'elle ne pouvoit sûrement aimer, ayant encore le cœur rempli d'un autre, tout ingrat qu'elle le croyoit. Enfin, elle alloit devenir Vice-Reine dans son propre pays, c'est-à-dire, partager un trône élevé sur la ruine, & souvent teint du sang de ses concitoyens.

Les aventures de la seconde partie sont bien plus extraordinaires que celles de la première. Le Comte ayant appris que sa maîtresse alloit épouser le Vice-Roi, fut dans un désespoir inconcevable. Il ne pouvoit comprendre comment *Adélaïde* s'étoit résolue à renoncer à un amant aussi fidèle que lui, & à promettre d'épouser le Duc de *Fernandina*. Persuadé qu'on faisoit à sa belle la plus grande violence, il résolut de tout hasarder pour la délivrer. Il y avoit déjà une grande fermentation parmi les Siciliens contre les Espagnols :

Lipari étoit entré dans une conjuration ; il fit entendre aux autres conspirateurs, ses amis, qu'il étoit nécessaire qu'il allât solliciter les Algériens, & les engager à se joindre à eux contre les Espagnols. Il fut effectivement chargé de cette commission, & s'en acquitta très-bien ; car les Barbares, qui ne demandoient pas mieux que de courir sur les Chrétiens, & sur-tout sur les Espagnols, les plus riches & les plus puissans de tous, joignirent volontiers *Lipari* à l'*Aga-Trick*, le plus redoutable de leurs Corsaires, qui eut ordre d'attaquer ceux des bâtimens ennemis contre lesquels le Comte Sicilien voudroit conduire les quatre vaisseaux qu'il commandoit. On juge bien que l'amant d'*Adélaïde* avoit intention d'enlever sa maitresse, qu'il savoit être embarquée sur la galère du Comte de *Casteltamare*.

Adélaïde y étoit effectivement plongée dans la tristesse, & pensant sans cesse à *Lipari*, dont elle avoit reconnu l'innocence, la veille même de son départ d'Espagne. Elle avoit eu une conversation avec cette *Dona Thérèse*, à laquelle on lui avoit fait croire que *Lipari* écrivoit tendrement : il ne la connoissoit seulement pas ; & cette jeune *Cameriste* étoit

au contraire éprise du Duc de Fernandina, & laissa éclater son désespoir quand elle vit qu'*Adélaïde* partoît pout aller épouser ce jeune Seigneur.

Lipari donne à *Trick* le signal de l'attaque, d'aussi loin qu'il apperçoit la galère; & deux vaisseaux Algériens l'enveloppent & la resèrent de droite & de gauche. *Adélaïde*, qui ne voit dans cette attaque qu'un nouveau danger, & le risque de tomber des mains des Espagnols dans celles des Barbares, s'évanouit, & on la transporte dans le lieu le plus reculé de la galère. L'amoureux *Lipari* fut sans contredit le premier à aborder le bâtiment, & à pénétrer jusqu'au lieu qui receloit sa maitresse: il la découvre, l'aborde, & transporté d'amour, se jette à ses pieds, & se fait reconnoître. La belle Messinoise revenue de son évanouissement, apperçoit son amant, & n'a que la force de lui demander par quel hasard il se trouve à la tête des Barbares? Vous le saurez, lui dit-il; mais il faut que j'acheve de vous rendre libre: aussi-tôt il retourne au milieu de la galère; il trouve le Comte de Castellamare qui la défendoit encore: il l'attaque, le tue; mais en même-

temps il est atteint d'un coup, suivi de plusieurs autres, qui le blessent dange-reusement : il tombe noyé dans son sang. *Trick*, qui serroit la galère de l'au-tre côté, s'y jette aussi dans ce moment, & achève d'y tout soumettre; mais ce n'est qu'après avoir fait transporter *Lipari* dans son vaisseau, où on le panse, & où l'on a bien de la peine à le rappeler à la vie. Pendant qu'on en est occupé, *Trick* fait transporter dans son bâtiment les effets les plus précieux qu'il a eu le temps de ravir à la galère, laquelle ayant été criblée de coups de canon, des deux côtés, étoit prête à couler bas. *Adélaïde* retombée dans son évanouissement, est le plus beau des trésors qu'il enlève; après quoi la galère s'abyme au fond des eaux avec un encore assez grand nombre d'hommes & d'effets. Les deux vaisseaux corsaires se séparent. Le malheureux *Lipari* croit sa maîtresse périë avec la galère; & il a d'autant plus lieu de le croire, que *Trick* lui cache qu'il l'a en sa possession. Il lui fait dire même qu'il n'a rien pu sauver de la galère, & re-tourne vers les côtes d'Afrique, tandis que le Comte, désespéré, après avoir cherché inutilement à s'ôter la vie, prie

en grace qu'on le jette sur la première côte de l'Europe. Il obtient cette faveur ; & aborde sur celle de Toscane, d'où ayant pris un habit de Moine pour se mieux déguiser, il se rend à Venise. Mais ayant été reconnu par le Provincial de l'Ordre pour un usurpateur de son habit, il est mis en prison comme très-suspect. Obligé de se faire connaître sous son véritable nom, il est renvoyé à Rome. Il y apprend que la Sicile est vraiment révoltée ; que la flotte Française, commandée par le Duc de Vivonne, frère de Madame de Montespan, avoit eu des avantages sur les Espagnols, & que les troupes Françaises, appelées par les Messinois, étoient entrées dans cette ville. Il pense à se rendre auprès de ses compatriotes pour les servir utilement. L'Ambassadeur de France favorise son projet ; & *Lipari* s'embarque sur un bâtiment, qui est bientôt la proie d'un corsaire Espagnol. Celui-ci le mène en Sicile, mais c'est dans l'état de prisonnier : il le livre au Vice Roi, le Duc de *Fernandina*. L'infortuné Comte s'attendoit à trouver en lui, non-seulement un Juge sévère, mais un jaloux furieux. *Fernandina* au contraire étoit

généreux. Il fut obligé de faire mettre son rival en prison comme rebelle; mais loin de le condamner au dernier supplice, comme il en étoit le maître, il alla le visiter secrètement, & l'assura que ne connoissant point *Adélaïde*, & aimant au contraire *Dona Thérèse*, il n'avoit eu aucune part au projet qu'avoient formé ses parens de l'unir à cette belle Sicilienne; que si elle étoit arrivée en Sicile, il se seroit fait un devoir de la céder à son véritable amant; & qu'il étoit sensiblement touché du sort affreux qu'elle avoit éprouvé en périssant avec sa galère.

Revenons à cette *Adélaïde* que l'on croyoit morte, & qui ne l'étoit pas. Le corsaire *Trick* l'avoit trouvée (comme elle l'étoit en effet) d'une beauté ravissante; mais en franc pirate Barbaresque, il en avoit conclu qu'il la vendroit bien cher, & que c'étoit un meuble digne du sérail du Grand Seigneur. En conséquence, il la conduisit à Constantinople, & la présenta au *Kislar-Aga*, qui, ravi d'admiration en contemplant ses charmes, fit compter au corsaire une somme considérable, & la plaça dans le harem, en la

faisant d'abord passer dans la maison d'instruction, où l'on faisoit apprendre aux nouvelles venues les langues orientales, & tout ce qui leur étoit nécessaire pour plaire à Sa Hautesse, en cas qu'elles voulussent s'empresse à briguer ses faveurs, car on ne pressoit personne là-dessus; & le serail étoit si rempli de beautés admirables, qu'il y avoit plus de concurrentes que le Sultan ne pouvoit faire d'heureuses. *Adélaïde* un peu rassurée, & calmée par ce qu'on lui dit, pour lui prouver que le risque n'étoit pas si grand ni si pressant qu'elle l'avoit imaginé, se prêta aux leçons des kaduns ou gouvernantes, & des eunuques. Parmi les belles personnes de son âge, qui, comme elle, étoient forcées de prendre ces sortes d'instructions, se trouva une jeune Turque nommée *Zamiré*. Elle étoit douce & aimable, & *Adélaïde* lia avec elle la connoissance la plus intime: elles se communiquoient leurs pensées & leurs réflexions. La jeune Sicilienne ne pouvoit trop s'étonner de ce que les Seigneurs Mahométans partageoient leur affection entre un grand nombre de femmes, qui rarement même étoient jalouses les unes.

des autres ; & *Zamiré* ne concevoit pas comment les Européennes avoient la prétention de fixer, pendant toute leur vie, les desirs de leurs époux. Tandis qu'elles raisonnoient sur cette matière, en se promenant dans celui des jardins du sérail où il leur étoit permis de prendre l'air, *Adélaïde* aperçut un jeune eunuque blanc qui la fixoit avec grande attention. Elle voulut, pendant quelques jours, l'éviter ; mais celui-ci la poursuivant sans cesse, l'aborda enfin ; & se jetant à ses pieds : » Ah ! Madame , » lui dit-il , reconnoissez , dans ce lieu , » où nous devions si peu nous rencontrer , cet amant autrefois si vif & si » ardent, qui ne craignoit pas de tout » hasarder pour s'approcher de vos » charmes , & qui aujourd'hui les contemple d'un œil bien différent ; reconnoissez enfin le triste *Dom Augustin Grégorio* ». La modeste *Adélaïde* n'osa ni rire ni pleurer du fâcheux état où elle voyoit réduit son compatriote ; mais elle le pria de lui conter son histoire : *Zamiré* se joignit à elle , & elles obtinrent ce récit de *Dom Augustin*.

Etant, comme vous le savez, dit-il à *Adélaïde*, embarqué pour la Sicile en

habit de femme, en punition d'une imprudence dont vous étiez l'objet & la cause innocente, le vaisseau sur lequel j'étois fut pris par un corsaire Turc. La façon dont j'étois vêtu, ma jeunesse, la couleur de mon tein & de mes cheveux, firent aisément croire au pirate que j'étois une femme. D'abord plus galant qu'intéressé, il devint amoureux, & me pressa avec tant d'ardeur de répondre à ses desirs, que je fus forcé de lui avouer mon sexe. Alors devenu furieux, il pensa m'arracher la vie; mais songeant ensuite qu'il pouvoit tirer de moi un profit considérable, & que puisqu'il s'y étoit trompé, d'autres pourroient s'y tromper de même, il relâcha sur les côtes de Barbarie, & me vendit au Bacha de Tunis, m'assurant bien que si j'étois découvert, je serois puni des plus cruels supplices. Je gardai donc mon secret. Je fis le même effet sur le Bacha que sur le corsaire; je lui opposai la même résistance, mais avec plus de délicatesse & de modestie apparente. Mon nouveau maître, qui préféroit les voies de douceur & de persuasion à la violence, me mit entre les mains d'une de ses femmes qui n'étoit plus de la pre-

mière jeunesse, mais qui avoit conservé de la beauté, jointe à une grande expérience & à un ton cajoleur & insinuant. Il la chargea de m'engager à répondre à ses desirs, mais elle s'aperçut bientôt que c'étoit aux siens qu'elle devoit m'engager à répondre : elle réussit dans ce dernier projet, & nous convinmes qu'elle amuseroit le Bacha par de feintes espérances sur mon compte, & que cependant nous vivrions dans la plus grande intelligence, en attendant que nous pussions nous échapper l'un & l'autre. Ce projet réussit pendant quelque temps; mais malgré tous nos soins & l'habileté de *Salama*, nous fûmes découverts par le Bacha, & notre supplice fut presque aussitôt ordonné. Les supplications de la Turquie obtinrent enfin que j'en serois quitte pour être réduit au triste état où je me trouve aujourd'hui; que dès que je serois guéri, je serois vendu pour être transporté à Constantinople, & que dès le jour même ma maîtresse seroit aussi vendue & chassée de la maison du Bacha. Cet arrêt fut exécuté, *Salama* partit la première, sans que je fusse d'abord ce qu'elle étoit devenue; pour moi, arrivé dans la capitale de l'Empire Ottoman, l'on

m'acheta pour le Grand Visir, & l'on m'installa parmi les gardiens de son sérail, & les valets qui le servoient lorsqu'il étoit avec ses femmes. Dès le premier jour où je devois le servir à souper, j'appris par mes camarades que le premier Ministre étoit, dans ce moment, très-occupé d'une nouvelle esclave qu'il avoit achetée, qui, sans avoir le mérite de l'innocence & de la nouveauté, étoit si gaie & si amusante, qu'il oublioit auprès d'elle jusqu'aux soins de l'Empire. Je vis cette beauté lorsqu'elle se mit à table avec mon nouveau Seigneur : quel fut mon étonnement lorsque je trouvai en elle *Salama* ! Elle ne me reconnut pas d'abord, ne pensant plus à moi. Je l'entendis faire au Grand Visir des contes qui l'amusoient beaucoup. C'étoit, disoit-elle, des aventures qui lui avoient été racontées par ses camarades, tant chez le marchand d'esclaves où elle avoit été élevée, que chez le Bacha de Tunis. Avant qu'on se levât de table, le tour de ma propre histoire avec elle arriva : je lui présentais, dans ce moment, une tasse de sorbet : *oh ! pour celle-là*, m'écriai-je, en prenant la parole, *elle est véritable. Salama* se retourna aussi-tôt,

& notre reconnoissance fut un vrai coup de théâtre. Le Grand Visir faisoit d'abord, au milieu de cette scène, un personnage assez ridicule, mais la présence d'esprit de *Salama* nous tira d'affaire. En partant d'un grand éclat de rire, elle dérida le front du Visir; elle convint de tout d'une manière si plaisante qu'elle n'en devint que plus agréable à notre maître. Cependant pour ne pas avoir plus long temps devant ses yeux le héros d'une pareille aventure, *Salama* sollicita elle-même le Visir de me faire passer de son sérail dans celui du Grand Seigneur. Elle l'obtint, & me voici.

Cette aventure amusa les deux Sultanes, fit concevoir à *Adélaïde* l'espérance que conservant quelque attachement pour elle, *Dom Augustin* pourroit contribuer à sa délivrance. En attendant que cette idée pût se réaliser, elle desira d'être instruite des aventures de son amie *Zamiré*. Elle la pressa de les lui apprendre, & obtint enfin d'elle ce récit.

Zamiré le commença en lui disant que son père étoit originaire de Sicile, & fils du Bacha *Cigala*: à ces mots *Adélaïde* embrassa son amie comme sa cousine.

Cette reconnoissance augmenta leur confiance mutuelle; & la confiance n'en fut que plus complete.

L'histoire de *Zamiré* commence la troisième partie. Cet épisode contient des choses assez singulières, mais si peu intéressantes, que nous n'en occuperons pas long-temps nos Lecteurs. Son père ayant été tué jeune à la guerre, elle fut élevée par un oncle, Mahométan zélé de la Secte d'*Ali*, qui s'appliqua surtout à la persuader de la vérité de sa religion par des histoires de miracles & de prodiges les plus extraordinaires. Il l'assura entre autres, que le grand *Ali* devoit venir un jour, & mettre au monde, en Asie, un nouveau Prophète qui surpasseroit même en mérite *Mahomet*. *Calibeck*, oncle de *Zamiré*, lui faisoit ces contes en présence d'un jeune homme qui, la trouvant jolie, imagina de tirer parti des opinions superstitieuses de la famille. Un soir il se fit porter chez *Calibeck*, dans un coffre qu'il avoit annoncé au bon homme comme rempli de choses précieuses qu'il le prioit de garder. On mit ce coffre dans la chambre même où couchoit *Zamiré*. La nuit, le jeune homme sortit de son coffre,

vêtu d'un gros turban verd, avec une fausse barbe; &, après avoir annoncé à la belle qu'il étoit *Ali*, il lui déclara qu'il la destinoit à donner un nouveau Prophète à l'Asie. Comme elle trouvoit le jeune homme fort aimable, malgré sa barbe postiche, elle fit semblant de croire ce qu'il disoit. Au bout de quelque temps un petit chien les trahit; les parens accoururent, & voulurent punir leur nièce; mais le faux Prophète prenant le ton inspiré, leur en imposa si bien, qu'il les persuada. Ils furent enchantés quand ils s'apperçurent que la prétendue apparition d'*Ali* avoit eu des suites heureuses; ces suites n'aboutirent cependant qu'à une fausse couche, & *Zamiré* ayant pris alors la liberté de se moquer de la sotte opinion de ses parens, ils la maltraitèrent au point qu'elle se crut obligée de s'enfuir chez un autre oncle, nommé *Osminieck*. Celui-ci la reçut à merveille; & bientôt il voulut même pousser trop loin les preuves de la satisfaction qu'il ressentoit d'avoir une aussi jolie nièce. Cet oncle étoit un ancien Aga des Janissaires, vieux militaire qui avoit blanchi sous les drapeaux de Mars & sous ceux de Vénus. Il

fit à sa nièce des propositions également pressantes & malhonnêtes : elle ne savoit comment se soustraire à l'ardeur de ses desirs : elle s'avisa enfin d'un moyen singulier. Elle avoit une volière remplie d'oiseaux de toute espèce : elle écrivit plusieurs billets, dans lesquels elle proposoit à ceux entre les mains de qui ils tomberoient, de la délivrer de la tyrannie d'un oncle qui lui étoit devenu insupportable ; elle attacha ces billets au col de plusieurs oiseaux , & leur donna la volée. Il les portèrent dans la Ville, à droite & à gauche, & deux de ces billets tombèrent entre les mains de deux personnages qui entreprirent la délivrance de *Zamiré*. Malheureusement ils n'étoient ni plus jeunes, ni plus aimables qu'*Osminieck*. L'un étoit un chef de Brigands Arabes ; l'autre un Capitaine corsaire Barbaresque , qui se trouvoit dans la Ville maritime qu'habitoit *Zamiré*. Suivis de leurs gens, l'un par un côté, l'autre par l'autre, ils attaquèrent la maison de l'oncle. Celui-ci se défendit en brave militaire ; mais ce fut en vain : il fut tué , sa maison pillée & sa nièce enlevée. Les ravisseurs ne lui parurent pas fort aimables ; cependant,

s'ils étoient entendus, comment auroit-elle fait pour leur résister? Mais ils se divisèrent; aucun des deux ne voulut céder la part la plus précieuse du butin; il se battirent; & se tuèrent l'un & l'autre. Cette aventure fit grand bruit dans la Ville; le Cadi en prit connoissance: il trouva que la Demoiselle, qui causoit de si grandes querelles, étoit dangereuse & digne de l'attention du Pacha. Il le mit au fait de l'affaire, & le politique Gouverneur confisqua d'abord tous les biens du corsaire Barbaresque, du chef de Brigands Arabes, de l'oncle *Ofminieck* & de l'autre oncle *Calibeck*. Toute cette confiscation fut à son profit; mais il trouva la belle *Zamiré* trop jolie pour ne pas s'en faire plutôt une protectrice, & une amie dans le Sérail du Grand Seigneur. Il l'envoya donc à Constantinople; & c'est là qu'elle conte son histoire à son amie & à sa compagne.

Cet épisode étant fini, l'Auteur du Roman reprend la suite des aventures du Comte de *Lipari*, & nous apprend que le généreux Duc de Fernandina ayant reçu d'Espagne, à son sujet, des ordres très-sévères, ne crut pouvoir les éluder qu'en le faisant échapper très-secrète-

ment ; il lui conseilla en même temps , dès qu'il auroit pu aborder dans quelque terre étrangère , d'y répandre lui-même le bruit de sa mort , d'y faire dresser un tombeau , & graver une épitaphe qui paroîtroit la preuve de son enterrement , afin que les Espagnols , le croyant véritablement péri , ne le poursuivissent pas davantage. Le Comte donna au Vice-Roi sa parole d'honneur de se conformer à ses conseils ; & il les suivit. Il passa de Sicile à Rhodes , sur un vaisseau où il étoit absolument inconnu. Le hasard lui fit trouver sur ce bâtiment un Poète Italien , espèce de pédant ou d'original qui s'étoit fait des affaires avec l'Inquisition , & passoit en Turquie. Le voyageur lui propose de faire une belle épitaphe au Comte de *Lipari* , grand Seigneur Silicien , amant malheureux de la belle *Adélaïde* , qu'il avoit vu périr dans les ondes , & dont il étoit venu pleurer la mort sur le rivage de Rhodes , où il s'étoit fait enterrer. Le véritable *Lipari* se garda bien de dire au Poète que c'étoit lui-même. L'Auteur expatrié travailla avec zèle ; & l'épitaphe , bien payée , fut gravée sur un beau marbre , & placée sur le Port de la Ville principale de Rhodes. C'est-là

que le malencontreux Don *Augustin* la lut; & il dit aux deux Dames du Sérail (qu'il ne pouvoit amuser que par des histoires) qu'il l'avoit vue. Une pareille nouvelle ne pouvoit que plonger *Adélaïde* dans la plus grande affliction; cependant, quoiqu'ellen'espéra plus de retrouver dans son pays rien qui lui fût agréable, elle ne laissa pas que de desirer d'y retourner, pour se soustraire à la vie odieuse du sérail, & à tous les dangers qu'elle pouvoit courir dans cette prison. Elle profita des anciens sentimens de l'eunuque, pour l'engager à favoriser du moins sa fuite, ne pouvant lui rendre d'autres services. Ils prirent leurs mesures de concert avec l'aimable *Zamiré*, qui ne leur fut utile qu'à conserver le secret; d'ailleurs, étant née en Turquie, elle étoit trop accoutumée à la vie des sérails pour être disposée à les quitter. L'eunuque *Augustin* gagna un patron de bâtiment Génois; il l'engagea à les attendre un jour à la pointe du sérail. Ce même jour, *Adélaïde* & son ancien amant, à présent son confident, mirent le feu au pavillon du sérail dans lequel ils étoient logés. Cet incendie excita bien du trouble; pendant

ce temps, le Silicien & la Silicienne s'échappèrent; & le bâtiment Génois mit à la voile. Il relâcha à l'Isle de Rhodes; *Adélaïde* y lut l'építaphe de son amant, & l'arrosa d'un torrent de larmes. Continuant leur route, un vent forcé les obligea, au lieu d'aller à Gênes, d'aborder sur les côtes de l'Etat Ecclésiastique. Ils y débarquèrent; & *Adélaïde* s'imaginant, avec raison, qu'au sortir d'un sérail on devoit aller pratiquer quelques actes de dévotion à Rome, prit le chemin de cette capitale. Elle y arriva, n'espérant plus pouvoir donner au Comte *de Lipari* d'autre preuve du souvenir qu'elle conservoit de lui, que de faire prier Dieu pour son ame; & de mener elle-même, en pensant à lui, une vie austère & pénitente. Dans ces saintes dispositions, elle s'informe si l'on voudroit la recevoir, avec une dot considérable, dans un monastère d'un Ordre respectable & estimé, mais très-réformé. On y consent, & elle passe plus d'une année dans le noviciat; enfin arrive l'instant où elle doit faire sa profession. Les protecteurs & les directeurs de cette maison, choisissent, pour cette cérémonie

d'éclat, le Prédicateur qui avoit alors à Rome le plus de réputation. C'étoit le Père *Ange de Sicile*. On le prévient que la récipiendaire est sa compatriote, mais on ignoroit le nom de sa famille, elle en avoit fait mystère. Le Père *Ange* se prépare à prêcher. Quel est son étonnement, lorsque, montant en chaire, il reconnoît, dans la personne de celle qu'il alloit lier à Dieu par des nœuds éternels, cette même *Adélaïde* à laquelle il étoit uni lui-même par les liens les plus forts ! Il se trouble, il hésite, il descend de chaire, s'approche d'elle, ne sachant où il en n'est ; la regarde de plus près, s'éclaircit en peu de mots ; enfin, il ne peut plus douter que ce ne soit sa chère *Adélaïde*, ressuscitée à la vie physique, mais prête à être perdue pour lui & pour tout le monde : son cœur se serre, la connoissance l'abandonne, il tombe, il s'évanouit ; enfin, après avoir jeté quelques soupirs, il prononce des mots mal articulés, & il expire. Si *Lipari* ne put résister à son étonnement & à sa passion, sa maîtresse, aussi tendre & aussi troublée que lui, ne fut pas plus heureuse : elle meurt aussi, & le même jour qui les réunit, les vit l'un & l'autre

enlevés à la soci-été. On les enferma dans le même tombeau.

L'on se doute bien que le Comte de *Lipari*, après s'être fait faire son épitaphe à Rhodes, afin de s'acquitter de sa parole envers le Vice-Roi de Sicile, s'étoit rembarqué, & avoit gagné les côtes d'Italie. Là, croyant tout perdu pour lui, & du côté de l'amour, & du côté de la fortune, il avoit pris le parti d'entrer dans l'ordre le plus austère; & s'étoit fait Capucin. Sa bonne mine & son éloquence naturelle lui avoient bientôt acquis une grande réputation. Il étoit reconnu pour le premier Prédicateur d'Italie, & c'étoit à ce titre qu'on l'avoit chargé de prêcher à la profession d'*Adélaïde*. *Dom Augustin*, touché du spectacle tragique dont il fut alors témoin, prit, dans l'ordre des Capucins, la place du Père *Ange de Sicile*, sous le nom du Père *Augustin de Syracuse*; & s'il n'eut pas la même éloquence, il étoit au moins aussi bien disposé à s'acquitter dignement & parfaitement des trois vœux monastiques.



Adélaïde, ou l'Amour & le repentir, Anecdote volée. Amsterdam & Paris, 1769, 1 vol. in-octavo, avec une mauvaise gravure de feu M. Etienne Fessard.

Nous ignorons absolument le nom de celui ou de celle qui s'accuse d'avoir volé cette Anecdote, & nous ne nous rappelons pas précisément où il l'a prise, quoique nous reconnoissons bien le fond de cette Histoire-là pour l'avoir lu quelque part. Quoi qu'il en soit, il y a bien plus de mérite à l'avoir écrite comme elle est dans le petit volume que nous venons de citer, qu'à l'avoir imaginée. Nous osons dire que c'est ainsi qu'il faudroit que tous les Romans fussent écrits : le style est sans prétention, mais il est clair ; les phrases sont coupées, mais ne sont point hachées. Les réflexions naissent naturellement du sujet ; elles sont si bien amenées, qu'elles paroissent toujours nécessaires. Il y a de l'esprit & de la gaieté, & assez de détails dans tous les momens intéressans, car sur la fin l'histoire cesse absolument de l'être ; mais ce n'est qu'aux huit ou dix dernières pages. Nous exortons nos Lecteurs à rechercher les exemplaires de ce petit Ouvrage, qui se vendoit,

lors de sa nouveauté, chez *Costard*, Libraire, rue S. Jean-de-Beauvais. Voici le sujet, en peu de mots.

Adélaïde, née de parens assez distingués, aime *Erasme*, jeune bourgeois. Celui-ci la demande en mariage, & est refusé durement. On persécute même *Adélaïde*, parce qu'on croit qu'elle est de concert avec lui, & on la force à se faire Religieuse. *Erasme* pénètre dans le couvent, & s'y fait recevoir comme pensionnaire, & même comme novice. Il concerta avec sa maîtresse leur évasion, qui a heureusement lieu après qu'*Adélaïde* a mis le feu à sa cellule, dans laquelle on croit qu'elle a été brûlée. Les deux amans passent en Hollande, s'y marient, y font fortune. Au bout de 20 ans, *Adélaïde* devient veuve; le repentir la ramène dans son ancien couvent, où elle finit ses jours.



*Adélaïde, (Mémoires d') Paris, 1764,
2 petites parties.*

Ceux qui aiment les aventures tragiques les événemens noirs, horribles, effrayans, goûteront sans doute le sujet & les détails de ce petit Roman, rempli de situations accablantes, terminées souvent par des catastrophes qui font frémir. L'Histoire d'*Adélaïde* commence par ces mots : *je suis la nièce de mon père.* Ainsi elle doit sa naissance à un inceste ; il est vrai qu'il fut involontaire, mais les suites n'en furent pas moins funestes pour la mère d'*Adélaïde* & pour elle-même, qui fut élevée comme une espèce d'enfant trouvé, chez une simple paysanne : dans cet état cependant elle fit des conquêtes, parce qu'elle étoit jolie ; & elle eut des liaisons avec une femme aimable, instruite, & assez philosophe pour lui communiquer ses goûts & le ton de son caractère dominant.

C'est dans la seconde partie que commencent les aventures les plus tragiques qui regardent personnellement *Adélaïde* : on y voit des caractères abominables, des traits d'atrocité révoltans, des malheurs si inouis, qu'il passent toute

croyance. Enfin, après des assassinats multipliés, l'Héroïne du Roman reste presque seule, mais elle est à la fin heureuse & tranquille, avec un époux qu'elle aime. On a de la peine à concevoir que quelqu'un qui a éprouvé de si grands malheurs, puisse finir son épouvantable histoire par cette réflexion : « La paix & la » vertu nous unissent ; puisse le ciel nous con- » server dans une situation si belle & si rare ! » Mais tel est le sort des prospérités humaines ; » qu'après les avoir achetées par les larmes, il » faut s'attendre à se les voir enlever par la » mort ».

Encore une fois, ceux qui aiment le noir & le terrible, pourront lire ce Roman avec plaisir, d'autant plus qu'il n'est pas mal écrit : pour nous qui ne sommes pas de ce goût-là, nous nous contenterons de citer quelques traits de la première partie, la seule dans laquelle il y ait quelques détails agréables, quelques pensées délicates, & quelques portraits.

« Les parens d'*Emilie* (amie d'*Adèle*) » l'avoient destinée au Marquis » de ***, dont les terres n'étoient pas » éloignées du Couvent où nous étions » l'une & l'autre. L'intérêt des deux

» maisons, d'anciens procès à termi-
» ner, étoient le motif de ce mariage;
» mais *Emilie* sut les tourner au profit
» de l'amour. Le Marquis de***, avoit,
» outre les défauts de son âge, ceux de
» son état, c'est-à-dire de la fierté, des
» prétentions, de la dissipation & de
» l'étourderie. Parmi tous ces défauts,
» qui venoient plutôt de l'exemple que
» du caractère, *Emilie* lui trouva des
» qualités rares, un fond de solidité
» dans l'esprit, & d'humanité dans
» le cœur; enfin, une belle ame qui
» n'étoit point encore réellement gâtée.
» Elle sentit qu'il étoit de leur intérêt
» commun (puisque'il devoit être son
» époux) de corriger ces défauts, & de
» mettre dans tout leur jour ses bonnes
» qualités. Cette entreprise eût été dif-
» ficile à tout autre; pour *Emilie*, ce
» fut l'affaire de peu de temps: elle
» le rendit d'abord amoureux, &, pour
» y parvenir, elle applaudit à ses
» défauts, jusqu'à ce que sa passion fût
» parvenue au degré où elle la souhai-
» toit. Alors elle lui fit appercevoir les
» ridicules de ses amis; il en rit: elle eut
» l'adresse de lui inspirer des retours
» sur lui-même, & de le faire rougir de

» ses travers. Dans peu de temps le
« Marquis avoit fait de si grands pro-
» grès, que son changement surprit ses
» parens; il influa sur ses amis; & il
» cessa de voir ceux qu'il ne put enga-
» ger à imiter son exemple».

Parmi quelques amis estimables (à quelques singularités près) que le Marquis avoit conservés, il y avoit un Philosophe d'une tournure extraordinaire, dont on reconnoîtra peut-être le modèle dans le portrait que voici:
» C'étoit un homme de mœurs pures,
» mais d'un caractère inflexible, & d'un
» goût toujours singulier. Il étoit Ora-
» teur, Poète, Musicien, Sophiste &
» Bel-esprit. Il décrioit tout ce que les
» siècles passés avoient admiré, & que
» ses contemporains admiroient encore,
» & il admiroit souvent ce qui déplai-
» soit au reste du monde. Il hasardoit
» des systèmes nouveaux sur la morale,
» sur les arts, sur la politique. C'étoit
» presque toujours de fausses opinions;
» mais il les soutenoit avec tant d'art &
» d'éloquence, & rendoit ses sophismes
» si spécieux, qu'il trouvoit des parti-
» sans. Malheureusement pour la rai-
» son, on n'avoit point de vices à

» reprocher à son cœur, ni de défauts
» à son style. Ses vertus, son austérité,
» son désintéressement, sembloit justi-
» fier l'inconséquence de ses principes;
» il paroissoit insensible à l'intérêt;
» vivoit du travail de ses mains, ne
» possédoit rien; &, rempli d'amour-
» propre, loiso même qu'il sembloit se
» haïr lui-même, il couroit à la gloire
» en paroissant la fuir. Sa misantropie
» n'étoit ni franche, ni réelle; mais
» elle n'en étoit que plus piquante, &
» le faisoit admirer des hommes, tan-
» dis que la vraie misantropie se fait
» haïr. On croyoit qu'un homme de ce
» caractère, qui blâmoit tout, ne pou-
» voit jamais louer à faux; & que puis-
» qu'il décrioit tous les vices, on devoit
» trouver dans ses livres des leçons de
» toutes les vertus. On se trompoit. En
» supposant même que son cœur fût par-
» faitement pur, son esprit n'étant pas
» juste, il ne pouvoit établir de bons
» principes, ni donner de bonnes règles
» de conduite. Le Marquis, qui le con-
» noissoit bien, disoit qu'il y avoit grand
» plaisir à le connoître, & à lire ses ouvra-
» ges; qu'on pouvoit même l'aimer &
» l'admirer; mais qu'il falloit bien se

» garder de le prendre pour maître, ni
» pour modèle ».

*Adélaïde ou le Triomphe de l'amour & de
la vertu. Londres & Paris , chez Merlin,
Libraire, rue de la Harpe, 1772 ;
1 vol. in-12.*

Ce petit Roman , que nous croyons le plus récent de tous ceux qui ont été imprimés sous le nom d'*Adélaïde*, n'est point rempli de scènes d'horreur ni de caractères atroces comme le précédent. On y trouve cependant des situations très-touchantes, & l'intérêt roule sur des personnes que l'injustice des hommes rend malheureuses ; mais les coupables restent derrière le théâtre, & l'on ne voit en scène que les infortunés, qui finissent tous par être sages, heureux & tranquilles. Ce Roman est court, & la marche en est très-simple.

M. *Dubois*, petit Commerçant de Reims, éprouve une banqueroute qui le ruine : des créanciers impitoyables le font mettre en prison. Sa famille est désolée ; & sa fille, déjà âgée de 17 ans & très-jolie, se voit obligée de se mettre en condition. Elle se place en qualité de

femme-de-chambre chez une Dame aimable & raisonnable, mais dont le mari libertin lui fait des propositions deshonnêtes, qui l'obligent à fuir. La pauvre fille ne seroit pas dans l'embarras où elle se trouve, si un amant, qui s'étoit déjà attaché à elle depuis une couple d'années, étoit en France. Ce jeune homme, fils unique & héritier d'un Négociant très-riche, s'appeloit *Dessembraï*. Il avoit fréquenté la maison de M. *Dubois* pendant quelque temps fort librement; mais le père s'étant apperçu qu'il étoit amoureux de sa fille, avoit pensé à l'éloigner d'elle, croyant que la différence de fortune l'empêcheroit d'épouser *Adélaïde*. Mais *Dessembraï* l'avoit tranquilisé sur la pureté de ses intentions, s'étant même assuré du consentement de sa famille. Ainsi leur mariage étoit assuré, lorsque la mort d'un oncle à succession obligea le jeune amant à passer en Angleterre. Ce fut pendant le séjour qu'il y fit qu'arriva le désastre de M. *Dubois*; & malheureusement, dans le même temps, on cessa de recevoir des nouvelles du voyageur.

Les malheurs de la famille augmen-

tèrent par le retour d'*Adélaïde* chez sa mère. Son petit frère, pour débarrasser au moins sa mère de lui, alla s'offrir à un Fermier pour garder ses troupeaux. Cet enfant pressoit le paysan d'accepter ses services, & lui contoit ses malheurs ; lorsqu'un galant homme, vrai Philosophe, pieux & bienfaisant, nommé *Philbert*, se trouvant dans cette ferme, & écoutant le récit naïf du jeune *Dubois*, entreprend de soulager cette famille désolée, s'il ne peut tout-à-fait la tirer d'embarras. Il va les trouver, les amène dans sa maison, & place *Adélaïde* auprès d'une Dame très-honnête, qui bientôt la conduit à Paris, non sur le pied d'une servante ou femme-de-chambre, mais sur celui d'une Demoiselle de compagnie. Le spectacle de la Capitale intéresse peu *Adélaïde*, toujours occupée de son cher *Dessembrai*. Sa mère lui mande qu'elle en a enfin reçu des nouvelles, & que l'affaire du monde la plus fâcheuse met ce jeune homme dans le cas de perdre, quoiqu'injustement, la vie par le dernier supplice. Cette triste nouvelle, jointe aux persécutions d'un petit-maître qui devient amoureux d'elle, la fait tomber dans une

maladie violente dont elle est à peine rétablie, qu'étant à sa fenêtre, elle voit passer dans la rue son cher *Dessembraï*. La reconnoissance est très-touchante, les deux amans se préparent à retourner dans leur patrie; mais avant que d'y arriver, *Dessembraï* est obligé de se battre contre le petit-maître qui avoit voulu séduire *Adélaïde*. Il le désarme, le force à y renoncer & à devenir son meilleur ami. Les malheurs de M. *Dubois* & de sa famille sont bientôt terminés : l'union d'*Adélaïde* & de *Dessembraï* consommée : ils font leur ami solide de l'honnête M. *Philbert*, qui les avoit secourus dans leur malheur. Ils ont les mêmes sentimens pour Madame de *Pommereuil* qui avoit reçu *Adélaïde*; enfin, ils passèrent de longs jours à multiplier des actes de bienfaisance & d'honnêteté.

Le style de ce petit Roman est simple & intéressant, sans prétention, comme son sujet. Les réflexions sont sages & bien amenées. Nous l'avons lu avec plaisir, & il nous a fait faire une réflexion satisfaisante sur le moment où nous vivons. L'humanité, la bienfaisance, la pure & sincère amitié, la

douceurs des mœurs, une politesse simple, noble, & qui est plus dans les actions que dans les manières, sont heureusement aujourd'hui à la mode en France; & nous ne pouvons faire trop de vœux pour que cette mode dure plus long-temps que bien d'autres. Ne chicanons point notre siècle sur ce que l'on ne pratique pas bien exactement les vertus que l'on vante & que l'on prêche: n'examinons point les motifs sur lesquels on s'appuie pour persuader aux hommes d'être doux, humains & justes; mais applaudissons-nous de voir le fanatisme dangereux détruit, l'enthousiasme, auquel la plus belle partie du genre humain est si disposée, se tourner du côté de la bienfaisance; & le siècle s'éloigner de plus en plus de toute espèce de barbarie: nos Ecrits, nos Romans, mêmes les plus récents, en sont la preuve. Nous avons dit, plus d'une fois, qu'ils marquoient le ton des années dans lesquelles ils paroissoient, & étoient, pour ainsi dire, le thermomètre de la façon de penser du jour.

Nous pourrions placer ici, à cause du surnom

de l'Héroïne, les *Lettres d'Aélaïde de Dammartin*, Comtesse de Sancerre, &c. par Madame Riccoboni, Paris, 1767, 1 vol. in-12 en deux parties; mais cet Ouvrage est du nombre de ceux qu'il feroit dommage d'extraire, & dont nous aimons mieux conseiller la lecture à ceux qui ne les ont pas déjà lus. Madame Riccoboni avoit déjà achevé de former son style, en composant plusieurs autres Ouvrages intéressans, avant que de publier celui-ci. *Les Lettres de Fanni Bulter*, celles de *Milady Catesbi*, Romans absolument dans le goût de celui-ci, avoient assuré sa réputation en ce genre. Elle l'a parfaitement soutenue dans ces *Lettres*. L'intrigue y est conduite avec art, mais dénouée & développée si naturellement, qu'on croit lire le récit d'une aventure ordinaire. Le style est communément gracieux, vif & léger; les expressions pures, les phrases précises & claires. La morale & les réflexions y viennent toujours sans affectation & à propos. Mais ce qu'il a de plus agréable, est la variété des caractères, dont quelques-uns sont fort singuliers & les autres tout-à-fait intéressans. M. Monvel nous en a retracé quelques-uns des plus piquans, dans sa Comédie de *l'Amant Bourru*, qui a eu, l'année dernière, tant de succès. Il n'y a personne qui ne se rap-

pelle avec grand plaisir celui d'*Estelan* : celui de Madame de *Martigue* n'est ni si neuf ni si rare ; mais il n'est pas moins agréable , & jette bien de l'action dans toute la suite du Roman. Il seroit bien à souhaiter que le caractère de Madame de *Lugei*, soupçonneuse & méchante , ne fût point si commun dans le monde :

Le principal personnage (Madame de *Santerre*) se conduit , à l'égard de son premier mari , même en se séparant de lui , avec un genre d'héroïsme qui n'est pas absolument invraisemblable , mais duquel d'ailleurs on ne pourroit citer que peu ou point d'exemple : M. de *Montalais* est aussi d'une délicatesse du premier ordre.

Le seul reproche qu'on ait osé faire à Madame *Riccoboni* , c'est d'avoir toujours usé du même style , & fait parler sur le même ton les différens personnages qu'elle introduit sur la scène de son Roman. Mais ceux qui font ces reproches à nos meilleurs Ecrivains , n'ont sans doute jamais éprouvé , par eux-mêmes combien il est difficile de changer de ton & de quitter le sien propre , même en faisant dialoguer différens personnages , à plus forte raison dans une narration suivie , ou dans une suite de Lettres.

Finissons cet article par une Anecdote , qui si elle n'est pas applicable à ce Roman-ci en par-

ticulier, l'est du moins à tous ceux en lettres. C'est que ce genre de Romans a été imaginé par une femme sensible & aimable, qui se rappeloit avec plaisir, dans un âge où elle ne jouissoit plus que du souvenir des mouvemens dont son cœur avoit été autrefois agité, le temps où un homme qu'elle avoit aimé lui écrivoit les lettres les plus tendres. Elle les avoit précieusement conservées, ainsi que le brouillon ou la copie des réponses qu'elle lui avoit faites. Elle supprima tout ce qui pouvoit faire reconnoître les personnages, mais conservant d'ailleurs toute la suite de l'intrigue. Elle fit imprimer toutes ces lettres. Ce Roman eut tout le succès qu'un Ouvrage d'esprit, d'un genre nouveau, peut & doit avoir en France. Le public le lut avec avidité ; & la Dame Auteur, qui eut grand soin de ne se montrer que dans la foule des Lectrices & des Panégyristes du Roman, le relisoit sans cesse avec un plaisir qui lui étoit particulier. On applaudit, se disoit-elle, en elle-même, à mes sentimens, à la façon dont j'ai su les exprimer, & à celle dont on y a répondu. Elle goûtoit enfin toute la satisfaction d'un Auteur applaudi, qui se trouve être le Héros de sa Pièce.

Adélaïde de Bourgogne, Paris, 1680,
1 volume in-12.

Nous avons lieu de croire que ce Roman est le même qu'*Adélaïde, Reine de Lombardie*, qui forme la 95^e & la 96^e Nouvelle de *Madame de Gomez*; du moins le sujet est-il le même; on pourroit également l'intituler *Adélaïde, Impératrice d'Allemagne*, car c'est la même Princesse qui fut femme de l'Empereur *Othon Premier*, mère d'*Othon II*, & grand'mère d'*Othon III*.

Le fond de cette Histoire est très-véritable, mais très-propre à faire la base d'un Roman. Les personnages ont existé, & paroissent ici à peu près sous leur vrai nom; ainsi il n'y a eu que quelques motifs à supposer, & quelques circonstances à rapprocher, pour faire un Roman de cette Histoire. Nous allons en suivre le fil & les principaux détails: de légères observations suffiront pour instruire des anachronismes que les Auteurs ont pu commettre.

Henri premier, dit l'Oiseleur, régnoit encore en Allemagne: il étoit monté sur le trône Impérial l'an 919, étant déjà Duc de Saxe, & ayant succédé

dans ce Duché à son père *Othon*. Ainsi il n'étoit point, du côté paternel, de la race de *Charlemagne* ; mais il en descendoit par sa mère. *Henri* avoit épousé *Maltide*, descendante du fameux *Wit-tikind*. Il en avoit eu trois fils & deux filles. L'aîné de ses fils étoit le Prince *Othon*, le principal héros de cette histoire : le second, *Henri*, fut Duc de Bavière, & le troisième fut Archevêque de Cologne. Après la mort de leur frère aîné, ils excitèrent des troubles dans l'Empire. Des deux filles de l'Empereur *Henri*, l'une mourut mariée à *Louis IV*, dit *d'Outremer*, Roi de France, de la race de *Charlemagne*, l'autre épousa *Hugues le Grand*, Duc de France, & fut mère de *Hugues-Capet*.

Othon, qui étoit né en 912, n'avoit guères plus de 20 ans, lorsque l'Empereur son père jugea à propos de le faire voyager. Pour qu'il profitât mieux de ses voyages, il voulut que ce fût sous un nom supposé, & en cachant soigneusement son rang & sa naissance. Il étoit plus aisé alors, qu'il ne l'a été dans des temps plus modernes, aux Souverains de se déguiser absolument. *Othon*

partit donc sous le nom de *Comte de Nuremberg*, avec des lettres de recommandation qui ne le présentoient que comme un jeune Seigneur pour qui l'Empereur avoit des bontés particulières. C'est ainsi qu'il se rendit à la Cour de *Lothaire*, Roi de Lombardie. Ce jeune Prince faisoit sa résidence à Pavie, qui, dès avant le temps de *Charlemagne*, avoit été le siège de l'Empire des Lombards. *Hugues*, père de *Lothaire*, avoit eu le bonheur de faire reconnoître ses droits sur le premier trône d'Italie, par les Rois mêmes de Bourgogne, qui pouvoient le lui contester. Mais d'un autre côté, *Albéric*, Marquis de Toscane, lui disputoit ses plus belles possessions, & s'étoit rendu maître de Rome même. *Bérenger*, Marquis d'Yvrée, étoit secrètement jaloux de la puissance de *Lothaire*; & quoiqu'il se reconnût publiquement pour son vassal, il avoit des projets d'ambition, qu'il ne pouvoit satisfaire qu'en se révoltant. Ces deux Princes s'observoient bien, & cependant se voyoient souvent. *Bérenger* avoit un fils que les historiens nomment *Adelbert*, & les Romanciers *Albert*. Il avoit toute la politique de son père, & de plus les grâces & l'amabilité, partage

de la jeunesse. Le père & le fils étoient à la Cour de *Lothaire*, quand le prétendu Comte de *Nuremberg* arriva. Quoiqu'ils ne le crussent qu'un simple Seigneur Allemand, ils ne laissèrent pas que de le cultiver, de le ménager, & de chercher à s'insinuer dans son esprit. Ils vouloient se concilier la protection & l'amitié de l'Empereur *Henri*, pour remplir des vues, sûrement très-contraires aux intérêts de *Lothaire*. Se servant du prétexte des plaisirs pour avoir occasion de parler d'affaire, *Albert*, qui étoit de l'âge d'*Othon*, s'ouvrant plus librement avec lui, lui découvrit les projets de son père & les siens, qui n'alloient pas moins qu'à usurper la principale puissance en Italie, aux dépens de *Lothaire*.

Othon indigné, prit le parti de découvrir à *Lothaire* même quelles étoient les dispositions des Princes ses vassaux; & après s'être assuré du secret, il prit avec lui des mesures pour en empêcher l'effet. Ils raisonnèrent sur les moyens de se défendre contre les entreprises du Marquis d'Yvrée & de son fils; & le faux Comte de *Nuremberg* n'en vit pas de meilleur que de procurer à *Lothaire* l'alliance d'*Adélaïde*, fille de

Rodolphe, Duc de la Bourgogne transjuranne. *Othon* ignoroit absolument si cette Princesse étoit aimable ou non ; mais il savoit qu'elle pouvoit apporter à celui qui l'épouserait , des droits qu'il étoit important pour *Lothaire* de réunir à sa couronne , plutôt que de les laisser passer à d'autres Princes d'Italie , tels que *Bérenger* & *Albert*. Le Prince d'Allemagne n'ignoroit pas que ces mêmes droits auroient pu convenir à l'Empereur son père & à lui même ; mais sa générosité naturelle lui faisoit penser que le Roi de Lombardie s'en accommoderoit encore mieux que lui. D'ailleurs , *Othon* étoit très-occupé d'un portrait en miniature , renfermé dans une boîte , qu'il avoit trouvé la veille dans les jardins du palais de *Lothaire* , qu'il avoit ramassé & ferré sans que personne s'en apperçût , & contemplé ensuite avec transport. L'original lui en étoit tout-à-fait inconnu ; il représentoit une Demoiselle peinte dans l'habillement de Bergère ; mais on voyoit bien , à son air noble , que ce n'étoit point là son véritable état. *Othon* en devint épris , & chercha en vain , à la Cour , quelque Dame qui lui ressem-

blât : il consulta même *Lothaire*. Celui-ci l'assura qu'il ne pouvoit lui donner aucun éclaircissement sur ce portrait ; il savoit cependant très-bien que c'étoit celui de cette même *Adélaïde de Bourgogne*, que le Comte de Nuremberg lui proposoit d'épouser ; Mais la politique empêcha *Lothaire* de lui découvrir ce secret. Le Roi de Lombardie n'étoit point amoureux d'*Adélaïde*, & sa figure n'avoit fait sur lui aucune impression, lorsque ce portrait lui avoit été montré par le Prince *Albert* ; mais des raisons d'Etat lui faisoient desirer l'alliance de la Princesse de Bourgogne ; & il vouloit profiter des bonnes dispositions où se trouvoit pour lui le prétendu Comte de Nuremberg, qu'il soupçonnoit déjà être le Prince *Othon*.

Albert, au contraire, qui avoit déjà voyagé & vu à la Cour de *Rodolphe*, la Princesse *Adélaïde*, étoit épris de sa personne ; mais il cachoit soigneusement cet amour jusqu'à ce que les circonstances lui permissent de se déclarer, & de s'offrir comme un parti digne de sa main.

Othon se livrant sans soupçon au desir d'obliger *Lothaire*, lui proposa d'aller lui-même

lui même à la Cour de Vienne, en Dauphiné (c'étoit le lieu de la résidence de *Conrad*, Roi de Bourgogne, frère d'*Adelaïde*, qui venoit de succéder à *Rodolphe*), pour y disposer les esprits en faveur de *Lothaire*. Mais celui-ci se garda bien d'accepter cette proposition; il pria, au contraire, le Comte de Nuremberg d'envoyer un courrier à la Cour de Henri, & d'y négocier un traité d'union & d'alliance entre l'Empereur & lui, par lequel celui-ci s'engageroit à s'entremettre pour placer *Adelaïde* sur le trône de Lombardie : en même-temps, il fit partir secrètement des Ambassadeurs pour Vienne, pour féliciter *Conrad* sur son avènement au trône de Bourgogne, & lui proposer directement son alliance.

Othon séjourna encore quelque temps à Pavie; & *Bérenger* & *Albert*, qui s'apperçurent bientôt qu'il ne favorisoit pas leurs desseins, en sortirent assez brusquement. Le premier de ces Princes se retira dans sa ville d'Yvrée & son fils partit sans qu'on sut d'abord, au juste, de quel côté il avoit tourné ses pas.

Le Prince d'Allemagne, au bout de

1778. Mai.

I

quelque temps, reçut de la Cour Impériale des réponses très-satisfaisantes pour *Lothaire*; il lui en fit part, & celui-ci le pressa de retourner auprès de l'Empereur pour achever son ouvrage, cherchant toujours à l'empêcher de voir *Adélaïde*. *Othon* parut assez disposé à déférer aux instances du Roi Lombard. Cependant, à peine fut-il en route, que réfléchissant que le temps qui lui avoit été accordé pour voyager n'étoit pas expiré; qu'il n'avoit encore vu qu'une seule Cour; & qu'en en parcourant plusieurs, il parviendrait peut-être à découvrir l'original du portrait qui l'avoit tant affecté, il changea sa marche, prit le chemin du Dauphiné, & arriva assez près de la ville de Vienne.

A peu de distance de cette ville, il rencontre un Cavalier, écarté d'une troupe de chasseurs qui le suivoient, quoique d'assez loin, avec la crainte, bien fondée, de ne pas arriver à temps pour le soustraire à la fureur d'un sanglier qui, après avoir blessé dangereusement son cheval, sembloit n'attendre que l'instant qu'il fût par terre pour en faire sa victime. *Othon*, sans connoître l'objet qu'il vouloit secourir,

court au monstre, l'attaque, lui fait tourner la tête, & bientôt, d'un coup également ferme & hardi, le perce & lui fait perdre la vie; mais ce ne fut qu'après avoir eu la cuisse déchirée d'un coup de défense de l'animal. On accourt, on entoure l'un & l'autre, on témoigne la plus grande considération & le plus grand intérêt à la personne délivrée; mais elle ordonne qu'on ait le plus grand soin de son libérateur; & le Prince découvre alors que celui à qui il a sauvé la vie est une femme, & qu'elle ressemble parfaitement au portrait de la Demoiselle habillée en bergère, dont, depuis quelques mois, l'image est si bien gravée dans son cœur.

On le transporte dans le château voisin; on met le premier appareil à ses plaies; & ce n'est que le lendemain qu'il peut demander à qui il est redevable de ces soins. On lui répond que la maîtresse du château où il se trouve est la Comtesse de Montmélian, & que l'aimable personne à qui il a rendu cet important service, est la Demoiselle *Astérie* sa fille. *Othon* se crut heureux de connoître l'original du portrait qu'il adoroit, & d'apprendre que c'étoit une

simple particulière , qui devoit être flattée de l'offre de sa main. Il demanda comme une grâce d'être admis à faire sa cour à la mère & à la fille , toujours sous le titre de Comte de Nuremberg. Ce titre lui suffisoit pour être parfaitement bien traité , & il le fut avec toute l'honnêteté possible. Les Dames vinrent lui rendre visite avec d'autant plus d'empressement , qu'elles soupçonnèrent bientôt quelle étoit sa véritable condition : cependant elles lui laissèrent , tant qu'il voulut , la satisfaction de se croire dans le plus parfait *incognito*.

Mais comme elles restèrent encore quelques jours dans ce château , il ne tarda pas lui-même à les désabuser. Enflammé , de plus en plus , pour la fausse *Astérie* , dès qu'il put sortir de son lit , il lui fit , en présence de sa prétendue mère (qui n'étoit que la première Dame d'honneur de la Princesse *Adélaïde*) la déclaration la plus vive. Il l'assura qu'il ne desiroit que de l'élever sur le trône d'Allemagne ; & que dès qu'il se seroit acquitté d'une commission dont il s'étoit chargé auprès du Roi de Bourgogne , il ne tarderoit pas à faire connoître hautement ses sentimens en sa faveur. Cette déclaration fut reçue par

Adélaïde avec réserve & modestie, mais avec plus de satisfaction qu'elle n'osoit en témoigner. Les deux Dames se rendirent ensuite à Vienne, & le Prince leur promit de les y rejoindre dès qu'ils seroit en état de paroître à la cour, non avec l'éclat de son véritable rang, mais du moins comme favori de l'Empereur, & chargé de ses ordres.

Adélaïde s'applaudissoit de s'être assuré la main d'un grand Prince, qui, ne la connoissant pas pour ce qu'elle étoit, ne pouvoit avoir aucunes raisons politiques de s'attacher à elle. Elle vouloit se ménager le plaisir de le surprendre, en ne se faisant connoître à lui que quelques jours après son arrivée à la Cour du Roi son frère; elle voulut garder au Monarque même le secret de sa conquête, pour la lui rendre d'autant plus sensible. D'un autre côté, *Othon* craignoit les propositions qu'on lui feroit, (si on le connoissoit) d'épouser lui-même *Adélaïde*, & se dispoisoit à les prévenir. Dans cette idée, il se hâta de paroître à la Cour de Bourgogne, comme favori, & en quelque façon comme Ambassadeur de l'Empereur *Henri*, & de presser *Conrad* de donner

sa sœur en mariage à *Lothaire*. Le Roi de Bourgogne, qui étoit déjà prévenu par l'Ambassadeur du Roi de Lombardie, étoit très-disposé à conclure cette alliance. Cependant il ne put s'empêcher de demander au prétendu Comte de Nuremberg, si la Cour Impériale n'avoit aucune autre vue sur sa sœur que celle qu'il étoit chargé de lui proposer. La réponse fut si précise & si positive, qu'il se décida; & comme l'alliance de *Lothaire* étoit celle qui pouvoit lui convenir le plus, après celle du fils de Henri, il se hâta de conclure cette affaire, d'en prévenir *Adélaïde*, & de rendre cet arrangement public dans la Cour.

L'étonnement de la Princesse fut extrême quand son frère vint lui apprendre cette nouvelle. Elle s'en expliqua avec Madame de Montmélian. Elle ne pouvoit comprendre que c'étoit dans le dessein d'aimer *Astérie* & dans la vue de la posséder, qu'*Othon* s'occupoit sérieusement des moyens d'éloigner *Adélaïde*, & de la mettre en possession d'un autre. N'osant cependant expliquer à son frère la cause de son chagrin, puisqu'elle ne l'avoit pas mis dans la con-

sidence de la déclaration que lui avoit faite *Othon*, elle prit le parti de se dérober à des félicitations qui lui eussent été odieuses; &, sous prétexte de modestie, d'embarras & d'incommodité, elle demanda la permission de se retirer pendant quelques jours, dans cette même maison de plaisance, où, sous le nom d'*Astérie*, elle se flattoit d'avoir touché le cœur d'*Othon*. Ce Prince ayant brusqué sa négociation, n'avoit point encore vu la Princesse *Adélaïde*; il s'étoit peu empressé à lui être présenté; mais il avoit inutilement cherché par-tout son aimable *Astérie*. Il ignoroit qu'il avoit à Vienne même un rival qui l'évitoit soigneusement: c'étoit *Albert*, fils de *Bérenger*. Il étoit caché chez un ami qu'il avoit à la Cour de *Conrad*, & qu'on appeloit le Comte d'Ottagni. C'étoit un espèce de favori du Roi de Bourgogne, mais qui le trahissoit en faveur du Marquis d'Yvrée, dont il étoit le Vassal. Il ne manqua pas d'instruire *Albert*, que le mariage d'*Adélaïde* & de *Lothaire* étoit déclaré; & le résultat de leur conférence, sur cet événement, fut qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour enlever la

Princesse, & la conduire chez *Béren-ger*. Bientôt ils formèrent une troupe suffisante pour ravir une Princesse qui se trouvoit peu accompagnée, dans un lieu qui n'étoit point fortifié, & où elle ne craignoit aucune violence.

Othon, désolé de ne pouvoir rencontrer *Astérie*, se promenoit seul avec son Ecuyer & quelques Palefreniers; & s'étoit laissé entraîner par sa rêverie jusques dans les bois où il avoit rencontré autrefois cette aimable personne; lorsqu'un cliquetis d'armes & des cris de femmes le tirèrent de la distraction dans laquelle il étoit plongé. Il court au bruit, & apperçoit la Comtesse de Montmélian, & celle qu'il croyoit sa fille, que deux Cavaliers, qui avoient la visière de leur casque baissée, s'efforçoient de mettre en croupe sur leurs chevaux, après avoir tué quelques gardes qui avoient voulu les défendre. Ce généreux Prince fond aussitôt sur cette troupe de ravisseurs, en fait un carnage épouvantable, & parvient enfin à délivrer les deux Dames, après avoir tué l'un des deux chefs, blessé une partie de ceux qui le suivoient, & mis le reste en fuite. Il ramène heureusement les deux Dames dans le château, se félici-

tant d'avoir trouvé l'occasion de rendre un service essentiel à *Astérie*. On visita le cadavre du principal de ceux qui avoient été tués; & c'est avec étonnement qu'on reconnoît le Comte d'Ottagni. Quelques autres subalternes sont en même-temps reconnus pour appartenir au Prince *Albert*; & l'on commença à se douter que ce Prince pouvoit avoir part au coup hardi qui avoit heureusement manqué. Ceux qui n'étoient que blessés, étant interrogés, confirment ce soupçon. Au milieu de tous ces éclaircissemens, & même avant que le Roi de Bourgogne fût accouru, *Othon* apprit, à son grand étonnement, & bientôt après à son grand regret, qu'*Astérie* & la Princesse *Adélaïde* étoient la même personne; & qu'il venoit de travailler lui-même à se priver de celle qu'il adore, en croyant s'assurer la liberté de s'unir à elle. Ce ne fut qu'avec un embarras & un trouble extrêmes, qu'il reçut les remerciemens de *Conrad*. *Adélaïde* fut aussi troublée en faisant les siens. Un éclaircissement fort court que ces deux amans eurent ensemble, fut assez touchant pour former le sujet d'une scène

intéressante; mais dans celui que le Prince d'Allemagne eut le lendemain avec le Roi de Bourgogne, *Othon* eut besoin de toute la grandeur de son ame pour combattre celle de sa passion. Le Roi lui offrit en vain de renoncer à l'alliance de *Lothaire*: « Non, dit l'héritier » du Trône des Césars, je serois indigne » de mon rang & de ma naissance, si je » vous engageois à manquer aux conditions d'un traité que je vous ai pressé » de conclure. La main divine d'*Adélaïde* est promise à *Lothaire*: hélas! » qu'il l'épouse! Dût le malheureux » *Othon* mourir, le jour même de leur » mariage. J'ai deux fois sauvé la vie à » cette adorable Princesse, & je l'ai » sauvée pour un autre; mais je suis » trop heureux de l'avoir servie ».

Une dernière scène, plus cruelle que les premières, fut l'instant des adieux de ces deux amans, séparés (à ce qu'ils croyoient) pour jamais. *Adélaïde* les soutint avec une noble fermeté, qui n'empêchoit pas de voir ce que son cœur souffroit. *Othon* vouloit se percer en sa présence; elle l'en empêcha, & le pria de vivre pour elle. Il obéit, retourna à

la Cour de son père; & la Princesse partit pour Pavie, où elle épousa *Lothaire*.

Le Prince de Germanie parut à la Cour de son père plongé dans une profonde tristesse. Pour le dissiper l'Empereur l'occupa dans une guerre contre les *Slaves* & les *Venèdes*, peuples barbares sur lesquels le jeune Prince remporta de grands avantages, qui lui frayèrent la route au Trône d'Allemagne. A son retour de cette expédition, *Henri* le fit reconnoître pour son successeur; mais en même-temps il résolut son mariage avec *Egine*, fille d'*Edouard*, Roi d'Angleterre. Ce ne fut pas sans douleur qu'*Othon* se vit forcé d'être l'époux d'une autre qu'*Adélaïde*.

Cependant il ne fut pas long-temps sans être dans le cas de rendre à cette belle Reine des services essentiels. *Bérenger* & son fils *Albert* n'avoient point perdue de vue, l'un ses desseins ambitieux contre *Lothaire*, l'autre ses projets amoureux sur *Adélaïde*. Obligés d'en suspendre l'exécution, tant qu'ils crurent l'Empereur & le Roi de Germanie, son fils, uniquement occupés de les traverser.

ser, ils les reprirent dès qu'ils s'imaginèrent que ces Princes pouvoient perdre de vue ce qui se passoit en Italie. Ils firent, sous d'assez mauvais prétextes, la guerre au Roi de Lombardie; &, ayant aisément emporté quelques places mal munies, & dont les garnisons n'étoient pas sur leurs gardes, leur armée vint jusques aux portes de Pavie, & se trouva en état d'en former le siège. Déjà la place étoit vivement pressée, & le Royaume de *Lothaire* en danger d'être envahi, par une suite de ses négligences; car ce Monarque, au lieu de veiller au soin de ses Etats, & de s'attacher à la plus belle & à la plus aimable Princesse du monde, dissipoit follement ses trésors, & passoit tout son temps à donner des fêtes galantes à une Dame dont il étoit devenu éperdument épris. Il eut recours à la Reine, qu'il négligeoit, lorsqu'il sentit que le danger étoit si pressant, que le seul *Othon* pouvoit le secourir. Alors il la pria d'écrire à ce Prince, dont l'attachement lui étoit si bien connu: elle ne le refusa pas; & voici sa lettre, suivant Madame de Gomez.

*Adélaïde, Reine des Lombards, à Othon,
Roi de Germanie,*

» Souvenez-vous, Seigneur, de vos
» généreuses promesses. Le téméraire
» *Albert* porte le fer & le feu dans toute
» l'Italie ; Pavie est en danger, & le Roi
» sans secours : l'invincible *Othon* peut
» seul nous sauver & nous venger. Ve-
» nez, Seigneur, venez, & songez que
» *Lothaire* est l'époux d'*Adélaïde*.

La réponse ne se fit pas attendre, &
ne fut pas équivoque : la voici.

Othon à la Reine Adélaïde.

» Je pass, Madame; vos ordres me
» sont sacrés : cent mille hommes vont
» secourir *Lothaire* ; mais la victoire
» sera moins due à leur nombre & à
» leur valeur, qu'à la confiance que
» l'auguste *Adélaïde* veut bien avoir au
» bras d'*Othon* ».

De si belles espérances furent bientôt
réalisées. *Othon* se met à la tête de son
armée, qui venoit de punir les sujets
rebelles du Roi de France, son beau-
frère, *Louis d'Outremer*. Il passe les Al-
pes, s'avance jusques à Véronne. Béz-

renger & son fils sont forcés de lever le siège de Pavie, & de s'avancer au-devant de lui : une bataille sanglante & décisive se donne ; les ennemis de *Lothaire* sont vaincus ; Pavie est délivrée. *Lothaire* ne put se dispenser d'aller rendre grâces au puissant Prince qui venoit de sauver sa Couronne ; il le joignit à Milan ; mais il ne mena point avec lui la divine *Adélaïde*. Il ne lui permit pas même d'écrire à son libérateur. On juge bien qu'*Othon* fut vivement touché d'être privé des assurances d'une reconnaissance qui devoit lui être si chère. Cependant il dissimula, & retourna promptement en Allemagne, d'autant plus que la maladie de l'Empereur *Henri*, son père, l'y rappelloit. Il n'y fut pas long-temps sans voir expirer, dans ses bras, cet auguste chef de la première Maison de Saxe, qui a donné quatre Empereurs à l'Allemagne. Il fut élu unanimement pour lui succéder ; & peu après, il perdit l'Impératrice *Egine*, qui ne lui laissa qu'un fils, lequel mourut avant son père.

Cependant *Lothaire* continuoît de rendre la belle Reine de Lombardie

malheureuse. Uniquement occupé de sa maîtresse, ce ne fut qu'à elle qu'il fit partager les honneurs & les douceurs d'un triomphe qu'il ne devoit qu'aux forces & à la valeur d'*Othon*. Le peuple Lombard étoit indigné de la conduite de son Roi. *Adélaïde* la supportoit avec patience; mais *Bérenger*, & surtout *Albert* son fils, profitèrent de cette disposition des esprits en Lombardie. Ils formèrent le projet d'enlever la Reine; & firent répandre le bruit que, s'ils exécutoient un pareil coup, c'étoit pour délivrer la Princesse de Bourgogne de la tyrannie du plus odieux des époux. Comme un pareil propos paroissoit fondé, il acquit de la créance; & lorsqu'une révolte suggérée & autorisée par eux, éclata dans la Capitale des Lombards, le Roi ne se trouva pas assez fort pour s'y opposer. Tandis qu'il combattoit avec opiniâtreté pour défendre son palais qui étoit assiégé, *Adélaïde* fut enlevée par *Albert*, & transportée dans la forteresse de Canossa, sur la frontière de Toscane; &, quelques heures après, le Roi des Lombards voulant garantir, de préférence, la personne & l'appartement de sa maîtresse,

fut tué par les ennemis & les conjurés.

L'Empereur *Othon* étoit sur les bords du Danube lorsqu'il apprit ces funestes nouvelles. Il ne perd pas un moment pour voler au secours de sa belle Reine. L'éclair, qui précède la foudre, n'est pas plus prompt que ne le fut la marche de son armée. Il traverse encore une fois les Alpes, entre en Italie, passe le Pô, & s'approche de Canossa, qui étoit vivement pressé. Déjà la Reine se voyant prête à tomber au pouvoir d'*Albert*, annonçoit à la Comtesse de Montmélian qu'elle alloit se donner la mort; lorsqu'un bruit effrayant, mais seulement pour les ennemis d'*Adélaïde*, & des tourbillons de poussière annoncent une armée formidable: c'étoit celle de l'Empereur. Elle attaque vivement & courageusement celle des prétendus Rois d'Italie; car *Bérenger* & *Albert* avoient osé prendre ce titre, depuis la mort de *Lothaire*. Ils sont vaincus; une partie de leurs troupes est détruite, le reste passe sous les drapeaux de l'Empereur, & tout leur pays sous sa domination. Les deux Souverains déposés sont envoyés en exil au loin. (On ne fait dans quel temps ils y moururent).

Adélaïde retrouva, dans son libéra-

teur, cet amant si tendre qu'elle avoit enchaîné, sous le simple nom d'*Astérie*, & qui l'avoit vue, avec tant de regret, partager le trône des Lombards avec *Lothaire*. Il voulut que, pour cette fois, elle l'occupât de son chef. Il la ramena à Pavie, l'y fit couronner Reine de Lombardie; & elle y épousa son cher *Othon*. Elle fit sa félicité & celle des peuples nombreux qu'ils gouvernèrent pendant bien des années, avec gloire & tranquillité.

C'est ainsi que se termine le Roman d'*Adélaïde de Bourgogne*, Reine de Lombardie. Mais quoique les aventures de cette Princesse, après qu'elle eût épousé l'Empereur *Othon*, appartiennent uniquement à l'histoire, elles n'en sont pas moins curieuses & singulières; & nous croyons que nos Lecteurs ne nous sauront pas mauvais gré de leur en donner connoissance, d'autant plus qu'elles tiennent à une partie de l'Histoire d'Allemagne, qui n'est pas généralement connue, & qui n'a été écrite en détail que par des Auteurs qu'on ne lit guère.

Pendant l'espace de 23 ans qu'*Adélaïde* partagea le trône Impérial avec *Othon Premier*, elle profita du crédit qu'une épouse chérie, dont on n'a ac-

quis la possession qu'avec peine, obtient assez naturellement sur l'esprit de son époux; & le goût de la domination s'étant emparé de son cœur, elle donna pendant le cours de sa vie, de grandes preuves d'ambition, mais ce fut pour gouverner avec gloire. L'Empereur avoit, d'un premier lit, un fils nommé *Ludolphe*. *Othon* lui fit épouser l'héritière de Souabe, & l'investit de ce Duché. Etant l'aîné, il devoit naturellement succéder à l'Empire, mais *Adélaïde* avoit un fils, & elle desiroit de le voir regner. Elle chercha à nuire à son beau-fils dans l'esprit de son époux, & elle parvint à lui donner assez de dégoût pour qu'il pensât à se révolter. Son père lui fit la guerre; cependant ils se raccommodèrent; & *Ludolphe* ayant été chargé de soumettre Rome, qui, depuis plus de 50 ans, ne reconnoissoit plus l'autorité des Empereurs, eut d'abord les plus heureux succès en Italie. Il étoit prêt à forcer *Octavien*, fils de l'odieuse *Marosle*, qui prétendoit en même-temps être Pape, sous le nom de *Jean XII*, & tyran de Rome, à rendre cette capitale, lorsque ce malheureux Prince *Ludolphe* mourut en 957, lais-

sant un enfant, auquel on ne pouvoit disputer le Duché de Souabe, mais qu'*Adélaïde* empêcha bien de parvenir à l'Empire. Elle lui fit préférer son propre fils, que l'Empereur fit reconnoître Roi de Germanie, dans une diète à Worms, dès l'an 961.

L'année suivante (962), *Othon premier* vint enfin à bout de soumettre la ville de Rome, & s'y fit couronner Empereur avec tout l'éclat & toute la magnificence dont une pareille fête pouvoit être susceptible dans ce tems-là. *Adélaïde* partagea ces honneurs avec lui. Ce fut le Pape *Jean XII* qui fit cette cérémonie, & qui jura à la tête de tout le peuple Romain, & sur les Reliques des Apôtres, de garder la fidélité à l'Empereur. Mais lui ayant manqué bientôt après, & s'étant adressé aux Empereurs de Constantinople pour se soustraire au joug d'*Othon*, l'Empereur revient sur ses pas, rentre dans Rome, fait arrêter *Jean XII*, le fait condamner par un Concile, & fait élire à sa place un autre Pape, sous le nom de *Leon VIII*. Cependant *Jean*, qui s'étoit enfui, revient encore dès que l'Empereur est éloigné. Ces deux Papes

se chassent mutuellement, à deux reprises : enfin *Jean XII* est assassiné, & *Léon VIII* solidement établi sur son Siege.

Dès 967, *Othon* associe à l'Empire le fils qu'il avoit eu d'*Adélaïde*, qui étoit déjà Roi de Germanie. Peu après il pensa le marier à *Théophanie*, fille ou nièce de *Romain*, Empereur d'Orient. *Nicéphore Phocas*, qui lui succéda, suivit ce projet d'alliance ; mais il fut le sujet de bien des troubles. L'Empereur Grec avoit promis de donner en dot à la Princesse deux Provinces, qui font à présent partie du Royaume de Naples, la Pouille & la Calabre. Quand les Ambassadeurs d'*Othon* vinrent pour demander l'exécution du traité, *Nicéphore*, qui s'en étoit repenti, les traita avec indignité, & refusa de leur livrer, & sa nièce, & ses Provinces. L'Empereur irrité, envoya deux de ses Généraux ravager non-seulement le pays qui devoit lui être cédé, mais tout celui que les Grecs possédoient encore en Italie. Cette guerre dura environ deux ans ; & il y fut exercé de la part des Impériaux, contre les Grecs, de grandes cruautés. Cependant elle ne fut

point décisive. Mais *Nicephore* ayant été détrôné par un nouvel usurpateur, nommé *Jean Zimisès*, celui-ci, qui ne se sentoît pas assez fort contre *Othon*, acquitta les promesses de son prédécesseur, abandonna les deux Provinces ruinées à l'Empereur d'Occident, & lui envoya la Princesse *Théophanie*, dont le mariage avec *Othon II* fut célébré en 972. Depuis cette époque, *Othon premier* abandonna entièrement les rênes de l'Empire & des Royaumes d'Allemagne ou Germanie, & d'Italie à son fils, & ne s'occupa plus que d'œuvres de piété. Il fonda & fit ériger par le Pape *Léon VIII*, l'Archevêché de *Maddebourg*, & la plupart des Evêchés qui existoient dans l'Alsace & dans le Brandebourg avant que le Luthéranisme & le Calvinisme y dominaissent. Enfin, en 973, il mourut, & *Othon II* occupa seul le trône Impérial.

Adélaïde voulant, dans les premiers momens de son veuvage, afficher la dévotion, aussi bien que le désespoir, se retira dans un Cloître (c'est à présent la riche & puissante Abbaye Luthérienne de *Quedlimbourg*); mais l'Im-

pératrice Douairière prouva bientôt que souvent le voile religieux n'est que celui de l'ambition & du desir de dominer. Nous allons la voir s'intriguer à la Cour de son fils, & ensuite commander dans celle de son petit-fils.

Le premier, (*Othon II* ,) ne survécut que pendant dix ans à son père ; & les premières de ces dix années furent fort troublées par les prétentions de *Henri* , Duc de Baviere, cousin du jeune Empereur, qui vouloit, sinon lui disputer la couronne, au moins gouverner l'Empire sous son nom. Les Ducs de Pologne & de Bohême, & le Roi de Danemarck, se joignirent à lui, & *Othon* eut grand besoin des conseils de sa mère. Au milieu des succès qu'il eut bientôt contre cette ligue, il fut rappelé à Rome par les nouvelles de la révolte des Romains. Ils avoient à leur tête un de leurs citoyens, nommé *Crescence* , qui, s'arrogeant le titre de Consul, & prétendant rétablir la liberté de la République, avoit fait assassiner le Pape *Benoît VI* , & avoit placé sur la Chaire de Saint Pierre un autre Pape. *Othon* vint à bout de chasser le tyran

& son Pontife, & fit élire *Benoît VII.* De retour en Allemagne, il acheva de soumettre son cousin *Henri*, Duc de Bavière, qu'il dépouilla de son Duché; il vainquit les Rois & Ducs qui le soutenoient, le fit prisonnier, & l'envoya en exil.

Les années suivantes, *Othon* porta ses armes en France, & pénétra jusqu'aux environs de Soissons; mais il y fut vaincu par le Comte d'Anjou, perdit la plus grande partie de son armée, & ne retira d'autre avantage de cette expédition, que celui d'avoir donné l'investiture de la basse Lorraine, c'est à dire, des Pays-bas, au malheureux *Charles*, dernier de la Maison de *Charlemagne*. Ce Prince infortuné perdit la couronne de France, dont il fut déclaré incapable pour s'être reconnu vassal & homme lige d'un Empereur d'Allemagne de la Maison de Saxe. *Hugues-Capet* profita son malheur; & ayant monté sur le trône que sa postérité remplit encore, ni ce Roi, ni aucun de ses successeurs n'ont commis de bassesses d'après lesquelles ils aient mérité de perdre ce qu'ils acquirent alors.

Revenons à *Othon*. De nouveaux

troubles, excités par le même *Crescence*, l'obligèrent de retourner en Italie; il rétablit encore une fois le calme dans Rome, & obligea les Romains à le suivre dans une expédition qu'il fit contre les Grecs, toujours pour les Provinces qui formoient la dot de l'Impératrice *Theophanie*. En passant par Bénévent, il joignit aussi un corps de Bénéventins à son armée, & s'avança contre les Grecs; mais les troupes qui lui étoient véritablement fidelles, ne formant pas la plus grande partie de son armée, & les autres l'ayant lâchement trahi, il perdit la première bataille qu'il livra à ses ennemis dans cette campagne; & ayant été obligé de s'enfuir presque seul, & de tourner du côté de la mer, il tomba entre les mains des Sarrafins, qui avoient aussi quelques possessions en Calabre. Ceux-ci le livrèrent à des Corsaires, qui le transportèrent en Sicile. Heureusement que les premiers entre les mains de qui il tomba, ni les autres, ne le connoissoient pas. Ils le prirent pour un simple Officier Grec, d'autant plus qu'il affecta de ne parler que cette langue, qu'il possédoit parfaitement.

parfaitement. On ne l'avoit point dépouillé de ses habits de dessous, dans lesquels il avoit caché des bijoux précieux; il les offrit à ses maîtres en Sicile, & ils furent acceptés pour sa rançon. Ainsi il repassa heureusement en Italie, & rejoignit son armée, dans laquelle le bruit de sa mort étoit déjà universellement répandu. Il rassura ses soldats; & ayant rétabli l'ordre sur ses frontières, il revint châtier les Benévrentins, ce qu'il fit d'une manière très-cruelle; car il abandonna leur ville au feu & au pillage. De retour à Rome, les Romains tâchèrent de lui faire oublier, par des honneurs & des soumissions, les fautes qu'ils avoient commises, aussi-bien que les Benévrentins. Il fit d'abord semblant de s'y prêter avec douceur & bonté, mais il méditoit une vengeance cruelle. Il invita les principaux d'entre les Romains à un grand festin, dans le Palais du Pape, où il étoit logé. Au milieu du repas, la salle se trouva investie par un grand nombre de soldats Allemands, bien armés. Un Officier de l'Empereur s'avance, & lit à haute voix une liste funeste, contenant le nom de ceux pros crits par son Souverain. Ils sont

tous, les uns après les autres, arrachés de leur place, traînés dans une salle voisine, & inhumainement égorgés. On ne conçoit pas trop comment le Sénateur *Crescence*, le plus dangereux de tous, échappa à ce massacre. Pour le Pape, il étoit entièrement dévoué à l'Empereur, qui, après cette barbare expédition, retourna encore à son armée, & remporta d'assez grands avantages sur les Sarrafins, ligués contre lui avec les Empereurs Grecs. Ces Empereurs, au reste, étoient les frères de *Théophanie*, fils comme elle de *Romain*. C'est ce qui fut cause qu'on accusa l'Impératrice *Théophanie* de faire des vœux pour le succès des armes des Grecs contre son propre époux. Cette jeune Impératrice avoit passé avec lui en Italie, & étoit à Rome dans le temps du massacre, qu'elle n'avoit sûrement vu qu'avec répugnance, & même qu'avec horreur. Quand à l'Impératrice mère, *Adélaïde*, elle n'eut sûrement aucune part au projet de cette exécution sanglante, puisque son fils l'avoit laissée en Allemagne, où elle veilloit à la défense de ses Etats contre les Slaves, les Vandales & les Bohêmes, qui les attaquoient.

de tous les côtés. Enfin elle fut obligée de rappeler *Othon II* en Allemagne, & il se disposoit à y retourner lorsqu'il mourut à Ravenne, empoisonné, probablement par les Romains; mais l'ambitieuse *Adelaïde* osa jeter, à cette occasion, des soupçons sur *Théophanie* même. Ces imputations odieuses lui servirent de prétexte pour la priver de la tutelle de son fils unique, *Othon III*, qui, quoiqu'il fût encore enfant fut élu par les Princes d'Allemagne, & remplit le trône Impérial pendant plus de dix-huit ans; dont quinze aidé des conseils de sa grand'mère. Les principaux événemens du règne d'*Othon III*, pendant ce tems, sont les obstacles que *Henri de Bavière* (surnommé le *Querelleur*) voulut encore mettre à son élévation; il avoit été exilé à Autrech, & dépossédé de son Duché; il vouloit être au moins Régent. On s'opposa à toutes ses prétentions; mais on lui rendit son Duché, dans lequel il mourut tranquille, laissant un fils qui lui succéda, & qui fut Empereur après *Othon III*.

Les troubles recommencèrent en Italie; le Pape *Benoît VII* mourut: *Jean XIV* lui succéda, fut chassé,

& périt aussi malheureusement que *Jean XIII*, qui n'avoit régné qu'un moment. *Jean XV* prit sa place, fut aussi chassé, & fut ensuite rappelé par *Crescence II*, qui fut déclaré Consul de Rome comme son père. *Jean XV* étant mort, *Othon III* repassa en Italie avec sa grand'mère *Adélaïde*. Il fit élire pour Pape *Grégoire V*, qui étoit né Prince de Souabe, & étoit son cousin. Ce fut ce Pape qui couronna *Othon* Empereur dans Rome, malgré *Crescence*; mais celui-ci n'étoit pas encore soumis: il ne le fut qu'après un désordre affreux, qui mit Rome dans la plus terrible combustion: le prétendu Consul s'étoit retiré dans le château Saint-Ange avec un Anti-Pape, qu'il avoit surnommé *Jean XVI*. *Othon* l'y assiégea, attira ensuite le Consul dans une conférence, sous prétexte d'accommodement, le fit mourir; & s'étant emparé du château, fit jeter le faux Pontife du haut des tours dans le fossé. Maître alors de la vraie capitale de l'Empire Romain, *Othon*, toujours par le conseil d'*Adélaïde*, fit reconnoître, par le Pape légitime, ses vrais droits sur Rome & sur l'Empire: les voici tels qu'ils furent alors déclarés.

1° Les Allemands seuls ont le droit & le pouvoir d'élire l'Empereur Romain, & de le choisir parmi les Princes Allemands, de préférence à toute autre nation.

2° Le Pape ne peut proclamer Empereur des Romains aucun autre que celui que les Princes Allemands ont élevé à cette dignité.

3° Les Papes n'ont d'autres droits sur ce fait que celui dont ils jouissent depuis *Charlemagne*, qui est de proclamer l'Empereur à Rome, c'est-à-dire, de déclarer qu'il a été élu légitimement en Allemagne, & de faire le couronnement quand il se rend à Rome, parce que le Pape est le premier Evêque du monde chrétien, comme l'Empereur en est le premier Souverain.

Telles sont les propositions dont *Othon* fit convenir publiquement *Grégoire V*, son parent, & qui furent reconnues justes & vraies par *Silvestre II*, successeur de *Grégoire*, & qui avoit été précepteur de l'Empereur, sous le nom de *Gerbert*. Ils'en faut bien que les Papes suivans aient continué de souscrire à ces propositions : *Grégoire VII* en a établi de bien contraires; mais il nous est

permis, en conscience, de croire que celles-là sont les véritables.

La dernière année de la vie d'*Adélaïde de Bourgogne* (999) fut marquée par une aventure aussi tragique qu'extraordinaire, dont on prétend que sa grand-mère fut témoin, & qui affecta cette Princesse au point de hâter sa mort. Elle avoit fait épouser à *Othon III* une Princesse d'Aragon, nommée *Marie* : cette jeune Impératrice Espagnole, retournant de Rome en Allemagne avec son mari, & passant par Modène, devint éperduement éprise d'un jeune Comte Italien, auquel elle déclara sa passion avec la dernière vivacité. Le Comte, qui étoit nouvellement marié à une simple Demoiselle, qu'il aimoit beaucoup, ne répondit aux agaceries de l'Impératrice que par des excuses respectueuses qui lui déplurent très-fort, & par des remontrances qui l'irritèrent : comme une autre *Phèdre* elle alla dénoncer ce second *Hippolyte* ; elle l'accusa de l'avoir voulu séduire ; *Othon*, crédule & furieux, condamna le Comte à avoir la tête tranchée, & l'arrêt fut exécuté sur le champ. Mais dès le lendemain la Comtesse, veuve, désolée, vint

se jeter aux pieds de l'Empereur ; elle l'assura de l'innocence de son mari , & lui découvrit le crime de l'Impératrice , dont elle étoit parfaitement instruite. Pour prouver invinciblement ce qu'elle avançoit , cette jeune Dame se soumit à l'épreuve du feu , c'est-à-dire , qu'elle prit une lame de fer rouge & brûlante , & qu'elle la tint long-temps dans ses mains sans se brûler. Alors l'Empereur convaincu , tourna toute sa fureur contre son infidelle épouse ; il en fit l'exemple le plus frappant ; car il la fit brûler vive sur la grande place de Modène , & condamna lui même à une grosse amende , & combla de biens la Comtesse , qui avoit un fils , dont une maison illustre d'Italie prétend descendre.

Othon , qui n'avoit point eu d'enfans de *Marie* , ne se remaria jamais. Il est vrai qu'il ne survécut guère plus de trois ans à cette tragique aventure , & à la mort de sa grand'mère *Adelaïde*. Il fut , dit-on , empoisonné par la veuve du Consul *Crescence* , dont il étoit devenu amoureux , à qui il avoit promis de l'épouser , & à qui il voulut manquer de parole. Il eut pour successeur *Henri II* , Duc de Bavière , son cousin , fils

de *Henri-le-Querelleur*, & arrière petit-fils, comme *Othon III*, de *Henri premier*, dit l'*Oïseleur*. *Henri II* étoit aussi mort sans enfans ; l'Empire passa dans la maison de Franconie, ensuite dans celle de Souabe, d'où il est enfin parvenu à celle d'Autriche.

Adélaïde de Vistbury, ou la pieuse Pensionnaire, Avignon, 1734, réimprimé à Paris en 1757, 1 volume in-12.

C'est un Roman pieux & chrétien, fait pour l'instruction de la jeunesse & l'édification des fidèles, par un aimable & respectable Religieux Minime, Provençal, qui est mort à Avignon en 1767, âgé de 70 ans. Il étoit oncle de M. *Marin*, Censeur Royal, Auteur de l'*Histoire de Saladin* & de plusieurs autres Ouvrages.

Le Père *Michel-Ange Marin*, est Auteur d'une trentaine de volumes, tous Ouvrages de piété, mais dont quelques-uns ont la forme de Romans. *Adélaïde de Vistbury* est le premier de ceux-là ; les autres sont intitulés *Virginie*, ou *la Vierge Chrétienne*, en 2 volumes, 1752, réimprimé en 1760 ; le *Baron de Vanhesden*, ou *la République des Incrédules*, en 5 volumes,

1765; *Théodule*, ou *l'Enfant de bénédiction*, en un volume in-16; *la Farfalla*, ou *la Comédienne convertie*, 1 vol. in-12; *Agnès de Saint-Amour*, ou *la fervente Novice*, 2 vol. in-12; *la Marquise de Los Valientes*, ou *la Dame Chrétienne*, 2 vol. in-12, Paris, 1765. Il n'y a dans toutes ces pieuses Fictions, estimables par l'intention de l'Auteur, que *la Farfalla*, & *la Marquise de Los Valientes*, dont nous puissions rendre compte, parce que ce sont les seules que nous ayons pu trouver; mais sans attendre que l'ordre alphabétique nous les ramène sous les yeux, nous pouvons dire, dès à présent, en général, que ces Romans, qui sont faits à l'imitation de ceux de M. le Camus, Evêque du Bellay, sont bien moins ridicules que ceux de l'ancien Auteur; en même-temps ils sont bien moins chargés d'événemens, par conséquent bien mieux écrits, parce qu'ils sont plus modernes, mais peut-être bien plus froids.



A V I S.

*CONCERNANT la Bibliothèque
universelle des Romans.*

ON prévient qu'on ne souscrira dorénavant pour cette *Bibliothèque* qu'au Bureau, rue Neuve Sainte-Catherine, au Marais, soit pour Paris, soit pour la Province.

Plusieurs personnes nous ayant témoigné le desir qu'elles avoient de se procurer le corps complet, en souscrivant; mais nous ayant paru, en même-temps, effrayées du prix, nous réduisons ce prix aux deux tiers. Ainsi, pour les quarante volumes qui ont précédé le mois de Janvier de la présente année 1778, & qui coûtoient 60 liv. on n'en payera plus que 40, si l'on a souscrit en Janvier; & pour les quarante-huit vol. qui auront paru au mois de Juin

suivant , & coûteroient 72 liv. on ne payera que 48 livres , en souscrivant , en même-temps , pour l'année qui doit suivre. Mais moyennant cette facilité , la nouvelle édition qui vient d'être faite , sera peut-être bientôt épuisée ; & il faudra réimprimer les quarante-huit premiers volumes , qui ne seront pas sitôt prêts.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu , par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux , le volume du mois de Mai de la *Bibliothèque des Romans* ; je crois que le Public ne peut trop accueillir cet Ouvrage , dans lequel on lui fait connoître , d'une manière aussi instructive qu'agréable , une branche de Littérature où l'imagination , toujours intéressante , même dans ses écarts , joue le principal rôle. A Paris , ce 30 Avril 1778. AMEILHON.

De l'Imprimerie de N.-FR. VALLEYRE jeune ,
rue Saint-Severin.

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS,

OUVRAGE PÉRIODIQUE,

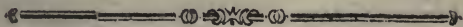
*DANS lequel on donne l'analyse raisonnée
des Romans anciens & modernes, François,
ou traduits dans notre langue ; avec des
Anecdotes & des Notices historiques & criti-
ques concernant les Auteurs ou leurs Ouvra-
ges ; ainsi que les mœurs, les usages du
temps, les circonstances particulières & re-
latives, & les personnages connus, déguisés
ou emblématiques.*

JUIN, 1778.



A PARIS ;

AU BUREAU, rue du Four Saint-Honoré, près
Saint Eustache, pour Paris & la Province.



Avec Approbation & Privilège du Roi.

THE COLLEGE

OF THE

UNIVERSITY OF

THE STATE OF

NEW YORK

IN SENATE

January 1, 1881

REPORT

OF THE

COMMISSIONERS

OF THE

UNIVERSITY

OF THE STATE

OF NEW YORK

FOR THE YEAR

1880-1881

A V I S

Concernant la Bibliothèque universelle des Romans.

ON PRÉVIENT qu'on ne souscrira dorénavant pour cette *Bibliothèque* qu'au Bureau , rue du Four S. Honoré, soit pour Paris, soit pour la Province.

Plusieurs personnes nous ayant témoigné le desir qu'elles avoient de se procurer le corps complet, en souscrivant, mais nous ayant paru, en même tems, effrayées du prix, nous réduisons ce prix aux deux tiers. Ainsi, pour les quarante volumes qui ont précédé le mois de Janvier de la présente année 1778, & qui coûtoient 60 livres, on n'en paiera plus que 40, si l'on a souscrit en Janvier; & pour les quarante huit volumes qui aurons paru au mois de Juin suivant, &

coûteroient 72 livres , on ne paiera que 48 livres , en souscrivant , en même tems , pour l'année qui doit suivre. Mais moyennant cette facilité , la nouvelle édition qui vient d'être faite , sera peut-être bientôt épuisée ; & il faudra réimprimer les quarante-huit premiers volumes , qui ne seront pas si-tôt prêts.





BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS.

JUIN, 1778.

PREMIÈRE CLASSE.

ROMANS ÉTRANGERS.

NOUS allons nous occuper, dans ce Volume, de trois Romans écrits dans des langues bien étrangères, l'Arabe; l'Indien & le Chinois : il nous manquoit encore des ouvrages dans les deux dernières, pour que nous pussions nous flatter d'en avoir publié dans toutes les langues Orientales. La Roman par lequel nous commençons, est an

A iij

moins aussi connu dans l'Orient que ceux de *Cosroès* & de *Chirin*, de *Meignoun* & *Leila*. C'est l'Histoire romanesque & poétique des Amours de *Joseph*, fils *Jacob* & de la Princesse *Zélicka*, écrite originairement en vers Arabes, traduite en vers Persans par le fameux Poète *Dgiami* ; & mise en François (d'après la traduction en vers Turcs de *Hamedi*) par M. *Cardonne*, Secrétaire Interprète du Roi pour les langues orientales, Professeur en Arabe & en Persan au Collège Royal, &c.

L'on voit bien que le fond de ce Roman est puisé dans la source infiniment respectable de l'Ancien Testament, mais troublée & altérée par les Docteurs de la Secte Mahométane. Nous autres Chrétiens n'oserions sûrement pas nous jouer d'un pareil sujet ; les Musulmans ne sont pas si scrupuleux. On va voir quel mélange ils ont fait de la noble & estimable simplicité des Patriarches, avec le sentiment d'une galanterie vive, ardente, qui est propre aux Arabes, & sur-tout aux femmes de cette nation, qu'elles rendent toujours par des expressions métaphoriques, & qui les portent quelquefois à des actions fort hardies : enfin l'on jugera par ce morceau, comme par les autres histoires romanesques que nous

avons déjà extraites des Manuscrits Arabes & Persans , quels sont les mœurs , les usages & la politique des peuples Orientaux , qui depuis plusieurs milliers d'années n'en ont presque point changé

L'Auteur du premier ouvrage en Arabe est absolument inconnu. *Dgiami* est un des meilleurs Poètes Persans , il vivoit à la fin du quinzième siècle , sous l'Empereur des Turcs *Mahomet II*, auquel il offrit un recueil de ses Poésies, quoiqu'elles fussent écrites dans une langue étrangère à ce Monarque: elles furent bientôt traduites en Turc; c'est d'après la meilleure de ces traductions du Persan en Turc, (celle de *Hamdi*) que *M. Cardonne* a fait la sienne. Il y en a une autre en Turc, tirée directement de l'Arabe ; mais elle est bien moins estimée , & les vers en sont plus durs.

L'Auteur commence par une invocation à son esprit , ou , si l'on veut , à sa verve poétique. Il s'excite à chanter l'Amour , & fait l'éloge de cette passion , la plus belle & la plus noble de toutes , puisque par l'amour des créatures , elle nous ramène , dit-il , à celui du Créateur. Il rappelle l'origine de *Joseph* , en remontant jusques à son grand-père *Ibrahim* ,

ou *Abraham*. Celui-ci eut deux fils , (*Isaac & Ismaël*.) Le dernier s'établit dans le territoire de la Mecque , l'autre dans la terre de Chanaan , & fut père d'*Esaü* & de *Jacob*. La manière dont ce dernier s'assura de la bénédiction de son père, sa retraite auprès de *Laban*, ses deux mariages avec *Lia* & *Rachel*, sont à-peu-près conformes à ce que nous lisons dans la Bible. Tout ce que le Poëte Persan y ajoute, c'est que *Joseph*, le premier des enfans de *Rachel*, étoit d'une beauté si parfaite, que rien ne pouvoit lui être comparé de tout ce qui étoit sorti des mains du Créateur. Ce fut cette beauté qui excita la jalousie de ses frères aînés, enfans de *Lia*. *Jacob* retourna dans la terre de Chanaan. Comme il avoit une nombreuse famille, & étoit riche en troupeaux, il y tint un rang considérable; ses enfans brillèrent parmi ceux de leur âge , & surpassèrent tous ceux de la contrée ; mais l'éclat de *Joseph* effaça celui de tous les autres. Il avoit , d'ailleurs , acquis des connoissances sublimes dans toute espèce de sciences. *Juda* & ses frères ne purent voir, sans envie, la préférence qui lui étoit accordée par-tout. Un songe mysté-

rieux de *Joseph*, & qu'il eut l'imprudence de révéler à ses frères, acheva de les révolter. Ils tinrent conseil entre eux, & résolurent de le précipiter dans une caverne ou cachot affreux, au fond duquel il devoit périr misérablement. Pour conduire cette trame horrible avec quelque sorte de précaution & de ménagement, ils allèrent ensemble demander permission à leur père de conduire leurs troupeaux dans une plaine remplie de gras pâturages, sur-tout dans la belle saison où l'on se trouvoit, & ils le supplièrent de leur permettre de mener *Joseph* avec eux, sous prétexte de faire prendre l'air à ce beau jeune homme, & de l'instruire dans l'art de la conduite des troupeaux, que l'on jugeoit alors nécessaire pour apprendre à conduire les hommes. *Jacob* ne put se refuser à ces instantes sollicitations : il laissa aller son fils, après l'avoir tendrement embrassé, & l'avoir bien recommandé à ses frères. Ces traitres, malgré les songes terribles qui les avertirent, & leur firent sentir combien ils étoient coupables, & par conséquent menacés du courroux du ciel, accomplirent leur crime. Au milieu d'une campagne bien éloi-

gnée de l'habitation de leur père, ils trouvent un puits sec, dont le fond étoit hérissé de ronces & d'épines, semé de cailloux tranchans & brûlans. Des loups dévorans rôdoient tout autour, cherchant quelque proie. C'est dans cette fosse qu'ils descendent le charmant & innocent *Joseph*, & qu'ils l'abandonnent (à ce qu'ils croient) à son malheureux sort ; mais la main de Dieu veille sur ce cher enfant. Par un miracle, le fond aride du puits se change en un lit d'herbes, de fleurs & de roses, sur lesquelles il peut se coucher mollement. Les ronces se changent en branches d'arbres verdoyans, qui forment sur sa tête un ombrage frais & charmant : une rosée douce & suave tombe dans sa bouche, le nourrit ; & il passe une nuit délicieuse dans ce séjour d'horreur. Le jour suivant, *Juda*, l'aîné & le plus compatissant de ses frères, vient voir s'il vit encore. Il regarde au fond du puits & y aperçoit son jeune frère content & tranquille. Il admire les secrets impénétrables de la Providence, adore le Seigneur, plaint son frère, & lui propose de le sauver. « Non, lui dit *Joseph*, mon cher *Juda*, » laissez-moi accomplir ici les desseins

„ du Très-Haut ; je ne mourrai point en-
 „ core ; je serai même heureux. Mon père
 „ aura , à mon sujet , de grands chagrins ,
 „ mais un jour viendra que je le console-
 „ rai. Mes frères se sont rendu coupables
 „ à mon égard ; mais le jour viendra où
 „ je leur pardonnerai , & je les rendrai
 „ heureux. Pour vous , vous serez le plus
 „ fortuné & le plus glorieux de tous. Vo-
 „ tre postérité sera nombreuse , le sceptre
 „ & la couronne y passeront , & s'y
 „ fixeront pendant bien des années : ne
 „ dites point à vos frères l'état où vous
 „ m'avez trouvé ; laissez-les s'applaudir
 „ du crime qu'ils croient avoir commis ,
 „ & abandonnez au Très-Haut le soin
 „ d'une vengeance qui ne sera rien moins
 „ que cruelle ».

Juda se retira les larmes aux yeux, persuada à ses frères qu'il n'avoit plus trouvé *Joseph* dans le puits , & qu'il le croyoit mort. Ils formèrent la même conjecture, & ne s'occupèrent plus que du soin de cacher leur crime. Le puits dans lequel avoit été précipité *Joseph*, avoit été creusé par le sage *Schadad* , qui avoit habité autrefois la Syrie , où est située la terre de *Chanaan* ; & que l'Être-Suprême avoit en-

levé & transporté plus loin dans le Paradis Terrestre, où il jouissoit du bonheur éternel & du don de prophétie. Il se promenoit dans ce lieu de délices avec *Enoch*, lorsque l'Ange du Seigneur l'enleva de nouveau, & le transporta dans le puits même où se trouvoit *Joseph*. Dieu le chargea de le consoler & de l'instruire. Le Prophète lui apprit d'abord que l'Être - Suprême vouloit le punir & le rendre malheureux pendant quelque tems, pour avoir conçu des pensées d'orgueil en se regardant dans un miroir, dans lequel il avoit admiré sa jolie figure; & pour avoir réfléchi avec trop de complaisance sur l'agrément de son esprit, & sur l'étendue des connoissances qu'il avoit acquises. *Joseph* se prosterna devant *Schadad*: celui-ci, après lui avoir donné les leçons les plus sages, lui prédit tout ce qui devoit lui arriver, l'assura qu'il seroit bientôt délivré, & lui laissa une provision de grenades du Paradis Terrestre, si bonnes & si douces qu'elles lui suffirent pour lui procurer, pendant tout le tems qu'il en eut besoin, une nourriture & une boisson également saines & agréables.

Cependant les frères de *Joseph* retour-

nèrent vers leur père avec toutes les marques extérieures de la plus grande douleur. Le bon Patriarche étoit déjà très-affecté de celle que lui caufoit l'absence de son fils chéri. Il étoit agité de pressentimens affreux : ces fils injustes & dénaturés, les changèrent bientôt en certitude. Ils lui annoncèrent avec des larmes feintes que les bêtes féroces étant venues attaquer leurs troupeaux, ils les avoient poursuivies ; & que *Joseph* étant resté seul au bercail, un loup furieux s'étoit jeté sur lui & l'avoit dévoré. Ils lui montrèrent, pour preuve de ce malheur, les vêtemens de leur frère, teints de sang, qu'ils disoient être le sien, mais qui n'étoit que celui de quelques animaux qu'ils avoient égorgés. *Jacob* fit retentir les échos de ses lamentations sur la perte qu'il avoit faite. « O mon fils, disoit-il, j'aurois dû ajouter plus de foi aux songes & aux prodiges qui me prévenoient sur ton malheur. Fatal complaisance ! O mon fils ! pourquoi t'ai-je accordé la permission de suivre tes frères ? » En disant ces mots il versoit un torrent de larmes, & tomba même dangereusement malade. Il en revint cependant ; & après avoir bien

réfléchi sur ce cruel événement, il voulut se faire montrer encore les vêtemens de son cher fils, pour reconnoître comment il avoit pu être déchiré. Il les trouva sains & entiers, quoique souillés de sang, & parut étonné qu'une bête féroce déchirant un jeune homme, qui même avoit pu se défendre, eût laissé ses vêtemens en entier. Dans cette situation, il a recours à Dieu, & prie l'Etre Suprême de lui révéler la vérité d'un événement dont les circonstances lui paroissent si obscures.

Ce père affligé passa sept jours & sept nuits à prier, à jeûner, & à pleurer la perte qu'il avoit faite. Au bout de ce temps, ses fils s'imaginant qu'ils diminueroient sa douleur en levant tous les doutes qui lui étoient venus dans l'esprit, allèrent à la chasse, prirent tout en vie un loup, & l'amènèrent à *Jacob*. « O mon
» père, lui dirent-ils, nous avons eu le
» bonheur de retrouver l'animal dont *Joseph*
» a été la proie; nous l'avons recon-
» nu pour le même auquel nous avons vu
» emporter le dernier reste du corps de
» ce cher frère. Nous vous demandons la
» permission d'exercer sur lui notre ven-
» geance ». O mes fils, répondit *Jacob*,

» ce ne peut être que par une espèce de
» miracle que cet animal féroce soit tom-
» bé entre vos mains ; le ciel peut en faire
» un autre pour l'obliger à me répondre,
» je vais l'interroger. ». Alors *Jacob* inter-
rogea le loup. Dieu permit que celui-ci
parla & répondit, (à l'extrême confusion
des fils de *Jacob*.) « Je ne suis nullement
» coupable de la mort de ton fils ; aucun
» animal de mon espèce ne l'a attaqué ni
» dévoré ; & même il n'est point mort.
» Lorsque tes fils m'ont pris , je poursui-
» vois une louve , après laquelle je cours
» depuis plusieurs semaines , sans presque
» me reposer ; je n'ai jamais dévoré aucun
» homme , ni approché des tentes & des
» troupeaux de tes fils ; au reste , le Créa-
» teur universel me force à t'ordonner de
» modérer ta douleur , d'abandonner tes
» fils à leurs remords , & d'être assuré que
» dans quelques années tu reverras *Joseph*
» éclatant de gloire ; qu'il te serrera ten-
» drement dans ses bras ; & que ses frères
» ingrats seront à ses pieds. » A ces mots ,
les fils de *Jacob* saisis de honte & d'effroi ,
lâchèrent le loup qui s'échappa dans la
campagne.

Joseph resta quatre jours dans le puits

de *Schadad* : au bout de ce temps , une caravane de Madianites qui alloit en Egypte , campa à peu de distance du puits ; elle avoit pour chef un nommé *Malik* , qui avoit eu dans sa jeunesse un songe extraordinaire , qu'il s'étoit fait expliquer , & dont le résultat avoit été qu'il seroit possesseur d'un esclave de la plus charmante figure ; qu'il le meneroit de Chanaan en Egypte ; que cet esclave feroit une fortune si brillante , que celle de son premier maître seroit assurée. *Malik* , en regardant s'il y avoit de l'eau dans le puits , apperçut *Joseph* , que le Prophète venoit d'abandonner , après l'avoir bien instruit ; il le fit retirer , & lui demanda qui il étoit. Pour toute réponse , *Joseph* lui dit qu'il étoit du pays de Chanaan , qu'il s'offroit pour son esclave , & qu'il pouvoit disposer de lui à sa volonté. Toute la caravane admira la beauté du jeune homme ; & *Malik* ne doutant qu'il ne fût destiné à justifier son songe , le mena avec lui en Egypte.

Pendant la route *Joseph* tombe grièvement malade. La fraîcheur de son teint se dissipe , les roses de ses joues se flétrissent ; il devient pâle & défait. Le mar-

châné d'esclaves craint de perdre celui sur lequel il fonde de si grandes espérances. Mais ses soins rappellent ce cher esclave à la vie.

Au milieu des déserts, *Joseph* trouve le tombeau de *Rachel*, sa mère, morte quelques années auparavant, peu après avoir mis au monde *Benjamin*, son second fils, & le dernier des enfans de *Jacob*. Elle étoit morte lorsque *Jacob* revenoit avec toute sa famille, de chez son beau-père *Laban*, dans le pays de *Chanaan*. Il reconnoît ce monument; & jetant un cri de douleur & de tendresse, se précipitant du chameau sur lequel il étoit monté, & courant embrasser le sépulcre: *Tendre mère, s'écrit-il, vois dans quel état est réduit ce fils, le premier fruit de tes amours avec Jacob! Il a été trahi par ses frères, & livré à l'esclavage; Dieu préserve d'un pareil sort celui qui te reste, le petit & aimable Benjamin.... O mon cher Joseph, lui dit une voix sortant du tombeau, remets à la Providence le soin de ta destinée, & de celle de Benjamin. Tous les enfans de Jacob seront heureux; mais ce n'est qu'après bien des épreuves que ton bonheur & ta gloire doivent être*

assurés ; suis constamment & sans crainte le chemin de l'honneur & de la vertu. Joseph réfléchissoit sur cet oracle , lorsqu'un serviteur de *Malik* s'apercevant qu'il étoit descendu de son chameau , & s'étoit écarté du gros de la caravane, crut qu'il vouloit s'échapper , & courant à lui , le frappa avec dureté. *Joseph* , en soupirant , retournoit vers la troupe , & l'esclave le pouivoit , lorsqu'un orage subit s'éleva dans l'air ; la terre trembla , & la foudre tomba sur l'esclave , qui fut écrasé derrière le chameau sur lequel étoit remonté *Joseph*. Alors *Malik* & la caravane reconnurent à quel point *Joseph* étoit protégé du ciel ; & la considération pour lui augmenta beaucoup dans l'opinion du conducteur & de la troupe.

La santé de *Joseph* étant parfaitement rétablie , la caravane passa la ville de *Napolous* , où sa beauté excita une admiration générale. Il rapportoit à Dieu tous les éloges qu'on lui donnoit. Ayant marché encore pendant quelques journées , on arriva à la porte d'une ville nommée *Bisau* , où regnoit un Souverain barbare. On rapporta à *Malik* que ce Prince injuste devoit attaquer la caravane , la

pillier, & massacrer les voyageurs. Pour prévenir un coup si fatal, le chef n'étant point en état de résister, députa vers le Roi de *Bisau* le beau *Joseph*. Les agrémens de la figure de celui-ci, son esprit & son éloquence adoucirent la férocité du tyran; il crut que *Joseph* étoit né de la race divine des Génies & des Péris; il vouloit se prosterner devant lui; on eut peine à l'en empêcher. Il distribua abondamment à la caravane des provisions & des présens, & la laissa paisiblement continuer sa route jusqu'à *Memphis*. En arrivant dans cette capitale de l'Egyppte, *Joseph* y fut généralement admiré. *Malik*, pour le faire valoir davantage & le vendre plus cher, l'avoit fait magnifiquement parer. Le Poëte Persan parle des effets que sa beauté produisit sur le peuple Egyptien avec tant d'emphase, que ce qu'il en dit surpasse toute créance. Les citoyens de *Memphis* offroient de payer pour le voir à leur aise, jusqu'à une pièce d'or: il étoit sous une tente magnifique qui renfermoit les Esclaves & les marchandises de *Malik*; mais *Joseph* étoit sûrement la pièce la plus curieuse de ce trésor.

La grande place sur laquelle le marchand d'Esclaves avoit dressé sa tente , étoit ornée d'un palais superbe, appartenant à *Azir-Katfir* , premier Ministre de *Pharaon* , & si respecté dans l'Egypte , que le Roi même n'y avoit pas plus d'autorité & de considération que lui. Il avoit eu le bonheur d'épouser la fille du Souverain de la Mauritanie, Princesse d'une beauté parfaite , que l'on nommoit *Zélicka*. Suivant l'usage des Dames Egyptiennes , sur-tout de celles de son rang, elle sortoit rarement de son Palais; mais elle voyoit de ses fenêtres la tente du marchand *Malik* : elle savoit qu'elle contenoit bien des richesses; & on lui parla bientôt de la beauté incroyable de *Joseph*. Pour bien comprendre quelle impression ce récit fit sur elle , il faut remonter jusqu'au commencement de l'histoire de la Princesse *Zélicka*, & savoir comment elle avoit épousé le Visir *Azir-Katfir*. (C'est le même qui est appelé dans l'ancien Testament , *Putiphar*).

Le Roi de Mauritanie , père de *Zélicka* , s'appeloit *Timour*. Sa fille avoit à peine atteint sa treizième année , qu'elle eut un songe , dans lequel elle crut voir un

jeune homme d'une beauté parfaite , dont la figure occupa d'abord son esprit, & bientôt après s'empara de son cœur; toutes les nuits suivantes elle croyoit le revoir. Son visage étoit éblouissant comme le soleil; sa taille & sa tête droites comme des cyprès, sans en avoir, en aucune manière, la tristesse; ses sourcils étoient comme deux arcs; & ses yeux, pareils à des carquois, sembloient contenir des flèches capables de soumettre une armée de cœurs féminins. Sa bouche riante ressembloit à des roses; ses dents à un collier de perles; ses lèvres à deux chaînes de rubis. *Zélicka*, à l'aspect fantastique de ce merveilleux jeune homme, se trouble; le feu de l'amour se glisse dans ses veines, elle en est enivrée; c'est avec le plus sensible regret qu'elle se réveille, & perd une illusion si chère; même après son réveil son cœur est toujours livré aux prestiges & aux fureurs de l'amour. Qu'on est malheureux d'aimer sans jouir de l'objet aimé, & même sans le connoître!

La santé de *Zélicka* souffre de l'agitation que lui cause son amour; elle tombe sérieusement malade; sa raison même s'égare,

Parmi les femmes qui la servoient, il y en avoit une qui avoit appris la magie : elle étoit si savante dans cet art, qu'on affuroit qu'elle pouvoit faire descendre la Lune sur terre, & bouleverser toute la nature. Elle aimoit tendrement *Zélicka*, dont elle avoit été la nourrice. « Faites-
» moi part, dit-elle à la Princesse, de la
» cause de votre langueur & de votre
» affliction. Ignorez-vous donc quel est
» mon pouvoir ? Les élémens m'obéissent. Si c'est l'amour qui vous tour-
» mente, nommez-moi celui qui a touché votre cœur ; fût-il un Ange, je le
» tirerois du firmament pour l'amener
» à vos pieds ; si c'est un Génie, quand
» il seroit caché dans la fameuse montagne de *Kaf*, je vous le soumettrois ; si
» c'est un homme, vos charmes suffisoient
» pour vous assurer qu'il seroit trop heureux d'être aimé de vous ».

Zélicka la remercia affectueusement, & lui avoua qu'elle étoit éperduement amoureuse d'un être qu'elle n'avoit jamais vu qu'en songe. La nourrice lui promit qu'elle trouveroit un moyen d'adoucir son tourment : effectivement, elle lui fit encore une fois apparôître, par enchantement,

cette même image dont son cœur étoit si occupé. « Vous pouvez interroger ce
» phantôme, dit-elle à la Princesse, &
» vous apprendrez par sa bouche qui il
» est, & où vous pourrez le trouver ».
Zélicka, dès qu'elle le vit, encore plus paré & plus beau que les premières fois, voulut se jeter à ses pieds, & l'adorer comme un être d'une espèce supérieure à la sienne. « Vous êtes sans doute un Ange,
» lui dit-elle, ou un de ces Génies bien-
» faisans destinés à faire le bonheur des
» mortels? » Non, lui dit le phantôme, *je ne suis qu'un simple mortel né dans un pays éloigné de celui que vous habitez, & dans un état bien inférieur à votre rang.* A ces mots le spectre disparut, & *Zélicka* resta plongée dans la plus cruelle douleur. Sa nourrice eut peine à rappeler sa vie menacée & sa raison égarée; elle ne l'appaisa qu'en lui faisant espérer une nouvelle apparition.

De plus fortes conjurations firent reparoître le beau phantôme. On le pressa de s'expliquer plus clairement qu'il n'avoit fait d'abord : il obéit. *Je suis, dit-il, né en Asie, dans le pays de Chanaan : les décrets éternels & immuables m'appellent*

en Egypte , & je suis destiné à y faire une fortune brillante , que je dois partager avec vous ; mais nous ne serons heureux qu'après avoir éprouvé bien des traverses : les peines & les plaisirs nous attendent en Egypte. Quoique cet oracle annonçât des chagrins, il finissoit par donner des espérances flatteuses ; il rendit le calme à l'esprit de la Princesse de Mauritanie ; sa santé se rétablit, & elle ne s'occupa plus que de l'espoir de voir ce beau pays d'Egypte où le bonheur l'attendoit, quoiqu'il dût se faire acheter. Elle s'en faisoit une idée charmante ; mais quoiqu'on lui eût appris que les beautés de la nature & de l'art y étoient en grand nombre, elle n'y desiroit que la possession de son cher phantôme.

Le bruit de la beauté de *Zélicka*, la considération de sa haute naissance, & des richesses que son père devoit lui donner en mariage, engagèrent plusieurs Souverains de l'Afrique & de l'Asie à la rechercher. Il se trouva tout à la fois, à la Cour de Mauritanie, sept Ambassadeurs chargés du même objet. *Zélicka* demanda au Roi son père, qui vint les lui annoncer, si parmi tant d'Ambassadeurs il y en avoit qui venoient d'Egypte ? On lui
répondit

répondit que non. *Zélicka* s'expliqua alors, en priant son père de refuser toutes ces propositions, lui déclarant qu'elle ne pourroit jamais se déterminer à quitter sa Cour que pour habiter cette fertile Egypte dont elle avoit entendu dire tant de merveilles. Le bon & complaisant Monarque des Maures ne voulant point contraindre une fille qui lui étoit si chère, congédia tous les Ambassadeurs. Ensuite il envoya un homme fidèle & adroit, pour s'informer si le Roi d'Egypte étoit à marier, & lui faire naître l'envie de demander *Zélicka* pour sa femme. Bientôt l'agent écrivit que le Roi d'Egypte étoit marié depuis plusieurs années; & que d'ailleurs il étoit plongé dans les délices d'un nombreux sérail, au point qu'il négligeoit le soin de ses Etats; qu'il n'étoit Roi que de nom; que la véritable autorité étoit entre les mains de son Visir *Asir-Katfir*; que celui-ci étoit parvenu à l'autorité suprême, de l'état le plus bas, ayant été amené d'Asie en Egypte en qualité d'esclave; & qu'il n'étoit point marié. *Timour* ayant communiqué cette nouvelle à sa fille, elle ne douta pas que ce ne fût ce Visir, élevé du rang le plus abject à la toute-puissance.

qui ne fût destiné à faire son bonheur : elle pressa son père de le lui faire épouser. Le Roi de Mauritanie y résista d'abord ; mais enfin vaincu par la persévérance de *Zélicka*, qui lui assura que les oracles ne lui promettoient de félicité qu'en Egypte, il autorisa son Agent à faire entendre au Visir de Memphis, que la réputation de sa sagesse & de son pouvoir lui faisoient desirer son alliance. *Katfir* fut un peu étonné, mais très-flatté de la proposition ; il sentit quel éclat ce mariage alloit ajouter à sa gloire. Il fit assurer *Zimour* de sa reconnoissance, & du desir qu'il avoit d'être son gendre. Bientôt après le mariage fut déclaré ; les préparatifs des noces furent faits avec une grande diligence & une magnificence extrême. La Princesse fut conduite avec un grand cortège jusqu'à Memphis. Le Visir fit entendre à son maître que l'éclat de l'alliance qu'alloit faire son Ministre, rejailliroit sur sa couronne ; & le foible Monarque en fut si persuadé, que, loin d'en être jaloux, il ordonna que la Princesse de Mauritanie fût reçue avec autant d'honneurs que si elle venoit occuper le Trône d'Egypte. Le Visir, sous prétexte de ses grandes &

importantes affaires, n'alla au-devant d'elle qu'à quelque distance de Memphis; & ce ne fut que dans cette ville même qu'il eut la permission d'ouvrir les rideaux de la litière dans laquelle étoit enfermée *Zélicka*, de la voir & d'en être vu. Dans ce moment la Princesse fut bien étonnée: elle s'attendoit à revoir le charmant objet qui lui étoit apparu tant de fois en songe, & qu'elle avoit vu par un enchantement: le Visir de *Pharaon* étoit bien différent. Elle ne put s'empêcher d'en témoigner son désespoir à sa fidelle nourrice qui étoit auprès d'elle dans la litière; celle-ci la consola en peu de mots, & lui promit de lui donner, dès le jour suivant, des éclaircissements sur ce qui causoit sa surprise. Effectivement la Magicienne ayant consulté ses démons pendant la nuit qui devoit précéder la cérémonie du mariage, confirma à *Zélicka* que *Katsir* n'étoit point l'homme destiné à faire son bonheur: elle lui apprit qu'il n'étoit parvenu de l'état d'esclave à la toute puissance, qu'en se ménageant les bonnes grâces de son Souverain, de la manière la plus honteuse, remplissant dans le sérail, au milieu des femmes, les emplois les plus vils, sans

pouvoir être suspect au Monarque même le plus jaloux. De l'intérieur de son sérail, *Pharaon* l'avoit fait passer au gouvernement de l'Etat. Assez d'esprit & beaucoup de hardiesse, lui tenoient lieu de mérite dans ce poste important, & il ne rougissoit point de tout ce qu'il lui en avoit coûté pour y parvenir. *Zélicka* fut moins affligée que tranquillisée par de si singulières nouvelles; elle comprit que puisqu'un pareil homme ne pouvoit faire son bonheur, il ne troubleroit pas du moins la satisfaction qu'elle goûteroit à vivre en Egypte, & à y attendre son véritable amant.

Elle laissa donc célébrer ses noces avec une froideur que l'on attribua entièrement à son innocence, à sa modestie naturelle, & à l'extrême réserve dans laquelle elle avoit été élevée à la cour de son père. De son côté l'époux fut respectueux, & parut sentir tout l'honneur qu'il recevoit en épousant la Princesse de Mauritanie. Non-seulement il la laissa jouir de toutes les richesses qu'elle avoit apportées, mais il fit construire & meubler pour elle, avec la plus grande magnificence, le palais le plus superbe. Des esclaves du sexe de *Zélicka* y étoient sans nombre, &

se relayoient pour la servir, l'amuser & la distraire. D'ailleurs, les Dames Egyptiennes se mirent sur le pied de venir lui faire leur cour : elle choisissoit chaque jour parmi elles, celles qu'elle vouloit admettre à sa table. Le Visir, livré aux soins du gouvernement, ne paroissoit que rarement auprès d'elle, & toujours dans la contenance d'un humble esclave. Quoique tous ces hommages ne touchassent que foiblement son cœur, elle ne se plaignoit que de n'avoir pas assez de temps pour penser à son cher phantôme. Elle ne pouvoit en parler que la nuit à sa nourrice, qui couchoit seule dans sa chambre : elle prenoit sur son sommeil pour s'en entretenir, ou en étoit occupée en dormant, se plaignant toujours de la lenteur avec laquelle s'accomplissoit cet oracle, d'où dépendoient sa vie & son bonheur.

La situation de *Zélicka* étoit telle que nous venons de la décrire, lorsque *Malik* fit dresser son pavillon sur la grande place de Memphis, & fit annoncer à haute voix par un crieur public, qu'il avoit à vendre le plus bel esclave qui eût jamais paru en Egypte. Le Visir & la Princesse son épouse

en furent en même tems informés. Aussitôt le cœur de *Zélicka* se troubla. Sa nourrice confirma ses pressentimens , & le Visir conçut le projet de s'attacher cet esclave, s'il avoit autant de beauté, d'esprit & de mérite qu'on le publioit. Pour se satisfaire, ils envoyèrent, chacun de leur côté, au pavillon de *Malik*. La nourrice se chargea de reconnoître si ce bel esclave n'étoit pas le phantôme réalisé.

Elle se déguise & pénètre dans le pavillon. Ne pouvant méconnoître l'objet des vœux de sa maitresse, elle revient promptement lui en faire part. *Zélicka* s'évanouit. Sa fidelle confidente la rappelle à la vie, & lui promet d'aller de sa part entretenir *Joseph*, & de l'engager à ne se laisser vendre à aucun autre qu'à *Katfir*. Dès le lendemain, encore mieux déguisée, à la faveur de son art, elle retourne au pavillon, & trouve moyen de s'acquitter de sa commission. « Je connois, lui dit » *Joseph*, la belle Princesse au nom de » qui vous me parlez. Je n'avois pas plus » de sept ans, lorsque *Zélicka* m'apparut » en songe : sa beauté me ravit ; une voix » céleste, en m'apprenant son nom, me » fit entendre qu'elle étoit destinée à faire

» mon bonheur, & que je ferois quelque
» jour le sien; mais que cette félicité seroit
» achetée par de rudes épreuves, & que
» je devois m'attendre, avant que d'en
» jouir, à languir long-temps dans les
» chagrins & les tourmens. Tel est le
» décret du ciel, dit *Joseph* ». La nour-
rice qui en étoit parfaitement instruite, se
retira en soupirant, & alla en faire part
à sa maitresse. *Zélicka* l'écouta avec des
transports de joie mêlés d'inquiétude,
mais ne s'occupa bientôt plus que du
desir d'approcher d'elle cet objet chéri.

Le rapport que l'Officier de *Katfir* lui
fit de la beauté de *Joseph*, fut si favora-
ble, que celui ci n'hésita pas à vouloir
l'acheter; mais le prix qu'en exigeoit *Ma-
lik* étoit si fort, qu'il étoit prêt à y renon-
cer, lorsque *Zélicka*, qui en fut instruite,
fit remettre à *Malik*, par sa fidelle nour-
rice, des diamans pour une somme si
considérable, qu'elle égaloit seule le prix
qu'il demandoit. *Malik* accorda aisément
son esclave. Le favori de *Pharaon*, igno-
rant cet arrangement, fut enchanté de
posséder un pareil trésor, & ne crut pas
pouvoir en faire un meilleur usage que de
l'offrir à la belle Princesse qu'il avoit

épousée. Comme il étoit aussi peu soupçonneux qu'il étoit peu pressant auprès d'elle, il la pria d'en faire son échançon, de le traiter avec douceur, & d'avoir autant de bontés pour lui que s'il eût été son propre fils. L'on juge que la Princesse n'eut point de peine à exécuter les ordres de son époux. *Joseph* la servit tous les jours à table; ainsi elle avoit du moins le plaisir de contempler assiduellement celui dont l'idée fantastique l'avoit occupée pendant si long-temps; mais le devoir, l'honneur & le soin de sa gloire, ne lui permettoient pas de l'entretenir, & lui défendoient même de le trop regarder. *Joseph*, de son côté, quoiqu'il reconnut bien la beauté qu'il avoit vue en songe, & quoiqu'il attendît si bien son bonheur d'elle seule, qu'aucune autre femme ne pouvoit prendre aucun empire sur lui, se tenoit auprès d'elle dans le silence le plus respectueux, toujours les yeux baissés: rarement laissoient-ils échapper, l'un sur l'autre, à la dérobée, quelques-uns de ces regards significatifs, dont les seuls amans peuvent sentir la force. Cet état de contrainte dura plusieurs mois, pendant lesquels, sentant tantôt qu'ils étoient trop

heureux de s'être retrouvés, tantôt qu'ils étoient trop infortunés de ne pouvoir s'expliquer, ils passoient leur vie à se louer du destin & à s'en plaindre.

Joseph avoit une inquiétude & une impatience qui lui étoient particulières, c'étoit d'apprendre des nouvelles de son père *Jacob*, & de lui faire savoir qu'il n'étoit point mort, & que malgré la jalousie de ses frères, il vivoit en Egypte aussi heureux qu'un esclave pouvoit l'être. L'occasion lui manquoit pour donner & recevoir des éclaircissemens aussi intéressans, lorsqu'il s'en présenta une fort singulière. Un Arabe passoit sur la place de Memphis, vis-à-vis la maison de *Katfir*; il étoit monté sur un chameau, & suivi d'une petite caravane, à la tête de laquelle il alloit vendre des marchandises jusques dans le pays de Chanaan; qu'il fréquentoit souvent pour l'intérêt de son commerce. En passant devant le palais du Visir, le chameau s'arrêta tout court; & quelques efforts que fit son maître pour le faire passer, il refusa absolument d'avancer. Enfin, l'animal regardant *Joseph* qui étoit sur la porte du palais, s'agenouilla, baïsa ses pieds, & versa des larmes. Jo-

seph s'attendrit, de son côté. Cette scène singulière attira, de toutes parts, des spectateurs. *Katfir* lui-même en étant averti, accourut pour en demander l'explication à *Joseph* : celui-ci déclara qu'il reconnoissoit ce chameau pour avoir appartenu à son père, & qu'il lui avoit donné souvent à manger dans sa jeunesse. L'Arabe convint qu'il l'avoit acheté dans le pays de Chanaan, & ajouta qu'actuellement il alloit y retourner. Aussi-tôt *Joseph* le tira à part, & lui demanda un entretien particulier, dans lequel il lui découvrit qui il étoit, & le pria de porter de ses nouvelles au malheureux *Jacob*. L'Arabe s'en chargea, & ayant remonté sur son chameau, continua sa route vers la Palestine. Il y arriva heureusement, s'informa de *Jacob*, & fut qu'il étoit plongé dans la plus amère tristesse, retiré dans une cabane à l'écart, fuyant la société des hommes, & regrettant sans cesse son cher *Joseph*. Il s'approche de lui, & lui annonce qu'il vient de la part de son fils le consoler. Le respectable Patriarche a peine à le croire; cependant il l'interroge sur tant de circonstances, desquelles il le trouve instruit, qu'il ne peut plus douter qu'il ne

connoisse *Joseph*, & que ce cher fils ne vive en Egypte. Alors il se prosterne, remercie le Tout-Puissant d'avoir conservé la vie de cet aimable enfant, & se résout à attendre patiemment ce que l'Etre Suprême ordonnera encore de lui, & du reste de sa famille.

Revenons à *Joseph* & à *Zélicka*. La contrainte dans laquelle ils vivoient leur parut, à la fin, insupportable; mais *Joseph*, plus sage, se garda bien de s'en lasser, ni de penser à quitter le sentier de la vertu. Au contraire, voulant s'éloigner d'un objet aimé, mais défendu, il alla se jeter aux pieds de son maître, & lui fit entendre qu'étant né dans un pays où l'occupation des habitans, même les plus riches, étoit de garder les troupeaux, cette vie pastorale étoit celle à laquelle il étoit accoutumé; & qu'il étoit si peu propre à celle qu'il menoit à Memphis, que sa santé en étoit altérée, & qu'il périroit infailliblement s'il continuoit à remplir les fonctions d'échançon, si étrangère à son éducation.

Azir-Katfir céda au desir de son esclave, après en avoir parlé à son épouse, qui en sentit parfaitement les motifs, &

fut vivement touchée ; cependant elle n'osa s'y opposer. Elle choisit elle-même les moutons qui devoient composer le troupeau de *Joseph* : c'étoient ceux qui étoient les plus gras, dont la toison étoit la plus fine, & l'haleine la plus douce. Elle les baïsa tous avant que de les livrer aux soins de son cher *Joseph* : elle eût voulu, dit *Dgiami*, être mouton elle-même, pour être régie par la houlette de cet aimable Pasteur. Enfin, il fallut le laisser partir, & conduire son troupeau dans les pâturages, d'où il ne revenoit qu'une fois par semaine, pour rendre compte de l'heureux état où il le maintenoit.

Le feu de *Zélicka* ne fit qu'augmenter par l'absence : elle soupiroit sans cesse de se voir privée de la vue de l'objet qu'elle aimoit uniquement. « Est-ce donc là, di-
» soit-elle à sa chère nourrice, le bonheur
» dont le ciel nous a flattés l'un & l'autre ?
» A quoi servent les épreuves cruelles par
» lesquelles il nous fait passer ? Pourquoi
» tant éloigner la jouissance du désir mu-
» tuel qu'il a placé dans nos cœurs ? Mais
» que dis-je, ô ma chère confidente, le
» mien seul est dévoré par cette passion
» impérieuse qui fait mon tourment ;

» *Joseph*, ou contraire, est froid & tran-
» quille, il ne m'aime pas; mais, cours,
» vas lui dire que je l'adore ». L'habile
& expérimentée nourrice lui conseilla,
fans l'irriter, de calmer les mouvemens
de son ame, & l'assura qu'elle alloit la
servir, en parlant à *Joseph* avec prudence,
mais en ne lui cachant rien de la violence
des feux de la Princesse. Dès le lende-
main elle se rendit, sous quelque pré-
texte, dans les fertiles pâturages où *Joseph*
gardoit ses troupeaux. « Cher compagnon
» d'esclavage, lui dit-elle, ou plutôt mon
» cher maître, car tu règues despotique-
» ment sur le cœur de celle à laquelle
» nous appartenons, *Zélicka* brûle pour
» toi de la plus vive ardeur; ses regards
» seuls auroient dû te l'apprendre; mais
» d'ailleurs je t'ai déjà prévenu de cet
» amour. Y es-tu donc insensible? Ne
» m'as-tu pas dit que dès ton enfance le
» ciel t'avoit montré son image, & t'avoit
» prédit qu'elle seule feroit ton bonheur?
» Il s'est expliqué, de même, auprès d'elle
» en ta faveur, comment hésites-tu donc
» à goûter des plaisirs qui doivent t'être
» si chers? Je suis chargée de te les offrir,
» arbre charmant; ne refuse point d'ac-

» corder ton ombre à la plus aimable des
» fleurs ! Divin rossignol , fais entendre
» ton ramage dans le plus délicieux des
» bosquets de roses.

» Hélas ! répondit *Joseph* , Dieu m'est
» témoin que si je suivois les mouvemens
» de mon cœur , je goûterois déjà ces plai-
» sirs flatteurs dont le ciel nous fait espé-
» rer de jouir tranquillement quelque
» jour ; mais ce moment heureux n'est pas
» arrivé. *Zélicka* est unie à *Katfir* , & je
» suis son esclave. Je ne puis offenser
» l'honneur de mon maître ; & lui , au
» contraire , peut disposer de ma vie. Il
» me traite avec bonté , & comme son
» fils ; il me témoigne la plus grande con-
» fiance ; j'aurois trop à rougir si j'en abu-
» sois ; je deviendrois indigne du sang
» qui m'a fait naître. Apprenez que je suis
» issu d'une race pour laquelle le Tout-
» Puissant a eu des prédilections particu-
» lières : fils de *Jacob* , arrière petit-fils
» d'*Abraham* , je dois servir d'exemple &
» de modèle à ceux qui ont à combattre
» l'illusion de leurs sens en faveur de
» l'honneur & de la vertu ». La nourrice
reçut cette réponse avec confusion , & ne
put se dispenser de la rendre à sa Prin-

cesse, en cherchant cependant à en adoucir l'armertume autant qu'elle le pouvoit; mais l'ardente *Zélicka* ne se la dissimula pas à elle-même; & accusant sa confidente de mal adresse, elle prit le parti de se déguiser. Étant sortie, pendant la nuit, couverte d'un voile, elle se rendit dans le bocage près duquel *Joseph* menoit paître son troupeau: elle s'y cache, & le bel esclave y arrive dès l'aurore. A peine y est-il entré, qu'elle jette son voile, & se présente à lui avec tous ses charmes. *Joseph* est ému, mais il rappelle son courage & sa vertu. Il ne peut retenir ses larmes, en voyant cette beauté hasarder pour lui une pareille démarche. Pâle & troublée de crainte & de honte de l'avoir faite: « Il n'est pas temps de pleurer, lui dit en » tremblant *Zélicka*, tu peux me rappeler » à la vie... Non, Madame, répliqua le » bel esclave, je causerois plutôt votre » mort. Ma tendresse est fatale à tous » ceux qui en conçoivent pour moi, & à » ceux qui la font naître dans mon cœur. » Mon père *Jacob* en est un triste exemple. Le ciel même a prédit des malheurs » à celle qui m'aimeroit.... & que j'aimerois.... » A ces mots la voix lui

manque, & il s'évanouit. *Non*, reprend vivement l'épouse de *Katfir*, *le ciel fait dépendre de toi mon bonheur, & attache le tien à ma satisfaction... Ingrat...* Elle se retire en fureur.

Cependant, après avoir bien réfléchi & bien consulté, elle cherche encore de nouveaux moyens de se satisfaire. La Princesse possédoit, à peu de distance de la ville, un jardin superbe, magnifiquement décoré, où les eaux les plus pures rejailissoient de toutes parts; les brebis, les agneaux y bondissoient sur l'herbe la plus verdoyante; les parterres étoient semées des plus belles fleurs; les vergers offroient des fruits délicieux. Un pavillon superbe en occupoit le centre; il avoit été bâti pour elle, & elle alloit souvent y prendre le frais. Elle demanda à son époux que *Joseph* en eût la direction. Elle fit valoir le soin qu'il avoit pris des troupeaux qu'on lui avoit confiés, & n'eut pas de peine à obtenir cette grace. Aussi-tôt elle prépara tout pour faire de ce lieu le théâtre de son triomphe sur l'aimable *Joseph*. Elle le fit appeler & installer pour administrateur de ce délicieux établissement; après l'avoir orné des plus aimables d'entre ses

esclaves , elle leur fit donner par sa nourrice les instructions les plus convenables aux rôles qu'elles devoient jouer. Quant à cette Princesse , elle ne parut dans son Palais que de tems en tems , & avec la plus grande réserve & la modestie la plus apparente ; elle ne vit *Joseph* qu'en présence d'un grand nombre de témoins , & au moins à demi-couverte d'un voile. Elle espéroit que si une fois elle pouvoit rendre la volupté maîtresse du cœur de *Joseph* , par quelque moyen que ce fût , il ne pourroit plus résister à ses charmes. D'ailleurs , elle avoit pris ses mesures pour que , si le jeune Hebreu donnoit un rendez-vous secret à quelqu'une de ces beautés , elle pût se substituer à sa place. Mais cette troisième tentative eut aussi peu de succès que les deux premières. Ce fut en vain que les esclaves donnèrent à l'Intendant des jardins , les fêtes & les danses les plus voluptueuses ; en vain employèrent-elles les plus fortes agaceries ; en vain les poussèrent elles elles-mêmes jusqu'à une indécence , dont le Poëte *Dgiami* peut seul se permettre les détails , *Joseph* résista. Il fit plus encore : il prêcha. Il fit connoître à de jeunes esclaves , élevées pour être

les ministres & les victimes de l'amour & de la volupté, qu'il existoit des vertus, de l'honneur, de la décence, & de la délicatesse; qu'il n'y avoit qu'un Dieu, d'autant plus respectable, qu'il protégeoit les sentimens purs & honnêtes. Il convertit toutes ces jeunes beautés, & fit évanouir toutes ces occasions que *Zélicka* avoit cru se ménager pour le séduire.

La Princesse de Mauritanie avoit épuisé toutes ses ressources, lorsque sa fidelle nourrice lui en fournit une nouvelle & dernière. Voici quelle en fut la conduite & le succès.

Zélicka fit augmenter le pavillon qui étoit au milieu de son jardin, d'un vaste appartement, orné avec la plus grande richesse, & la plus voluptueuse magnificence. Il étoit composé de sept pièces de plain-pied, dans chacune desquelles le goût se faisoit admirer, & le plaisir sembloit continuellement appelé. Tous les ornemens respiroient l'ardeur dont l'amâtresse du Palais étoit enflammée. Chaque tableau représentoit des amans heureux, & une amante satisfaite. De pareils objets étoient faits pour porter dans les sens un trouble auquel le cœur de *Joseph*,

soutenu par la vertu & la piété, étoit seul capable de résister.

Dès que ce charmant édifice fut achevé, *Zélicka* fit dire à *Joseph*, (qui l'avoit vu élever & décorer dans le silence, & avec la modestie convenable à un véritable enfant d'*Israël*) de se préparer à l'y recevoir. Elle arriva, & , laissant sa suite au-dehors, elle y entra seul avec lui ; une parure galante ajoutoit à ses agrémens naturels. Il falloit être un ange, pour espérer de la séduire, & quelque chose de plus, pour pouvoir lui résister. Dès la première salle, qui étoit ornée de miroirs, elle vit répéter mille fois les plus charmans portraits, la figure de *Joseph* & la sienne ; passant dans d'autres pièces, après avoir fermé la porte de celle-ci, marchant de chambre en chambre, elle sembloit voler d'enchantemens en enchantemens : parvenue à la dernière, ornée des plus riches sofas, sa passion ne connoît plus de bornes ; elle embrasse vivement & tendrement *Joseph*, & , le serrant dans ses bras, poussant des soupirs & versant des larmes de tendresse : » *Joseph*, lui dit-elle, jusqu'à quand différeras-tu de rendre parfait ce bonheur qui nous est pro-

» mis depuis si long-tems ? Ah ! refuses-
» tu de m'aimer , puisque déjà je t'ado-
» re . . . Non , Madame , (répondit Jo-
» seph en se faisant violence) je ne me
» rendrai point indigne du bonheur qui
» m'est promis , en jouissant trop tôt du
» plaisir qui m'est présenté . . . Ah ! Jo-
» seph , Joseph , répliqua Zélicka , puis-
» que le ciel a fait naître cet amour dans
» nos cœurs , nous ne pouvons trop tôt
» nous en donner des preuves. Les eaux
» d'une fontaine , dont la source est pure
» & divine , pourroient-elles être empoi-
» sonnées.... — Je ne veux point offenser
» Katfir dont je suis l'esclave. — Katfir
» l'ignorera toujours. — Mais le Dieu
» que j'adore sera le témoin de mon cri-
» me. — Eh bien ! sacrifie donc ma vie
» à ce Dieu si délicat sur les fautes que
» l'amour fait commettre... » A ces mots
la Princesse tirant un poignard qu'elle
avoit caché sous sa robe ; parut prête à se
le plonger dans le sein. Arrête , lui cria
le tendre Joseph , je renoncerois plutôt
à mes devoirs les plus sacrés , que de te
voir trancher des jours qui me sont si
chers... Aussi-tôt Zélicka jettant au loin
son poignard , saisit Joseph par sa tunique ;

mais la vertu reprenant à l'instant tous ses droits sur le cœur du fils de *Jacob*, il lui laisse son vêtement entre les mains, & s'échappant vers la porte du cabinet où ils étoient, cette porte s'ouvre par miracle; il traverse avec le même succès les sept autres pièces du superbe appartement, & se trouve hors du pavillon, mais dans un trouble & une agitation vraiment inexprimables.

Le hasard, ou plutôt la providence voulut que, dans le jardin même, *Joseph* rencontrât le *Visir*, & même le Roi *Pharaon*, qui, suivis d'une cour nombreuse, venoient voir les nouveaux embellissemens dont *Zélicka* avoit orné sa maison de plaisance.

Le désordre dans lequel *Joseph* parut devant eux, sortant du pavillon, les étonna, les effraya, & leur parut suspect. Ils voulurent l'interroger; mais il ne leur répondit que par quelques mots entrecoupés de soupirs; enfin il s'évanouit. *Katfir* ordonna à ses esclaves d'en avoir soin, & entra seul dans le pavillon, dont il vit toutes les portes ouvertes. Il pénétre jusqu'à l'extrémité de l'appartement, y trouve son épouse les cheveux épars, l'esprit & le

cœur absolument troublés, tenant encore en main la tunique de *Joseph* à moitié déchirée. Ce désordre épouvantable confirme les premiers soupçons du Visir : chère épouse, s'écrie-t-il, quel malheur vénéz vous d'éprouver?... Hélas ! répliqua-t-elle en versant un torrent de larmes, cet Hébreu... cet esclave... sa tunique que je tiens.... Ces paroles sans suite parurent à *Katfir* des preuves suffisantes du crime dont il soupçonnoit l'innocent *Joseph*. Il se jette aux pieds de sa femme, s'efforce de la consoler, sans oser lui demander aucun autre détail sur un attentat qui intéresse l'honneur de l'un & de l'autre. Il lui promet de la venger de la façon la plus éclatante. *Zélicka* appelant ses forces, & jettant un grand soupir : *Katfir*, lui dit-elle, je vous conjure de ne pas pousser cette vengeance trop loin. Qu'une prison qui nous éloigne l'un de l'autre soit le seul châtiment... L'époux indulgent & trompé donne sa parole, retourne dans le jardin, & rend compte à son Souverain de la scène qui vient de se passer entre sa femme & lui. Il n'en omet aucune circonstance ; la tunique déchirée de *Joseph* est produite, & le Monarque Egyptien

ne trouvant point au-dessous de lui de faire les fonctions de Juge dans une pareille affaire, condamne l'Israélite à une rigoureuse prison. *Joseph* s'y laisse conduire, sans convenir du crime qu'on lui impute, ni vouloir former la moindre récrimination contre son accusatrice.

Zelika retourna dans son Palais de Memphis. Sa santé parut d'abord altérée; mais bientôt après elle se rétablit, d'autant plus qu'elle apprit que *Joseph* n'éprouvoit d'autre mal, & ne devoit subir d'autre peine que celle d'une prison, dont elle espéroit elle-même dissiper quelque jour l'ennui. Aussi-tôt qu'elle fut rétablie, les Dames de Memphis s'empresèrent de lui faire leur cour & de dîner chez elle. Un jour que cette assemblée étoit plus nombreuse qu'à l'ordinaire, on osa, vers la fin du repas, rappeler l'aventure du pavillon. On blâme, en général, l'audace de l'esclave qui avoit osé porter ses regards jusques sur l'épouse de son maître : celles qui se piquoient le plus de sévérité, affectèrent de dire que la Princesse de Mauritanie étoit trop indulgente de lui avoir accordé la vie; & que son audace méritoit la mort. A ces propos, *Zélicka* rougit, &

baissa les yeux : quelque autre Dame, plus adroite & plus flatteuse, avança que la beauté de la maîtresse devoit faire excuser l'extravagance de l'esclave. » Eh comment, (dit-elle) peut-on ne pas perdre absolument la tête, quand on voit de près une pareille beauté ? » *Zelicka* rougit encore ; mais enfin prenant la parole, » Mesdames, (dit-elle :) l'esclave dont vous parlez est encore plus coupable que vous ne pensez ; mais j'avoue que sa jeunesse, sa figure & son esprit m'ont paru dignes de quelque indulgence. Quelques-unes de vous l'ont vu pendant qu'il me servoit d'Echanfon ; il faut que je le fasse connoître aux autres. » *Joseph* est jeune, il n'a pas vingt ans, sa taille est au-dessus de la taille ordinaire, mais comme elle est parfaitement proportionnée, elle n'étonne point. Son embonpoint est tel qu'on ne peut lui reprocher d'être maigre ni pesant ; ses muscles prononcés, sans être découverts, & une chair ferme, annoncent la santé & la vigueur. Il a la peau douce & blanche, sans fadeur ; & l'éclat de son teint est tel, que l'on voit agréablement

„ ment mêlés sur son visage le lys, la rose
 „ & l'ébène, car ses joues & ses lèvres
 „ sont vermeilles, & ses sourcils, ses
 „ paupières & ses cheveux d'un noir
 „ éblouissant; ses yeux sont de la même
 „ couleur, & l'on ne peut rendre tout ce
 „ qu'ils expriment & tout ce qu'ils inf-
 „ pirent. Sa jambe est faite au tour; il a
 „ la main belle, quoique un peu sé-
 „ che; enfin tout annonce dans sa démar-
 „ che & dans sa contenance la force, la
 „ souplesse & l'agilité. Son esprit, son
 „ éloquence naturelle, l'étendue de ses
 „ connoissances le rendent aussi capa-
 „ ble de gouverner les hommes, que de
 „ séduire les femmes. Non-seulement on
 „ est disposé à consentir à tout ce qu'il
 „ propose, mais il seroit difficile de ne
 „ pas aller au-devant des projets qu'il
 „ pourroit former.... „

Zélicka prononçoit cet éloge de *Joseph*
 avec tant d'action, d'ardeur & de senti-
 ment, que l'on voyoit rouler dans ces
 beaux yeux ces larmes délicieuses produi-
 tes par la passion, le regret & le desir. Sa
 prononciation étoit précipitée, son sein
 palpitoit; enfin ce qu'elle ressentoit pour

le charmant Esclave dont elle faisoit l'éloge, ne pouvoit plus se cacher. Ses dispositions passèrent dans l'ame de celles qui l'écoutoient. Chacune d'elles (au moment où la Princesse parloit) tenoit d'une main une orange, & de l'autre un couteau pour en ôter la peau. Dgiami assure que ce récit intéressant, & débité avec chaleur, leur causa à toute une si forte distraction, qu'il n'y en eut aucune qui, au lieu d'ouvrir son orange, ne se coupât les doigts. Cependant, dès que l'épouse de *Katfir* eut cessé de parler, une Dame Egyptienne, qui se piquoit de malignité & même de médisance, osa lui dire que le portrait pouvoit n'être pas flatté, mais qu'elle étoit bien aise de voir que le peintre avoit le cœur bien rempli de son sujet. Mesdames, répartit *Zélicka*, j'ai lieu de croire qu'il vous occupe aussi; & pour en convaincre, que chacune de vous regarde à ses doigts. Effectivement elles convinrent de leur petit accident; elles n'en rougirent que légèrement devant *Zélicka*, & le repas s'acheva sans aigreur.

Cependant l'on croit bien que la Princesse de Mauritanie ne pouvoit être satisfaite & tranquille, sachant *Joseph* plongé

dans l'horreur des cachots. Elle formoit des projets pour y pénétrer elle-même, le voir & l'en tirer ; mais ils étoient impraticables. Elle consultoit sa nourrice, & ne pouvoit en tirer d'autre réponse, sinon que ses oracles promettoient toujours une fin heureuse à ses tourmens. Ce moment arriva, & fut amené par des évènements dont nous allons rendre compte en peu de mots, car ils sont connus de tout le monde, étant absolument conformes à la Genèse, source sacrée de l'histoire de *Joseph*, mais qui a été malheureusement altérée par les Ecrivains Mahométans.

Dans la même prison où se trouvoit *Joseph*, furent amenés quelque tems après lui deux Officiers de *Pharaon*. Ils étoient accusés d'avoir commis quelques fautes relatives à leur service ; & le Roi d'Egypte qui n'exerçoit son empire despotique que sur ceux qui l'approchoient de plus près, les avoit fait arrêter. L'un & l'autre étoient dans la plus grande inquiétude sur leur sort. *Joseph* qui s'en apperçut, tâcha de les consoler par des raisonnemens justes & sages, qu'il savoit d'ailleurs bien exprimer, sur les cours des Rois, & les orages auxquels on y est exposé. Mais en vé-

ritable courtisans, ces deux malheureux ne pouvoient pas prendre leur parti. Tout ce que les discours de *Joséph* purent leur procurer, ce fut un sommeil tranquille, pendant lequel chacun d'eux fit un songe qui redoubla leurs alarmes. Le lendemain ils en firent part à leur compagnon d'infortune, sans trop espérer qu'il pût les éclaircir. Mais l'art d'expliquer les songes, dont Dieu même avoit donné les premières règles à son serviteur *Abraham*, avoit été transmis à son fils *Isaac*, qui l'avoit appris à *Jacob*; & ce vénérable Patriarche y avoit initié de bonne heure son enfant chéri, l'aimable *Joséph*. Il expliqua donc avec facilité le songe des deux prisonniers; il les assura que dans trois jours ils sortiroient de prison; mais s'il eut le ménagement de ne point dire à l'un des deux que ce seroit pour aller au supplice, il n'hésita point à assurer l'autre qu'il rentreroit en grace & en faveur. Celui-ci enchanté assura l'Israélite de sa protection & de son crédit; mais quand la prédiction fut heureusement accomplie pour lui, il n'honora son compagnon de prison d'aucunes larmes, ni *Joséph* d'aucun souvenir. Quelque tems après le Roi *Pharaon* eut un songe qui l'in-

qui éta: tout le monde fait qu'il crut d'abord voir passer devant lui sept vaches grasses & bien nourries, suivies de sept autres maigres, & qui avoient l'air exténuées. En vain en demanda t-il l'explication aux plus savans Devins de l'Egypte; ce fut même inutilement que les Chaldéens, qui passioient pour les plus habiles dans cet art, furent consultés, personne n'y entendoit rien, lorsque l'Echanfon de *Pharaon*, qui avoit été en prison avec *Joseph*, se ressouvint de son compagnon d'infortune, & proposa au Roi de l'interroger. Le Monarque y consentit, & promit même au prisonnier la liberté & une grande récompense, s'il pouvoit lui découvrir le mystère qu'il vouloit pénétrer. *Joseph*, sans demander aucune certitude des espérances qu'on lui laissoit concevoir, n'hésita point à donner au Roi l'explication de son songe. Il lui déclara que les sept vaches grasses signifioient que, pendant sept années consécutives, les récoltes d'Egypte seroient abondantes; & que ces sept années heureuses seroient suivies de sept autres tout-à-fait stériles & malheureuses.

Cette réponse parut à *Pharaon* plus sa-

tisfaisante que toutes celles qu'il avoit entendues jusqu'alors ; mais cherchant à s'assurer jusqu'à quel point il pouvoit y ajouter foi, il questionna encore *Joseph*, & lui demanda comment il pouvoit ainsi pénétrer dans l'avenir, & y voir des choses si difficiles à expliquer. *Joseph* alors lui parla avec tant de noblesse, de force & d'éloquence du Dieu vivant, de l'excellence de sa doctrine, de sa grandeur & de sa puissance, que le Roi en fut étonné, & conçut pour son esprit, sa morale & sa religion, la plus grande estime, & la plus haute considération. Poussant ses questions plus loin, il voulut savoir quelles mesures il y avoit à prendre, conséquemment à cette succession d'années fertiles & stériles. « Seigneur, lui dit *Joseph*, » il faut profiter des unes pour prévenir » les inconvéniens des autres. Amassez » pendant les sept premières années le » produit surabondant de chaque récolte, » conservez-le précieusement, il suffira » pour suppléer avantageusement à ce qui » manquera au foible produit des dernières années ». *Pharaon* admira cette sage prévoyance ; & *Joseph* qui avoit mérité, par sa conduite avec *Zelicka*, d'être

le modèle des personnes chastes & de celles qui savent maîtriser leurs passions, eut, dans cette occasion, la nouvelle gloire d'être celui des économistes, & commença à mériter le titre qui lui fut généralement accordé par la suite, de *Sauveur de l'Egypte*.

Pharaon enchanté de tout ce qu'il venoit d'entendre, présenta *Joseph* à sa cour rassemblée, comme celui auquel il vouloit dorénavant donner toute sa confiance, & abandonner tout son pouvoir. Le jeune Israélite reçut ces honneurs en rougissant; mais *Katsir* apprenant qu'ils étoient accordés à ce même Hébreu qu'il avoit fait condamner à la prison la plus dure, tomba dans une maladie mortelle, qui, en peu de jours, le conduisit au tombeau. L'heureux Israélite remplit toutes les places brillantes dont celui-ci étoit en possession, & justifia le choix de *Pharaon*, en multipliant les preuves de sa profonde sagesse & de ses talens distingués pour le gouvernement d'un grand & puissant Etat. Pourroit-on douter qu'au milieu de tant de soins importants, il ne s'occupât de *Zélicka*? Non, un pareil oubli eût été indigne de l'esprit & du cœur de *Joseph*.

Il fit donner à la Princesse les plus fortes assurances de la constance & de la fidélité de son amour; mais voulant toujours observer les bienséances, il attendit la fin du deuil d'*Azir-Katfir*, pour épouser solennellement sa veuve. Il s'occupa, pendant cet intervalle, à visiter les Provinces de l'Empire Egyptien. Il jeta dans chacune d'elles les fondemens de plusieurs excellens établissemens; &, de retour à Memphis, il obtint de son maître l'agrément d'épouser la veuve de *Katfir*. *Zélicka* affoiblie par les inquiétudes & les chagrins, avoit perdu tout l'éclat de son teint & de sa beauté. La parure, d'ailleurs, lui étoit interdite, & ne pouvoit réparer cette perte; mais son cœur étoit toujours le même, & il suffit à *Joseph*, qui se conduisit avec sa maîtresse, dont la figure étoit changée, la beauté flétrie, les traits presque entièrement évanouis, mais qu'il lui étoit permis d'aimer alors sans crime, & dont il pouvoit jouir sans remords; il se conduisit, disons-nous, en jeune amant vraiment passionné, & dont le délicat honneur, la parfaite vertu & la solide piété, ont pu seuls arrêter les ardeurs.

De si bons procédés rendirent bientôt

à *Zélicka* tous ses charmes. Son cœur satisfait & son esprit tranquille, lui donnèrent, pour ainsi dire, un nouvel être. Avant de connoître *Joseph*, elle étoit Idolâtre; elle avoit élevé dans ses palais des temples superbes & délicieux, & les avoit consacrés aux faux Dieux de l'amour & de la volupté; après son second mariage, elle ne fit plus de sacrifices que sur un seul autel, celui du Dieu de *Joseph*, Auteur toute sageffe, de la paix du cœur, & de la véritable satisfaction.

Au bout de deux années elle se vit mère de deux enfans, *Manassès* & *Ephraïm*. *Joseph* eut la satisfaction de les présenter encore à son père *Jacob*, qu'il fit venir auprès de lui. Les Livres sacrés nous apprennent les détails intéressans du voyage des fils de *Jacob* en Egypte, de leur reconnoissance avec leur frère, du voyage de *Jacob* même dans ce riche & beau pays. Ce grand & saint Patriarche y mourut entre les bras de son fils chéri, âgé de ans. *Joseph* continua encore, pendant bien des années, à gouverner avec gloire & prospérité. Ce fut à lui que l'Egypte dû la connoissance de tant de sciences, & les procédés de tant d'arts utiles, qu'elle pos-

féda seule pendant plusieurs siècles , & qu'elle transmit ensuite au reste du monde. *Joseph* est encore célèbre dans l'Univers sous le nom de *Hermès Trismégiste* , & est regardé comme l'inventeur des plus sublimes doctrines relatives à la physique , de la chymie , de l'alchymie , de l'art des embaumemens , de celui des emblèmes & des hyéroglyphes. Il mourut à l'âge de 110 ans , laissant en Egypte les Israélites partagés en douze tribus , dont dix reconnoissent pour Auteurs les dix frères de *Joseph* , & deux , ses deux enfans , *Manassès* & *Ephraïm*.

Suivant le Poëte *Dgiami* , *Zélicka* eut le bonheur de vivre aussi long-temps que *Joseph* , & d'expirer au même instant que lui , sans qu'ils se coûtassent des regrets l'un à l'autre.

Ce qui arriva à la postérité de *Joseph* sous un autre *Pharaon* , fils de celui dont il avoit mérité la confiance , le retour des Israélites dans la terre de Chanaan , sous la conduite de *Moïse* , tout cela n'appartient plus au Roman de *Dgiami* , mais au texte sacré , dont nous nous garderons bien d'altérer , de nous-même , la pureté.

Contes & Fables Indiennes de Bidpaï & de Lokman, écrites originairement en Indien & en Arabe, & traduites en Turc par Ali-Tchelebi-Ben-Saleh; mises en François, en partie, par feu M. Galland, continuées & achevées par M. Cardonne, Secrétaire-Interprète du Roi, &c. Paris, 1778, 3 vol. in-12.

Il est certain, & nous avons déjà eu occasion de le dire, que les Fables de *Bidpaï* ont été originairement écrites en Indien, qu'elles ont été ensuite traduites en Arabe, & confondues avec celles de *Lokman*, & enfin réduites en Turc, sous le titre de *Hou-Mayoum-Namé*, ou *Livre Impérial*. C'est dans ce dernier état que M. Galland, (si fameux par sa Traduction des *Mille & une Nuits*) entreprit de les mettre en François; mais de quatorze Livres que contient l'Ouvrage Turc, quatre seulement ont été traduits par lui, & publiés en 1724, neuf ans après sa mort, arrivée en 1715. M. Cardonne vient d'achever cette intéressante Traduction, & nous avons enfin à présent les quatorze Livres entiers de l'*Hou-Mayoum*.

Namé. Nous allons en présenter un extrait qui puisse donner l'idée de l'Ouvrage, & fasse concevoir toute l'estime qu'il mérite, sans dispenser nos Lecteurs de la lecture de l'Ouvrage même.

Quoique ce soit ici un Recueil de Fables, nous pouvons bien en user comme d'un Roman : premièrement, parce qu'absolument parlant, toute fiction est de notre ressort ; secondement, parce que toutes ces Fables sont réunies dans deux cadres historiques ou romanesques, de la composition desquels il est fort difficile de fixer la date. Peut-être le premier n'est-il pas plus ancien que l'Auteur Turc de l'*Hou-Mayoum-Namé*, *Ali-Tchélebi-Ben-Salch*, qui étoit *Molla*, c'est-à-dire, Théologien Mahométan à Andrinople, sous le règne de *Soliman II*, Empereur des Turcs, contemporain de *François Premier*, Roi de France, & de l'Empereur *Charles-Quint*. *Soliman* accueillit parfaitement l'Ouvrage du *Molla*, honora l'Auteur de la place de Cadi de *Brouffe* ou *Burza*, capitale de la Bythinie ; & l'Ouvrage, dont la première copie est datée de 1540, a été depuis universellement répandu dans l'Orient, où il passe pour le meilleur Livre profane que l'on connoisse. La morale en est pure, la politique saine, le style simple, naturel, & par conséquent

très-analogue à la fable. Le second est plus ancien , & probablement du fixième siècle , tems où les Fables de *Bidpai* furent rassemblées & traduites en Persan.

Quant aux Fables même , nos Lecteurs en reconnoîtront beaucoup qu'ils ont déjà lues parmi celles d'*Esopé* & de *la Fontaine* , mais ils n'en feront point étonnés quand ils sauront que *Plancide* , Moine Grec du Bas-Empire , est le premier qui ait publié les Fables d'*Esopé* , qu'il suppose avoir été Phrygien , vivant du tems de *Crésus* , Roi de Lydie. L'on croit que ce prétendu *Esopé* est le même que *Lokman* , Fabuliste Arabe , auquel les Auteurs Mahométans attribuent presque toutes les mêmes Fables que *Plancide* a publiées sous le nom d'*Esopé* ; en poussant encore plus loin ces recherches , on trouve que *Lokman* est le même que le Bracmane ou Philosophe Indien *Bidpai* , qui composa ses Fables pour un Roi nommé *Dabchelim* , lequel en fut si content , qu'il fit du Bracman son premier Ministre , & qu'il conserva ces Fables comme des maximes précieuses qu'il transmit à ses successeurs ; ceux-ci firent , très-mal-à-propos , un secret de ces maximes , si bien que *Cosroës Premier* , surnommé *Nouschirwan* , le plus grand d'entre les Rois

de Perse , adorateurs du feu , en ayant entendu parler , eu bien de la peine à les recouvrer pour en faire la règle de sa conduite. Il parvint enfin à connoître ces maximes , & les pratiqua. Ses successeurs les abandonnèrent , & furent soumis par les Califes ; deux de ceux-ci les firent traduire de l'ancien Persan en Arabe , ce furent *Almanzor* & *Mamoun* , auxquels la connoissance & la pratique de ces maximes portèrent encore bonheur. Enfin , ces belles & utiles Fables furent traduites en Persan moderne & en Turc , comme nous l'avons dit au commencement de cette Note ; passons à l'Extrait.

Nous venons de dire que les vérités contenues dans les Fables de *Bidpaï* , paroissent converties de deux enveloppes , & que la première étoit probablement entièrement de l'imagination de l'Auteur Turc *Ali-Tchélebi*. Voici , en peu de mots , en quoi elle consiste. Il y avoit autrefois à la Chine un Empereur très-riche , très-puissant , vaillant & redoutable à la guerre , magnifique & libéral dans sa Cour , & juste envers ses peuples. Il avoit un Visir habile , prudent & vertueux qui

avoit mérité la confiance du maître & celle des sujets. Il remplissoit, auprès du Monarque Chinois, les deux postes délicats de Ministre & de Favori; il étoit de toutes ses parties de plaisirs, comme de tous ses conseils. Un jour qu'ils étoient l'un & l'autre à la chasse, après en avoir fait une très-heureuse & très-abondante, mais par un tems très chaud, le Visir invita l'Empereur à se reposer, & lui indiqua, à peu de distance, au haut d'un petit monticule, un bocage agréable, où ils trouveroient de l'ombre, & une source d'eau fraîche & limpide. Ils s'y rendirent; & ayant laissé leur suite à quelque distance, ils se mirent à causer en se reposant. Après s'être occupé du spectacle de la nature, & particulièrement des essaims d'abeilles qu'ils entendoient bourdonner dans le tronc des vieux chênes, & qu'ils voyoient alternativement entrer & sortir: Sire, dit le Ministre au Prince, l'instinct des animaux est admirable, mais leur caractère est uniforme; les insectes surtout, depuis la création du monde jusques à sa fin, ont fait, font & feront la même chose. Il n'en est pas de même des hommes; la toute puissance du Créateur

s'est bien mieux manifestée à leur égard. A peine toute une espèce d'animaux nous représente-t-elle le caractère d'un seul homme ; & il faut chercher , parmi ces derniers , quel est le genre d'utilité dont ils peuvent être ; au lieu que l'on est toujours sûr que les abeilles fournissent du miel & de la cire , & que les vers qui vivent sur les mûriers fournissent de la soie. La grande science des Rois est donc de connoître les hommes , & de savoir à quoi il sont propres ; mais cette connoissance n'est pas aisée à acquérir. Les uns sont fourbes , & s'étudient à cacher leurs vices ; les autres se croient capables de tout , quoiqu'ils ne le soient de rien. « Il » est vrai, Visir, reprit alors l'Empereur » Chinois , les hommes sont pervers , & » ne s'attachent qu'à se tromper les uns » les autres ; mais sur-tout à tromper les » Souverains : ainsi j'ai pris la résolution » de fuir le monde , d'abandonner mon » Empire , & de me retirer dans une solitude, où je m'occuperai uniquement à » contempler les beautés muettes de la » nature , & à réfléchir sur les défauts » du genre humain. . . Renoncez à cette » idée , Seigneur, reprit le sage Visir, il

» ne vous est pas permis de prendre un
» tel parti ; le ciel vous a prescrit d'autres
» devoirs , & vous devez les remplir. Si
» l'état de Souverain n'entraînoit avec lui
» que des honneurs , des plaisirs & des ri-
» chesses , il seroit peut être méritoire d'y
» renoncer ; mais la souveraineté oblige
» à une fonction bien pénible , c'est celle
» de gouverner les hommes. Vous êtes
» condamné par une puissance supérieure
» à la vôtre (celle de l'Être-Suprême) à
» étudier les besoins de vos sujets , & à y
» pourvoir , sinon par vous-même , au
» moins par des hommes intermédiaires ;
» le choix de ces gens-là est difficile : s'il
» est heureux , vos peuples le feront , &
» vous jouirez de leur bonheur & des ré-
» compenses promises aux sages Monar-
» ques. — Mais est-il si aisé de bien gou-
» verner ? — Il faut , pour cela , réflé-
» chir profondément sur l'histoire du Roi
» *Dabchelim* & de *Bidpai*. Si Votre Ma-
» jesté ignore cette histoire , je me ferai
» un plaisir de la lui raconter ; je ne peux
» espérer de la terminer aujourd'hui , mais
» je la continuerai toutes les fois qu'il
» vous plaira de m'entendre ». L'Empe-
» reur des Chinois en témoigna le plus

grand desir; & le Visir commença son histoire, & la continua jusques à la fin, le Monarque lui en ayant fourni presque tous les jours l'occasion.

Tel est le premier cadre : nous croyons que le second, dont nous allons rendre également un compte succinct, est de l'ancien Auteur Persan qui rassembla les Fables de *Bidpai* pour le Roi de Perse, *Cosroës Premier*, surnommé *Nouschirwan*, ou du moins de celui qui les traduisit en Arabe pour les Califes. *Almanzor & Mamoun*.

Il y avoit autrefois dans les Indes un Roi nommé *Dabchelim*, il étoit puissant, & possédoit beaucoup de beaux & grands éléphants, genre de richesse qui caractérise les grands Princes de ce Pays-là. Il avoit d'ailleurs dans ses Etats de grands Philosophes & des gens savans; il les admettoit volontiers à sa table, & se plaisoit à les entendre raisonner sur différentes matières. Un jour qu'il leur donnoit à dîner, on vint à parler, entre autres vertus, de la libéralité, & l'on en fit de grands éloges, car les Savans & les Philosophes même Indiens étoient bien aise que les Rois eussent cette vertu en recom-

mandation, & l'exerçassent à leur égard. *Dabchelim* fut si touché & si enchanté de ce qu'il entendit dire à ce sujet, que sur le champ il ouvrit tous ses trésors, & les distribua à ses convives & à quelques autres honnêtes gens. La nuit suivante, le Roi des Indes fut récompensé de cet acte de libéralité par un songe. Il crut voir un vieillard qui lui conseilloit, ou lui ordonnoit, de la part du Très-Haut, de monter, le lendemain, à cheval, & de s'acheminer vers un certain petit canton de ses Etats, peu éloigné de la capitale. Il ne manqua pas de se conformer à cet avis du ciel. Il se rendit au lieu désigné. C'étoit un vallon, que le Roi parcourut pendant quelque tems sans y rien voir de remarquable: enfin, à l'extrémité, il aperçut une grotte, à l'entrée de laquelle étoit assis un vieillard. Le Roi descendit de cheval, &, s'approchant du bonhomme, entra en conversation avec lui. Il y a 60 ans, lui dit le vieillard, que j'habite cette retraite, & je ne la quitte qu'une fois le mois pour aller à la ville chercher des provisions de toute espèce, que je paye avec facilité, car elles sont simples & communes; je ne demande rien à per-

sonne, & je fais qu'aussi je ne suis bon à rien ; mais les chagrins qu'a éprouvés mon père en s'occupant des affaires, & fréquentant les hommes, m'ont appris qu'ils n'étoient bons qu'à fuir : je vois, à la magnificence de votre équipage, que vous êtes un grand Seigneur, & peut-être même le Roi *Dabchelim*, Souverain de ces contrées. Cela étant, puisque j'ai l'honneur de vous voir (avantage que je n'ai sûrement pas brigué, & que je ne ferois pas allé chercher hors de ma solitude) j'ai un présent à vous faire, c'est mon superflu ; il ne m'est d'aucune utilité, & il peut être à votre usage. Il est renfermé dans un souterrain, dont vous voyez l'entrée au fond de cette grotte. Mon père m'a dit que c'étoit un trésor considérable ; mais je ne me suis jamais donné la peine de l'examiner. Je ne touche qu'à un sac qui est à l'entrée, & qui est rempli de pièces d'or ; j'en tire une tous les mois, avec laquelle je vais à la ville chercher ma provision ; & ce seul sac suffiroit encore pour pourvoir à mes besoins pendant plus de tems que je ne peux espérer de vivre. Le Roi fut touché de la sagesse & de la modération du vieillard ;

& , plutôt par curiosité que dans l'espérance de trouver des richesses dignes de lui, il consentit à profiter de l'offre du bonhomme, auquel il vit bien qu'il ne feroit aucun tort en l'acceptant. Il fit donc approcher sa suite, apporter des flambeaux, & pénétrer dans le souterrain. Il s'y trouva des richesses immenses, & sur-tout des pierres précieuses d'un prix inestimable, & des bijoux singuliers, renfermés dans différens coffres que l'on ouvrit avec facilité. Une seule cassette, plus magnifique que les autres, ne put s'ouvrir, faute de clef, sans être forcée. *Dabchelim* la fit transporter dans son palais avec toutes les autres richesses du trésor. Le bonhomme s'en vit débarrasser avec plaisir, d'autant plus que le Roi pourvut à ses besoins sans les augmenter, ni le tirer de sa solitude.

Dabchelim ayant fait ouvrir la cassette, trouva qu'elle renfermoit une boîte d'or, & celle-ci, sous plusieurs enveloppes d'étoffes, un écrit, en caractères très-anciens, & qui parurent d'abord impossibles à déchiffrer. Cependant *Dabchelim* consulta tant de Bracmanes, de Gymnosophistes, & autres Savans de ses Etats, qu'il en trouva

un qui lui dit : *Seigneur, cet écrit est la pièce la plus précieuse de votre trésor ; c'est le testament du grand Roi HOUSCHENK, qui régnoit dans ces pays-ci il y a plusieurs siècles.* Après l'avoir bien étudié, il le traduisit tout entier. Dans le préambule le Roi *Houschenk* déclaroit qu'il écrivoit ce testament politique pour l'instruction de *Dabchelim*, entre les mains de qui il étoit instruit, par révélation, qu'il devoit tomber ; l'ancien Roi établissoit ensuite quatorze maximes, d'après lesquelles il disoit qu'un Souverain devoit se gouverner. Il ajoutoit que ces quatorze maximes pouvoient se prouver chacune par plusieurs histoires, contes ou fables également curieuses & instructives. Mais que pour entendre ces beaux contes, il falloit faire le voyage de l'Isle de *Sarendip*. (Tout le monde sait que les Orientaux appellent ainsi la grande Isle de *Ceylan*, située dans la mer des Indes.) Le Roi eut aussi-tôt envie de s'embarquer. Mais en Prince sage, ne voulant absolument point prendre son parti avant que d'avoir consulté son conseil, il fit assembler ses *Visirs*, leur communiqua son projet, & leur demanda leur avis : *Sei-*

gneur , dit le premier , *les maximes contenues dans le testament d'Houschenk sont admirables ; elles n'ont pas besoin d'être appuyées par des histoires fabuleuses ; mais si vous croyez le secours de ces sortes d'histoires nécessaire à ces vérités , vous pouvez , sans faire le long & pénible voyage de SARENDIP , en entendre ici même quelques-unes ; & je vais , si Votre Majesté me le permet , lui en réciter une.* C'est la fable des deux Pigeons : elle prouve que quand on est heureux chez soi , on a tort de voyager , & que souvent l'on rapporte , des courses lointaines , plus de fatigues que de profit.

(Tout le monde fait en France que l'aimable *la Fontaine* a mis en vers charmans la fable des deux Pigeons. Elle est dans l'original Persan , ou Turc , beaucoup plus longue , mais certainement moins agréable. Tous les détails de la fable orientale , ne valent pas ces quatre vers de celle de *la Fontaine*.

Amans , heureux amans , voulez-vous voyager ?

Que ce soit aux rives prochaines ;

Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau ,

Toujours divers , toujours nouveau.)

La fable des deux Pigeons est suivie dans le *Hou-Mayoum-Namé* de quatre autres fables préliminaires à toutes celles qui composent les quatorze chapitres ou livres de *Bidpai*. Le Roi en raconte deux ou trois, & ses Visirs autant; l'objet de ceux-ci est de l'empêcher de partir pour *Sarendip*; le sien de faire ce voyage. Enfin il s'embarque; & étant arrivé dans l'isle, il cherche la montagne sur laquelle (à ce que croient les Orientaux) *Adam*, le premier des hommes, fit sa pénitence. Il trouve au haut de cette montagne l'entrée d'une grotte habitée par un solitaire bramine: c'étoit *Bidpai*, dont le nom signifie en Indien *bon conseil*. Celui-ci reconnoît & reçoit avec politesse le Roi *Dabchelim*, se charge de l'instruire, & de lui prouver, par plusieurs beaux contes, la vérité des quatorze maximes établies dans le testament d'*Houschenk*. (C'est le sujet des quatorze livres de l'*Hou-Mayoum-Namé*, dont par conséquent les fables sont le véritable fonds.)

Le livre premier en contient vingt-huit, dont l'objet de *Bidpai* est de prouver qu'il ne faut pas écouter les discours des médifans.

médifans. Nous ne parlerons que de celles de ces fables qui nous ont paru les plus piquantes & les plus neuves. Nous en userons de même pour les livres suivans. La quatrième de celui-ci est intitulée *la Souris prodigue*.

Une Souris affamée avoit son habitation sous un hangard contigu à un grenier, dont il n'étoit séparé que par une cloison. Ce grenier étoit rempli de bled, dont pendant long-temps la Souris ne put point approcher; mais enfin elle fit si bien, en gratant & rongean le bois, qu'elle perça la cloison, & pénétra dans le grenier. Elle y trouva du grain en abondance, & fit bonne chère, seule, pendant quelques jours; quand elle avoit bien mangé, elle se retiroit sous son hangard; elle alloit le matin chercher des provisions pour sa journée, & en apportoit communément assez pour pouvoir régaler même des convives, s'il lui en survenoit. Elle n'en manqua pas, car les Souris du voisinage s'appercevant que sa table étoit bonne, vinrent bientôt lui faire visite, politesse & honneur, pour se faire inviter par elle, & partager son abondance. La Souris flattée de ces complimens; rece-

voit ces parasites d'autant plus volontiers, que le grenier lui paroissant un trésor inépuisable, il ne lui en coûtoit qu'un ou deux voyages de plus pour régaler une vingtaine de Souris. Après le repas, on dançoit, on chantoit. *Bidpai* nous rapporte même tout au long, la chanson de ces gaillardes Souris; le sens en est, qu'*il faut se divertir aujourd'hui, puisqu'on n'est pas sûr de voir demain*. Il leur sembloit qu'un si bon temps ne devoit jamais finir; mais la Souris prodigue & ses compagnes se trompoient. Le grenier qui fournissoit à leur bonne chère, étoit un grenier de précaution, que l'on avoit rempli après d'abondantes récoltes, pour y retrouver, en cas de disette, ce que l'on y avoit amassé. Ce cas prévu arriva. Une mauvaise année obligea le propriétaire du grenier à y recourir, & à faire enlever tout le bled qu'il contenoit. Cette opération se fit pendant le sommeil de la Souris, qui après avoir bien dîné & bien soupé, la veille, dormoit la grasse matinée. Le bruit qu'elle entendit pendant toute la journée dans le grenier l'empêcha d'y entrer. Le soir ou le lendemain, de grand matin, quand elle voulut y pénétrer, elle le trouva vuide de bled; & com-

me elle vouloit ramasser quelques grains qui étoient restés épars sur le plancher, des chats la dévorèrent, après s'être joués cruellement de son corps.

Cette fable est très-connue dans tout l'Orient sous le nom de la *Souris de Lokman*, parce qu'elle se retrouve également parmi celles de ce Poëte, que nous avons manuscrites & imprimées en Arabe. Nous avons déjà dit que, selon toute apparence, *Bidpai*, *Lokman* & *Esope*, n'étoient que le même Auteur; mais ces trois noms ont donné lieu à des traditions différentes. *Mahomet* a parlé de *Lokman* dans le trente-unième chapitre de l'*Alcoran*, où il fait dire à Dieu même, *j'ai donné la sagesse à Lokman*. Les Commentateurs se sont exercés sur ce passage. Les uns ont soutenu que *Lokman* étoit neveu d'*Abraham*, d'autres qu'il l'étoit de *Job*, ceux-ci qu'il vivoit sous *David*, ceux-là du temps de *Jonas*. La plus commune opinion est qu'il étoit Abyssin, natif d'Éthiopie ou de Nubie, car on assure qu'il étoit Nègre. Si le dernier fait est vrai, il fait beaucoup d'honneur à ceux de cette couleur, dont l'espèce n'est pas féconde en Poëtes, en Savans & en Philosophes. Il fut esclave,

vendu à un Juif, qui, l'ayant fait connoître au Roi *Salomon*, ce Monarque (dit-on) l'acheta d'abord, puis lui accorda la liberté, & eut pour lui la plus grande considération. Il vécut trois cens ans, &c...

Voilà bien des notions différentes, ou plutôt des conjectures sur un seul homme. Revenons à *Bidpai*, soit qu'il soit le même que *Lokman*, ou qu'il soit son émule.

L'histoire du Derviche & du voleur est assez longue dans ce petit ouvrage, parce qu'elle y est contée longuement; mais elle peut se réduire, & forme une suite d'aventures assez singulières. Un Derviche ou Faquir qui se croyoit très-habile, eut envie de faire des disciples, & de les initier dans les mystères de sa religion. En allant faire la quête dans la ville voisine, il demanda tout haut si quelqu'un vouloit se mettre sous sa conduite. Comme en faisant cette proposition il étoit vêtu d'une belle & bonne robe, un voleur eut envie d'en profiter. Dès le jour même il se présente à la porte du Derviche, & le prie de vouloir bien le recevoir pour disciple. Le solitaire l'embrasse, le fait souper avec lui, & commence à lui donner des instructions qui endorment jusqu'au Profes-

seur même. Il a cependant le temps de se coucher. Le lendemain le Derviche ne retrouve plus ni son disciple ni sa robe. Il court après le voleur, & s'achemine, pour cet effet, vers la ville. En traversant une plaine, il apperçoit deux béliers qui se heurtoient la tête l'un contre l'autre avec tant de fureur, que l'herbe étoit teinte de leur sang. Un renard, spectateur du combat, prit le temps qu'ils s'étoient séparés pour venir lécher leur sang. Le combat des deux animaux recommence; le renard qui se trouve entre deux, est frappé, percé par le milieu du corps, & reste mort sur la place. Cet accident fit faire des réflexions au Derviche; il s'y livra en silence pendant quelques momens, & continua sa route. Il ne put arriver à la ville qu'après les portes fermées, & fut obligé de se loger dans le fauxbourg, chez une vieille femme, qui, d'elle-même, lui offrit un gîte. Pendant la nuit, il y fut témoin d'une aventure assez tragique. Cette femme avoit une fille, & cette fille plusieurs amans, de l'aveu même de la mère, qui se faisoit un revenu de ses charmes. Il y en avoit un que la fille préféroit, & pour lequel elle renonçoit à tous les autres. La

vilaine mère, qui n'y trouvoit pas son compte, voulut empoisonner le jeune homme. Elle avoit mis du poison dans une canne de roseau, & alloit le souffler dans les narines du jeune homme pendant qu'il dormoit avec la fille. Mais dans le moment qu'elle approchoit le tuyau, le jeune homme éternua avec tant de véhémence, qu'il fit remonter tout le poison qui entra dans la bouche de la femme, & la fit mourir sur le champ. Le Derviche, après avoir admiré ce coup de la Justice Divine, sortit de la maison, entra dans la ville, & passa inutilement toute la journée à chercher son voleur. Le soir un Cordonnier lui offrit de l'héberger, & le conduisit chez lui; il y fut témoin d'une dernière scène plus étrange que les précédentes. Le Cordonnier ayant frappé à sa porte, sa femme vint lui ouvrir avec empressement, mais en lui disant quelques paroles qui lui firent aisément comprendre qu'elle attendoit un autre que lui. Effectivement la Cordonnière avoit un amant; & croyant que son mari ne reviendrait point ce jour-là, elle lui avoit fait donner rendez-vous par une voisine qui étoit leur confidente. Elle crut que c'étoit

cet amant qui arrivoit, & fut attrapée par son mari jaloux, qui, découvrant tout le mystère, résolut de s'en venger. Après avoir mené l'Hermite dans une salle basse, où il pouvoit se reposer, mais d'où aussi il étoit à portée de tout voir, le Cordonnier prit sa femme, la battit vigoureusement, & l'attacha à un pillier de la chambre, puis il sortit de la maison, laissant la porte entr'ouverte. Un moment après la voisine confidente, qui étoit femme d'un chirurgien, vint voir si elle pouvoit faire entrer le galant; & trouvant son amie ainsi attachée, elle lui en demande la raison. Hélas! lui dit la malheureuse femme, mon mari vient de revenir ivre, il m'a battue, & puis est allé dormir jusqu'à demain matin. Si vous vouliez seulement tenir ma place pendant une demie-heure, j'irois au-devant de notre ami, je l'arrêteroïs, & l'empêcherois de venir jusques ici, ensuite je viendrois vous délivrer; & je suis sûre que demain mon mari étant reveillé & desivré, me pardonnera. L'obligante voisine y consentit, prit la place de la Cordonnière, & bientôt s'en trouva très-mal. Le mari revint avec un rasoir à la main, dont il abattit le nez de sa pré-

tendue femme ; puis , avec le sourire le plus cruel , l'ayant déliée : *allez* , lui dit-il , *où il vous plaira dans cet état*. La confidente , après quelques momens , ramassa son nez , le mit dans son mouchoir , & , s'en cachant la face , regagna tristement & honteusement son logis. L'embarras pour elle , étoit de pouvoir cacher à son mari cet horrible accident. Nous verrons comment elle y réussit , après avoir exposé la manière dont la Cordonnière se tira d'affaire. Elle revint , & trouvant sa voisine dans un si terrible état , elle la consola de son mieux , lui promit de la venger bientôt , reprit sa place , & un peu avant que le jour parut , & que son mari se réveillât , elle se mit à adresser tout haut au ciel les plus ferventes prières. Le mari qui l'entendit , se leva aussi-tôt , bien résolu de continuer à ajouter la raillerie à la barbarie ; mais quel fut son étonnement , quand sa femme paroissant devant lui avec son nez en entier , rendit graces au ciel du prodige qui lui avoit rendu cette partie de son visage ! Le Cordonnier stupéfait , resta la bouche ouverte & les yeux fixes d'étonnement. Pendant ce temps , la malheureuse confidente étoit

retournée chez elle , bien embarrassée d'avoir le nez coupé, & de ne savoir comment se justifier auprès de son mari , qui alloit bientôt arriver. Enfin elle imagine une ruse qui lui réussit. Elle s'enveloppe le visage de son mouchoir , dont elle se fait une espèce de turban , & entendant approcher son époux , se couche , n'ayant laissé dans la chambre qu'une lampe , qui ne rendoit qu'une foible lumière. Le Chirurgien revenoit de chez un malade , dont l'état exigeoit une opération par laquelle il avoit besoin de ses meilleurs rasoirs ; il entre , & les demande avec empressement à sa femme : celle-ci qui les avoit mis exprès auprès d'elle , se retourne avec une apparence de mauvaise humeur , & les lui jette brusquement au nez ; le mari piqué de cette mauvaise manière , les rejette à la tête de sa femme. Alors la malheureuse crie au meurtre ; les voisins accourent , & on voit le nez de la femme coupé & sanglant. Elle assure que c'est en lui jetant ses rasoirs à la tête , que son mari lui a abattu le nez ; & tout le voisinage convient qu'il a grand tort , & que s'il faut corriger sa femme , il ne faut pas du moins pousser la brutalité

jusqu'à ce point. Le lendemain matin on traîne l'époux devant le Cadi, & sa femme l'accuse hautement : le pauvre Chirurgien étoit prêt à être condamné, lorsque le Derviche se présente devant le Juge. « Seigneur, dit-il, avant que de condamner ce mari qui paroît coupable, daignez me faire la grâce de m'entendre. » Ce n'est point le voleur qui a emporté ma robe ; les béliers n'ont pas tué le renard ; ce n'est pas même le Cordonnier qui a coupé le nez de la femme du Chirurgien ; & c'est encore moins son mari qui est l'auteur de cette barbarie. » Mais nous-mêmes, nos folies, nos imprudences, sont cause de tous les malheurs qui nous arrivent ». Le Cadi fort étonné, demande au Derviche l'explication de ce propos singulier. « Seigneur, lui dit il, (après lui avoir conté toutes les dernières aventures dont il avoit été témoin) si je n'avois pas eu la vanité de m'attacher des disciples, le voleur qui a fait semblant de vouloir être le mien, ne m'auroit pas dérobé ma robe ; c'est donc ma faute si je l'ai perdue. Si le renard n'eût pas eu l'imprudence de se jeter entre les deux béliers, il n'eût pas

» perdu la vie ; si la méchante femme
 » n'eût pas eu dessein d'empoisonner l'a-
 » mant de sa fille , elle n'eût pas été em-
 » poisonnée elle-même. Enfin, si la fem-
 » me du Cordonnier n'eût pas voulu
 » être infidelle à son mari, elle n'eût pas
 » été battue ; & si celle du Chirurgien
 » n'eût pas voulu favoriser cette intrigue,
 » elle n'eût pas eu le nez coupé. Il est
 » donc bien vrai que nous sommes nous-
 » mêmes les auteurs de tous les maux
 » qui nous arrivent ».

Une des Fables de *Bidpai* qui se trouve dans ce même Livre, peu intéressante par elle-même, est terminée par une précieuse maxime.

Le meilleur des hommes est celui qui fait le plus de bien à tous les autres.

La dix-septième est courte & plaisante. Un jeune Cormoran avoit été nourri d'abord dans une ménagerie, où on lui apportoit tous les jours à manger : il fut lâché ensuite dans la campagne, d'un côté aquatique, où l'on jugea qu'il pouvoit aisément trouver sa nourriture. Effectivement dès le soir même il vola sur un étang, & son instinct le porta à plonger, pour se saisir de ce qu'il voyoit. Ce qu'il

aperçut de plus beau & de plus brillant, & dont il voulut faire sa proie, c'étoit la lune qui étoit alors dans son plein. Le jeune & ignorant Cormoran se précipite plus de cent fois dans l'eau, donne en vain des coups de bec, & ne saisit rien. Après avoir passé plusieurs heures dans cet exercice inutile & fatigant, il se retire, & va se coucher (sans avoir soupé) dans une touffe de roseaux. Le lendemain, au grand jour, il reprend son vol, & repasse sur l'étang. Il voit dans l'eau plusieurs poissons véritables, qu'il lui eût été aisé de prendre; mais faussement instruit par ce qui lui étoit arrivé la nuit précédente : « non, non, disoit-il en lui-même, je n'y serai pas trompé davantage ». Ainsi il pensa mourir de faim, pour n'avoir pas voulu tenter une seconde fois si la pêche lui feroit plus favorable.

Il est aussi dangereux de concevoir une méfiance générale de tout le monde, parce qu'on a été trompé une fois, & même plusieurs, que de se confier aux premiers venus, parce que les premiers dans lesquels on a mis sa confiance, s'en sont trouvés dignes.

La vingt-troisième a été mise en vers.

par la Fontaine : elle est intitulée *la Tortue & les deux Canards*. C'est la troisième du dixième Livre.

La vingt-septième, *l'Ours & le Jardinier*, est dans le même cas. C'est la dixième du huitième Livre ; elle finit par cette maxime :

Rien n'est si dangereux qu'un indiscret ami ;
Mieux vaudroit un sage ennemi.

Le premier Livre de *Hou-Mayoum-Namé* est bien plus long dans la Traduction de M. Galland que les treize autres, mais c'est parce qu'il a fort allongé par des discours dont on peut se passer aisément. Nous allons parler des trois autres qui terminent les deux premiers volumes que nous devons à ce Traducteur, & nous dirons ensuite un mot des dix autres, qui sont tout entiers de la Traduction de M. Cardonne.

Le second Livre ne contient que huit fables, dont le but moral est de prouver que les méchants font toujours une fin malheureuse. Il y a deux ou trois de ces Fables qui sont courtes & assez singulières.

Un âne étant entré dans un petit champ cultivé par un Jardinier , celui-ci qui le trouva faisant du ravage , lui lança une coignée qui coupa la queue à l'animal , lequel s'enfuit d'abord ; mais voulant ensuite retrouver cette partie de son corps , qu'il regardoit comme un bel ornement de sa personne , il rentra dans le potager , & en cherchant sa queue , il gâtoit encore plus d'herbages : un second Payfan l'attrapa & lui coupa les oreilles. *Quand on vient d'éprouver un premier malheur , bien fou qui se met en risque d'en éprouver un second.*

Un aveugle voyageant avec deux de ses amis , laissa tomber son fouet ; & se baissant pour le ramasser , saisit un serpent gelé & engourdi , qu'il prit pour une bonne lanière. Ses amis qui s'en apperçurent l'en avertirent : « Prends garde , lui crièrent-
» ils , ce n'est pas un fouet que tu tiens ,
» c'est un animal venimeux & cruel qui
» va te donner la mort. A d'autres , ré-
» pondoit l'aveugle , vous voulez me faire
» lâcher mon fouet pour vous en emparer ;
» mais je le garde ». Quoi qu'on pût lui dire , il le garda jusqu'à ce que ce serpent ranimé , s'entortilla autour de son bras ,

le mordit & le fit périr. *Quand on est aveugle , il faut s'en rapporter à ceux qui voient clair.*

Un jeune Médecin avoit commencé par apprendre à bien connoître les plantes & les drogues , & il ne savoit pas encore les appliquer. Il étoit instruit de leurs vertus ; mais comme il se trompoit sur les symptômes des maladies, il appliquoit souvent très-mal de bons remèdes , & se décria si fort dans une cour à laquelle il s'étoit attaché, qu'il en fut chassé. L'expérience des malheurs qu'il avoit causés par sa faute lui fit faire de sérieuses réflexions. De nouvelles études lui apprirent enfin à connoître les maladies , aussi bien que les remèdes ; il travailla longtemps avec succès dans une autre cour ; mais ayant vieilli & presque perdu la vue, il ne pouvoit plus reconnoître lui-même ni distinguer les drogues qu'il ordonnoit ; il fut obligé de les faire chercher & composer par des étourdis & des ignorans ; & ayant, par un malheureux *quiproquo*, empoisonné la fille du Roi , dont il étoit le premier Médecin, ce Monarque le fit mourir. *Il y a des métiers pour lesquels il faut savoir non-seulement ordonner , mais*

exécuter : quand on est trop jeune , on ne fait pas encore ce qu'on doit faire , & quand on est trop vieux , on ne fait plus ce que l'on fait.

Ce second Livre finit par une maxime du proverbe oriental qui nous paroît très-expressif : *qui plante des épines , ne doit pas s'attendre à recueillir des roses.*

La morale du troisième Livre , est qu'il faut se faire des amis , les ménager , & profiter de leur commerce & de leurs conseils. Il est encore partagé en huit fables ou contes , dont presque toujours des animaux sont les acteurs & les interlocuteurs. Nous y avons reconnu deux des fables *de la Fontaine* , celle des deux Amis , (la onzième du huitième Livre) & celle du Corbeau , de la Gazelle , de la Tortue & du Rat , (la quinzième du douzième.) Le bon *la Fontaine* , qui se fût reproché de s'attribuer ce qui appartenoit à d'autres , convient que ces deux fables sont de *Bidpai*.

Le quatrième Livre nous apprend qu'il faut toujours se méfier de ses ennemis , & qu'il est important de connoître leurs projets pour se mettre en garde contre leurs mauvais desseins. Quelques fables de ce

dernier Livre peuvent nous arrêter un moment. Dans celle des *Eléphants* & des *Lapins*, *Bidpai* prétend qu'un troupeau d'Eléphants s'étant adonné à se promener dans une plaine entourée de bois & de brossailles, où il y avoit beaucoup de Lapins, ces foibles & petits animaux étoient fréquemment écrasés par les pieds pesans des Eléphants. Ne sachant comment se soustraire à cette tyrannie, l'un des Lapins imagina une ruse qui lui réussit. Il avoit appris que les Eléphants avoient un grand respect pour la Lune; ainsi il s'avisa de se placer sur une petite élévation de terre, & de faire annoncer au roi des Eléphants qu'un Ambassadeur de la Lune, tombé nouvellement en terre, de cètte planette, lui demandoit audience. Le chef des Eléphants, quoiqu'étonné d'une pareille annonce, n'hésita pas cependant à se rendre au lieu où l'ambassadeur avoit établi son domicile. Là, le prétendu ministre lunaire lui fit sa recommandation en faveur des Lapins, l'assura que la Lune prenoit à eux un véritable intérêt, & ajouta même qu'elle enverroit de malignes influences sur les trompes de quiconque maltraiteroit les Lapins. Le roi des Eléphants per-

suadé que les Lapins étoient chers à la Lune, recommanda à tous ses sujets de les ménager extrêmement, de prendre garde de les écraser, & d'éviter même leurs garennes.

C'est ainsi que ceux qui n'ont point pour eux la force, doivent employer la ruse pour leur sûreté.

Un bon homme, assez laid, avoit épousé une très-jolie femme; il l'aimoit éperduement, mais elle ne répondoit point à sa tendresse, & ses caresses étoient reçues avec une froideur désespérante. Un jour, pendant qu'ils étoient couchés, un voleur s'introduisit dans leur chambre, & commença à emporter quelques-uns des effets du ménage. La femme qui l'aperçut la première eut la plus grande frayeur, & se jettant aussi-tôt entre les bras de son époux: ah! mon cher ami, nous sommes perdus, lui dit-elle, en l'embrassant tendrement. Le mari réveillé par des caresses qui lui étoient nouvelles, & bien plus enchanté de sa bonne fortune, qu'alarmé de la présence de celui qui la lui avoit occasionnée: ah! cher voleur, s'écria-t-il, prenez tout ce que vous voudrez dans ma maison, l'obligation que je vous ai est d'un prix inestimable.

Le Derviche & les deux Voleurs, fable.

Un Derviche avoit un âne qu'il conduisoit de temps en temps à la ville, où il rassembloit les provisions, fruits d'une quête qu'il rapportoit dans son hermitage. Deux Voleurs conçurent de cruels projets, l'un contre sa personne, l'autre contre son âne. Le premier vouloit l'assassiner pour s'emparer de ses habits & du peu d'argent qu'il pouvoit avoir, le second vouloit prendre l'âne pour son usage. Ils se rencontrèrent en chemin, & se communiquèrent leurs desseins. D'abord ils furent parfaitement d'accord : *nous n'en voulons point au même objet*, se dirent-ils, & ils s'en allèrent ensemble faire leur coup. En traversant un bois, ils virent le bon Hermite endormi au pied d'un buisson, & son âne paissant auprès de lui. L'un dit, je veux le tuer ; l'autre, je veux le voler. Mais, dit cet assassin, je ne peux tuer l'Hermite sans le faire crier, & l'âne s'enfuira : vraiment, dit l'autre, je ne peux dérober l'âne sans réveiller l'Hermite, & il se défendra. Le résultat de cette double réflexion fut qu'ils crièrent, l'un, prenez garde à vous Derviche, l'on veut vous tuer ; l'autre, prenez garde à

vous , l'on veut vous dérober votre âne. L'Hermite entendit ces cris , se réveilla , sauva son âne & sa personne.

Le Menuisier & sa Femme. Dans une grande Ville située sur le bord de l'Indus , il y avoit un Menuisier qui avoit épousé une très-jolie femme , dont il étoit éperduement amoureux. Malheureusement cette femme étoit pour le moins coquette ; elle avoit plus d'un amant. Le mari étoit assez jaloux , mais encore plus bête. A la fin il soupçonna la conduite de sa femme ; & voulant l'épier un jour , il feignit d'aller en campagne. La femme ne manqua pas de donner un rendez vous à un de ses amoureux , & le mari de revenir par la porte de derrière , & de se cacher dans un cabinet , d'où il pouvoit voir tout ce qui se passoit dans sa chambre à coucher. Il vit bientôt choses faites assurément pour lui déplaire , & il prenoit en lui-même sa résolution de tuer sa femme dès que le galant seroit parti ; (car c'est un usage constant dans l'Orient de tuer sa femme dès qu'on la trouve infidelle , & cela passe plutôt dans ces pays-là pour un acte de justice que pour un trait de barbarie) par bonheur pour la femme ,

elle s'aperçut qu'il y avoit quelqu'un dans un cabinet, & se douta que c'étoit son mari. Aussi-tôt elle instruisit son amant par quelques mots à l'oreille ; & voici comme elle se tira d'affaire. « O !
» ma chère maitresse , lui dit le galant ,
» puis-je me flatter que vous m'aimez , &
» que vous me préférez à votre mari ? Non ,
» lui répondit décidément la perfide femme , je ne peux trahir mon sentiment
» ni vous cacher la vérité ; j'aime mon
» mari ; je l'adore ; je l'ai toujours préféré à l'esprit , & je ne pourrai jamais
» aimer d'autres que lui. Il est vrai que ,
» comme vous m'avez vivement persécutée , je n'ai pu résister à vos instances , surtout pendant le tems de son absence.
» Accoutumée à ses caresses journalières ,
» il me faut du moins chaque jour quelque chose qui me le représente & qui
» me le rappelle ; mais dussiez-vous être irrité contre moi , je vous jure que je
» n'aime que mon mari ». Celui-ci entendant ce discours , changea la résolution barbare qu'il avoit prise , & n'osa jamais l'exécuter contre une femme qui , même en le trahissant , avoit de si bons sentimens pour lui. Il se retira donc tranquil-

lement , laissa les deux amans en paix ; & faisant semblant de revenir le lendemain de son voyage , il ne lui fit aucun reproche , & se contenta d'être dorénavant plus assidu auprès d'elle , & de ne la pas quitter un seul jour. La Menuisière en fut un peu ennuyée ; mais du moins il n'arriva aucun esclandre dans le ménage.

La onzième fable de ce Livre , qui en contient douze ; est intitulée *la Souris changée en fille*. La Fontaine l'a mise en vers , & c'est la septième fable de son neuvième Livre.

Tels sont les quatre premiers Livres des fables de *Bidpai* traduites par M. Galland. Les dix suivans , qui composent le troisième volume de la nouvelle édition , sont entièrement de la traduction de M. Cardonne , qui , en les abrégant , a épargné à ses Lecteurs bien des longueurs & de l'ennui.

Bidpai prouve dans le cinquième Livre de ses fables , qu'il faut bien prendre garde de perdre , par sa faute , un bien aussi précieux qu'un ami , quand on a eu le bonheur de s'en attacher un. Les histoires d'animaux qu'il raconte à ce sujet , doivent être lues dans l'ouvrage même.

Le sixième Livre établit cette autre maxime , que la précipitation entraîne après elle bien des malheurs. Des trois ou quatre fables que ce Livre contient , nous ne parlerons que d'une seule.

Un Sultan chassoit à quelque distance de sa capitale , ayant sur le poing un excellent Faucon , & qui avoit la vue plus perçante qu'aucun animal de son espèce. Après avoir long-tems couru par un tems très-chaud , au milieu des rochers que l'ardeur du soleil rendoit brûlans, & avoit lâché plusieurs fois son faucon, le Monarque s'arrêta au pied d'un de ces rochers, qui étoit fendu, & d'où découloit une eau, qui, quoique un peu jaunâtre, lui parut propre à le désaltérer. Il s'étendit sur la mousse, plaça son faucon auprès de lui sur une branche d'arbre, & tirant de sa poche une tasse d'or, il la remplit de l'eau qui découloit assez doucement de la fente du rocher. Quand la tasse fut pleine, il voulut boire, mais le faucon s'approchant de lui, d'un coup d'aile renversa la tasse. Le Sultan en fut fâché, & crut d'abord que ce n'étoit qu'un simple accident; mais ayant encore rempli sa tasse par trois fois, & le faucon l'ayant rou-

jours renversée ; à la fin le Prince irrité , tira son sabre & coupa la tête à son oiseau. Dans le moment la suite du Prince s'étant rapprochée, son écuyer vit avec étonnement les effets de la fureur à laquelle il s'étoit porté. Le Sultan faisant lui-même quelques réflexions sur la précipitation avec laquelle il s'étoit défait de son faucon , & soupçonnant la Providence d'avoir fait agir l'oiseau , il chargea son écuyer de remonter jusqu'à la source du ruisseau, en faisant le tour des rochers. L'on découvrit bientôt que le faucon avoit raison , & avoit même rendu un grand service à son maître; la source étoit empoisonnée : un grand & énorme serpent s'y baignoit & y déposoit sa bave venimeuse. Les rochers par lesquels l'eau passoit étoient garnis d'aconits & d'autres plantes dangereuses. *Hélas!* dit alors le Sultan, *j'ai ôté imprudemment la vie à celui qui vouloit sauver la mienne.*

Le Livre septième, dont nous ne rapporterons aucune fable , prouve qu'il est juste & sage de dissimuler avec ses ennemis. C'est dans ce Livre qu'on lit cette belle maxime : « Le sage use de ménage. » ment

» ment avec son ennemi, dans l'espérance
 » que celui-ci pourra cesser de l'être; &
 » il ne se livre pas entièrement à son ami,
 » dans la crainte qu'il n'abuse un jour de
 » sa confiance ».

Le Livre huitième roule sur la manière dont on doit se conduire avec un ami que l'on a eu le malheur d'offenser; car quelque chose qu'il dise, on doit être assuré qu'il ne rendra jamais son amitié. *Bidpai* en donne pour preuve l'histoire d'un Sultan & de son perroquet. Nous n'en dirons pas davantage sur ce Livre.

Le neuvième contient l'éloge de la clémence. L'Auteur la conseille, mais il inspire cependant aux Princes cette importante réflexion:

Rois, souvenez-vous que la clémence est la seconde entre toutes les vertus que vous devez pratiquer, & que la justice est la première.

La principale Fable est celle d'un Lion & d'un Renard, dont le Roi des animaux avoit fait son Ministre, & qui, quoique Renard, étoit un Ministre très-sage & très-honnête. Il fut calomné par ses en-

nemis , mais il se conduisit très - noblement , & se justifia très-heureusement.

Le dixième Livre contient une sortie très-juste & très-bien placée , contre la tyrannie & l'injustice. Un *Once* , ou Loup cervier, est Ministre d'un Lion tout-à fait cruel & tyran : il tâche d'adoucir la férocité de son maître , & dans cette vue lui raconte plusieurs histoires , qui toutes prouvent que ceux qui font du mal en sont toujours punis , ou par ceux mêmes qui en ont été les victimes , ou par le ciel qui devient leur vengeur. *Le jardin de la tyrannie*, dit-il, *ne produit que des plantes empoisonnées*. Mais le lion a d'autres Ministres ou Courtisans qui lui persuadent de continuer à dévorer ses sujets , l'assurant qu'ils sont faits pour sa dent royale , qu'il doit ne s'en faire aucun scrupule , & les regarder comme un bien dont il peut user , & comme une terre dont il peut consumer les fruits. Le Monarque n'est que trop disposé à croire ces flatteurs , qui ne veulent lui persuader de continuer ses cruautés que pour en profiter eux-mêmes. A la fin le Roi Lion reconnoît , malgré leurs mauvais conseils, *qu'il faut être juste & modéré*.

On voit, dans le onzième Livre, que nous devons être contents de l'état dans lequel la Providence nous a placés, sans vouloir mal-à-propos en embrasser un autre. Cette vérité est prouvée par des Fables que nous ne copierons point, quoiqu'elles soient assez singulières.

Le douzième Livre contient l'éloge de la douceur & de la modération. La Fable principale est l'histoire d'un Prince des Indes, auquel la fausse & maligne interprétation d'un songe, pensa faire commettre des actes de barbarie épouvantables; heureusement ayant consulté un devin plus honnête, il n'eut que des aventures agréables, & il ne fit que des actes de douceur & de clémence.

C'est dans ce Chapitre que se trouve l'histoire du Prophète *Salomon* & de son Visir *Boutimar*. Ce grand Roi, dont la puissance & la sagesse sont aussi connues des Orientaux que des Juifs, envoya un jour chercher son Visir. « Un Ange du » ciel m'est apparu cette nuit, lui dit-il; il » tenoit en main un vase qui étoit rempli » d'une eau merveilleuse, qui a la vertu » de rendre immortel. Le messager de

„ Dieu m’a offert d’en boire , & de rester
„ sur la terre jusqu’à la fin des siècles , si
„ mieux je n’aimois subir la loi commune
„ du reste des hommes , au bout d’une
„ carrière assez longue , mais qui ne pas-
„ seroit pas les bornes ordinaires. Le Tout-
„ Puissant vous laisse le maître de choisir ,
„ a-t-il ajouté , & vous pouvez prendre
„ trois jours pour vous décider. J’ai ac-
„ cepté le délai , continua *Salomon* ; quel
„ parti me conseilles-tu de prendre ? Sire ,
„ répondit *Boutimar* , l’Ange vous a-t-il
„ promis , de plus , que vos richesses ,
„ votre puissance , votre sagesse , votre
„ santé , dureroient aussi long-temps que
„ vous ; & que ce que vous avez de plus
„ cher , vos enfans , vos parens , vos amis ,
„ vos favoris & vos favorites , vous tien-
„ droient toujours fidelle compagnie ? Non ,
„ dit le fils de *David* , l’Ange ne m’a rien
„ promis de tout cela. Que voulez-vous
„ donc faire éternellement dans ce mon-
„ de , reprit le Visir ? Voir périr successive-
„ ment autour de vous les objets de votre
„ tendresse & de votre confiance ? Vous
„ voir dépérir vous-même , & éprouver des
„ révolutions fâcheuses pour votre santé ,

» vos richesses, & votre puissance? Non,
» Sire, il vaut mieux essuyer le sort or-
» dinaire de l'existence des hommes ».
Salomon suivit ce sage conseil, & re-
fusa de boire dans le vase de l'immor-
talité.

Le Chapitre treizième a pour objet de prouver que les Princes courent le plus grand danger, en accordant leur confiance à ceux qui en sont indignes. L'histoire qui tend à établir cette vérité, est déjà connue par les mélanges de Littérature Orientale, publiés par M. *Cardonne*, il y a quelques années. Elle est très-singulière; mais il faut la lire dans l'ouvrage même.

Le quatorzième & dernier Chapitre tend à établir le système de la prédestination ou de la fatalité, qui est si généralement adopté par les Mahométans, & si commode pour expliquer une infinité de choses que nous voyons arriver dans le monde, & dont nous ne pouvons définir les causes ni les raisons; système d'ailleurs faux & dangereux dans l'application qu'on en peut faire. L'Histoire ou la Fable contenue dans ce Chapitre, est intéressante & agréable.

L'*Hou-Mayoum-Namé* entier fini, conformément à ce que l'Auteur Turc *Ali-Tchébi-Ben-Saleh* avoit annoncé. Chacune des maximes du testament du Roi *Honschenk*, a été démontrée par le Bracmane *Bidpai* au Roi *Dabchelim*. Celui-ci retourne bien instruit dans ses Etats, gouverne ses sujets en conséquence, les rend heureux, & se comble de gloire.

Le Roi *Hou-Mayoum-Fal* étant instruit des maximes qu'avoit suivies *Dabchelim*, se conduit de même, & est également heureux.

M. Cardonne a placé à la fin de son dernier volume quelques Notes, dont les deux premières sont très-intéressantes. L'une regarde *Nouschirvan*, ou *Cosroès Premier*, le plus grand Roi & le plus puissant que la Perse ait eu pendant la Dynastie des *Sassanides*, adorateurs du feu, qui furent chassés par les Mahométans. Ce fut sous le règne de ce Monarque Persan que naquit *Mahomet*. Les Orientaux ont fait de *Nouschirvan* le héros de quelques Romans assez beaux & assez intéressans, pour que nous en donnions quelque jour l'extrait.

La seconde Note regarde *Soliman-Bendaoud*, ou *Salomon*, fils de *David*. C'est sur ce Monarque qu'ont été fondées les histoires Orientales les plus extraordinaires, & les opinions les plus singulières *. Nous aurons quelque jour occasion d'entretenir amplement nos Lecteurs sur cette matière.

* Les Contes & Fables Indiennes, 3 vol. in-12, se trouvent à Paris chez *Lambert*, Imprimeur, rue de la Harpe, près S. Côme.



Hau-Kiou-Choan , histoire Chinoise , traduite de l'Anglois ; Lyon , 1766 , 4 petits volumes in-12 , avec figures copiées d'après les dessins Chinois.

Quand nous avons avancé , dans un de nos derniers Volumes, que nous ne croyions pas qu'il y eût aucun Roman vraiment original Chinois , nous étions dans la bonne-foi ; mais nous avons été désabusés en lisant la Préface de la Traduction dont nous allons donner l'Extrait , imprimée à Londres , en Anglois , en 1761.

Il paroît constant que cet Ouvrage n'est ni le fruit d'une imagination Angloise , ni une foible imitation du Chinois , mais un véritable Roman original dans cette langue ; que ce Roman a été traduit , à la Chine même , vers l'an 1719 , d'abord du Chinois en Portugais , ensuite du Portugais en Anglois ; que le dernier Traducteur est mort en Angleterre en 1736 , & que les Manuscrits Chinois , Portugais & Anglois de cette Traduction , ont été vus alors à Londres par ce qu'il y avoit de plus savans hommes en Angleterre. Ainsi il y avoit déjà 25 ans qu'ils étoient fort connus en Angleterre , lorsqu'ils ont été imprimés.

Le Journal Encyclopédique de Février 1762, a donné l'extrait de l'édition Angloise, dans laquelle, comme dans la Traduction François, le quatrième volume est presque entièrement rempli par une Dissertation sur la Poësie Chinoise; l'extrait d'une Comédie que l'Auteur avoit vu jouer à Canton en 1719; & un Recueil de Vers Chinois, de Maximes & de Proverbes, dans cette langue, le tout recueilli par le Traducteur Anglois.

C'est M. *Eidous*, connu par plusieurs autres Traductions, qui a rendu à notre nation le service de traduire cette Histoire Chinoise d'Anglois en François. Les Notes qu'il a mises au bas des pages de sa Traduction, nous ont paru justes; & comme il indique ses sources, on voit qu'il les a bien choisies. Nous rapporterons quelques-unes de ces Notes à la fin de la narration, & nous les ferons suivre par une partie des pièces non romanesques qui terminent le quatrième volume.

Hau-Kiou-Choan, (mots Chinois, qui signifient *Histoire instructive & amusante*) est donc un Roman qui porte tout-à-fait l'empreinte du génie Chinois. La marche en est claire, l'action simple, & les épisodes bien liés au sujet principal. Comme les caractères n'ont rien de fort sail-

lant , les événemens ne font ni merveilleux ni extraordinaires. Il femble qu'il ne doive pas produire un grand intérêt , cependant il attache ; & nous avons lieu de croire que nos Lecteurs l'aimeront bien autant comme nous allons le présenter , dégagé d'une infinité de digreffions , de réflexions & de détails peu intéreffans , que comme il est dans le Livre même , accablé & pour ainsi dire noyé dans toutes ces inutilités.

Ceux qui ont déjà lu les relations de la Chine, & qui ont ainsi acquis quelque connoissance des mœurs de ce pays, reconnoîtront ici les principes que suivent les Chinois, encore plus que tous les autres peuples Orientaux , relativement à leurs femmes , qu'ils croient devoir tenir très-enfermées. On fait assez généralement que celles de la Chine ne voyent que leurs parens avant d'être mariées , & après leur mariage , que leurs maris seulement ; de sorte que les intrigues que l'on pourroit lier avec elles , ou celles qu'elles voudroient lier elles-mêmes , seroient de la plus difficile exécution. On fait , d'ailleurs , que les Chinois ont coutume de gêner & de briser même les pieds de leurs femmes , de sorte qu'elles ont bien de la peine à marcher , ce qui achève d'apporter des difficultés à tous les arrangemens qu'on pour-

roit prendre avec les Dames & Demoiselles Chinoises.

Nous avertissons que nous allons adoucir les mots Chinois , qui sont trop difficiles à prononcer ; & que sans changer absolument leur caractère national , nous allons les mettre en état d'être lus & retenus par des Européens.

Tiéchangou étoit fils de *Tiéching*, Mandarin de Justice de la ville de Tahmin, à quelques journées de Pékin : son père , pour le rendre propre aux exercices militaires , l'avoit fait élever durement , de sorte qu'il avoit acquis une force de corps prodigieuse , sans nuire à la beauté de ses traits, qui étoient admirables, & aux charmes de son esprit, que l'on avoit cultivé de très-bonne heure (a). Dans toute la Province, il n'étoit connu que sous le nom du beau *Tiéching*. Son père même l'admirait , d'autant plus qu'il montrait des dispositions capables de faire le bonheur de sa famille. L'on pouvoit déjà préfumer qu'il emploieroit son éloquence naturelle , & le talent qu'il pourroit acquérir de bien écrire, à défendre les malheureux opprimés , & la vigueur de son bras à sou-

tenir les foibles & les venger. Mais comme il faut que les grandes qualités soient toujours accompagnées de quelques défauts, il étoit souvent téméraire, & quelquefois vindicatif. Sa colère s'enflammoit aisément; alors il suivoit ses projets avec une opiniâtreté que les obstacles ne faisoient qu'irriter; & il lâchoit d'autant moins prise, qu'il avoit ou croyoit presque toujours avoir la justice de son côté.

Le père qui découvrit de bonne heure quels étoient les avantages & les défauts du caractère de son fils, voulant tirer parti des uns & adoucir les autres, l'envoya, à l'âge de vingt ans, étudier à Pékin, où il passa trois ans à cultiver les sciences, & à obtenir le premier degré des Lettrés, avec le droit de porter la robe bleue (b).

Décoré de cette marque d'honneur, *Tiéchangou* retournoit dans sa patrie, lorsque, environ à une journée de la ville où demouroit son père, s'étant arrêté dans un bourg chez une bonne femme, dont il réclama l'hospitalité, & qui la lui accorda volontiers, suivant l'usage respectable constamment suivi à la Chine, il s'aperçut que cette bonne femme étoit en pleurs, & lui en demanda la raison.

« Hélas ! lui dit-elle , il vient d'arriver une
» cruelle aventure à mon fils : vous le
» connoissez peut-être , puisque je vous
» vois revenir de Pékn en habit de Lettré.
» Son nom est *Véphé* ; il y a peu de tems
» qu'il a subi ses examens , & donné ,
» comme vous , des preuves de sa scien-
» ce : après avoir reçu mes félicitations
» & celles des habitans de ce bourg , sur
» son nouveau grade , il s'est rendu dans
» la ville de Tahmin , où demeure un
» Docteur , qui depuis long-temps a pro-
» mis de lui donner sa fille en mariage
» aussi-tôt après la fin de ses premières
» étendus. Mon fils espéroit qu'il n'auroit
» qu'à se présenter pour épouser cette
» belle fille , mais un Mandarin (c) puis-
» sant , nommé *Tacouai* , ayant entendu
» parler de ses charmes , a résolu de la
» mettre au nombre de ses concubines (d) ;
» & apprenant le prochain retour de mon
» fils , il a fait enlever cette fille , d'auto-
» rité , de chez ses parens , & l'a cachée
» quelque part , sans qu'on puisse savoir
» ce qu'elle est devenue ».

Tiéchangou connoissoit très-médiocre-
ment le jeune Lettré dont on lui parloit ;
cependant il fut touché de l'injustice qu'on

lui dit qu'il éprouvoit. Il alla le trouver, le consola, & s'informa de toutes les circonstances de l'enlèvement. Le Lettré les lui raconta les larmes aux yeux, & finit son réci par se désespérer de ne voir aucun moyen de pouvoir obtenir justice d'un Mandarin aussi puissant que *Tacouai*.

» Que n'allez-vous présenter une requête
 » à l'Empereur, à Pékin, répondit le fils
 » de *Tiéching*? Ce seroit inutilement, lui
 » répliqua son camarade d'étude; ma re-
 » quête seroit renvoyée au tyran dont je
 » me plains; & peut être me feroit-il pé-
 » rir, ou subir le même sort que vient
 » d'éprouver un honnête Mandarin subal-
 » terne, qui a refusé de se prêter à ses
 » injustices. Vous êtes trop timide, reprit
 » le fier *Tiechangou*; pour moi, je ne
 » crains point de dénoncer les coupables
 » quand je les connois, & de venger l'in-
 » nocence, dussai-je même courir quel-
 » que risque en la défendant. Demain-
 » j'irai à la ville voir mes parens; mais
 » je ne tarderai pas à repasser par ici, &
 » à porter une requête que je vous invite
 » à dresser; & j'ose d'avance, vous ré-
 » pondre de son succès ».

Le malheureux *Véphé* écrivit sa suppli-

que, & la porta, le lendemain matin, chez sa mère, à *Tiéchangou*, qui, après l'avoir prise & l'avoir mise dans sa manche (e), continua sa route vers la ville où il étoit né; & il y arriva avant la fin du jour. Son premier soin fut de se rendre à la maison paternelle; mais quel fut son étonnement, d'y trouver par-tout des marques de tristesse, d'abandon & de désolation: plus de gardes ni de marques d'honneur devant la porte; la salle d'audience vuide & dégarnie; un seul domestique, ancien dans la maison, & qui le connoissoit, se présenta à lui, & d'un air triste lui proposa de passer à l'appartement de sa mère (f), en lui disant qu'il n'y avoit plus qu'elle au logis. Le jeune Lettré inquiet & alarmé, s'y rendit, & son premier mouvement fut de demander à sa mère si son père vivoit encore. Je le crois, mon fils, reprit la mère; mais apprends quel malheur nous est arrivé depuis quelque jours, & quelle injustice nous avons éprouvée.

Ton père trouva l'autre jour un vieillard & sa femme en pleurs. Il leur demanda le sujet de leur affliction, & apprit d'eux qu'ils n'avoient qu'une fille, qu'ils

avoient promise depuis long-temps à un jeune Lettré qui devoit arriver incessamment de Pékin pour l'épouser; mais que *Tacouai*, grand Mandarin de cette ville, ayant eu envie d'en faire sa concubine, & voyant qu'elle alloit lui échapper, pour passer dans la maison d'un autre, avoit formé & exécuté l'injuste projet de l'enlever, & qu'il les avoit même maltraités, parcequ'ils avoient voulu la défendre. Ton père, (ajouta la mère de *Tiéchangou*) a trouvé ces vieillards si malheureux & si peu dignes de l'être, qu'il a osé faire des représentations au grand Mandarin, quoiqu'il soit son supérieur. Celui-ci, irrité, l'a dénoncé à l'Empereur comme insolent, & même comme rébelle; & le Souverain abusé, a condamné mon époux à une rude prison, dans laquelle il est déjà transporté. C'est ainsi que, dans un pays où règne le Prince le plus juste, & qui est gouverné par les plus sages loix, il se commet cependant d'affreuses injustices. « Je les ferai réparer, dit le fils à sa mère; je vois que » cette affaire tient à une dont je suis déjà » informé; je repartirai demain pour la » capitale, & j'ose vous répondre de ramener, dans peu, mon père triomphant ».

La mère un peu consolée, s'abandonna au zèle de son fils, qui effectivement repartit dès le lendemain; & après avoir passé quelques instans dans le village de *Véphé*, arriva à Pékin; & se rendit en toute diligence à la prison où étoit détenu son père. Par bonheur il connoissoit le gouverneur ou commandant de la prison, & obtint de voir son père, & de s'entretenir avec lui. Ce fut une grande consolation pour le malheureux Mandarin, que de retrouver son fils, & d'apprendre que, même avant de savoir que *Tiéching* étoit intéressé dans cette affaire, *Tiéchangou* étoit déjà décidé à venger *Véphé*. Cependant il craignoit le crédit du grand Mandarin dont il étoit la victime, d'autant plus qu'il savoit que *Tacouai* avoit enfermé la fille enlevée dans une maison de l'Empereur, qui étoit un asyle inviolable. Aucune de ces difficultés n'arrêta le jeune Lettré; il fit dresser à son père une requête, la lui fit signer; & la joignant à celle qu'il avoit déjà de *Véphé*, il fit remettre l'une & l'autre au Monarque. Elles eurent un succès si favorable (étant très-bien écrites, & d'ailleurs appuyées par un Ministre ennemi de *Tacouai*) que

Tiéching & son fils reçurent ordre de repartir (mais très-secrètement) pour *Tahmin*, avec pouvoir d'arrêter le coupable, & de reprendre la fille enlevée.

Muni de cet ordre suprême, *Tiéchan-gou* s'avança le premier, s'étant dépouillé de sa robe de Lettré, mais armé comme un soldat Tartare, portant une masse d'armes, monté sur un cheval blanc, & suivi de quelques valets. Il se rendit directement à la porte de la maison Impériale : il frappe rudement à la porte, on refuse d'ouvrir, & on lui répond qu'il est coupable de vouloir violer un asyle si respectable. Il assure que c'est par ordre de l'Empereur même qu'il veut y entrer ; & en disant ces mots, il enfonce la porte avec sa masse. Il trouve le grand Mandarin occupé à juger le père de la fille enlevée ; il interrompt cette inique procédure. *Tacouai* & ses gens veulent lui en imposer, & le menacent ; mais il les déconcerte, & les pétrifie, pour ainsi dire, en leur montrant l'ordre suprême, revêtu du sceau Impérial. Presque aussi-tôt *Tiéching*, qui avoit été reprendre les marques de sa dignité, paroît, suivi de ses gardes qu'il avoit rappelés auprès de lui au

moyen d'un nouvel ordre ; & s'avancant gravement , avec la contenance d'un Magistrat sévère , mais sage , qui punit , non le tort qu'on lui a fait à lui-même , mais l'injustice en général , il signifie à *Tacouai* l'arrêt par lequel l'Empereur , de l'avis de son tribunal suprême , le dépouilloit de toutes ses charges & dignités , & l'exiloit en Tartarie , avec toute sa famille (car les Chinois ont pour maxime de rendre toujours les familles participantes des punitions imposées à leurs chefs). La jeune fille du Docteur lui fut rendue , & bientôt après donnée pour épouse à *Véphé*. *Tiéchangou* retourna à Pékin , rendre compte à l'Empereur de l'exécution de ses ordres. Le Monarque le reçut avec bonté , & crut ne pouvoir mieux réparer l'injustice faite à *Tiéching* , qu'en lui donnant la place de grand Mandarin de Tah-min , qu'occupoit *Tacouai*. Toute la ville & le pays le reconnurent , en cette qualité , avec des transports de joie inexprimables. Le triomphe du père & du fils fut complet.

Cependant *Tiéching* réfléchissant que *Tiéchangou* avoit témoigné , dans cette affaire , de l'audace & de la vivacité , &

que , quoiqu'il fût animé pour la justice , son trop grand zèle pouvoit lui être nuisible , il résolut de le faire voyager , & le laissa le maître de choisir , parmi les Provinces de l'Empire , celle où il croyoit pouvoir acquérir les connoissances les plus utiles. Le jeune Lettré choisit , de préférence , la Province de Chantong , & partit pour s'y rendre.

Il y avoit dans cette Province un principal Mandarin d'armes , communément employé au - dehors , quoiqu'il eût toujours sa maison dans la ville de Tsenan , qui en est la capitale. Il avoit une fille charmante , que l'on avoit surnommée *Souhepin - Sing* (g) , pour exprimer sa beauté , qui étoit extrême , (vu le goût régnant à la Chine). Son père avoit pris en elle la plus grande confiance , & quoique fort jeune , elle gouvernoit absolument sa maison. Le Mandarin d'armes avoit un frère qui étoit Docteur , nommé *Souhéiou* ; mais on ne fait pas trop comment il l'étoit devenu , car il étoit fort ignorant ; son nom étoit *Souhéguvin*. S'il n'avoit pas de science , au moins il avoit de l'intrigue. Comme il l'avoit employée pour être Docteur , il voulut s'en

servir aussi pour s'assurer la succession de son frère, qui n'avoit point de garçon. Les filles, à la Chine, ne pouvant plus hériter dès qu'elle sont mariées, (la dot que leur père leur donne leur tenant lieu de tout partage) il étoit de l'intérêt de *Guvin* de trouver, pour sa nièce, un parti que le père & la fille ne pussent refuser. Il y avoit à Chantong le fils d'un des principaux Collao, ou conseillers privé de l'Empereur : *Guvin* parla à ce jeune homme de la beauté de sa nièce, & lui inspira l'envie de la posséder. Pour achever de le séduire, il lui fit effectivement voir sa nièce dans le tems qu'elle alloit rendre visite à sa fille, que l'on appeloit *Souhé-Giankoo*, c'est-à-dire, petite merveille, mais qui n'étoit rien moins que merveilleuse, car elle étoit petite & laide (*h*). Les maisons des deux frères étoient contigues, les deux cousines pouvoient aisément se visiter sans passer dans la rue, & le Docteur *Guvin* les fit regarder au jeune homme dans le moment qu'elles étoient toutes deux ensemble. *Souhépin-Sing* étoit charmante : dès que le fils du Collao l'eut apperçue, il en fut enchanté, & pressa l'oncle de la lui faire obtenir.

Celui-ci le lui promit, autant que cela dépendoit de lui ; mais en ayant parlé à sa nièce, il la trouva fort éloignée de vouloir accepter cette proposition ; & en ayant écrit à son frère, celui-ci ne s'y trouva pas mieux disposé, sachant que le jeune homme qu'on lui proposoit étoit d'une assez mauvaise conduite. Mais l'amant Chinois comptant sur le crédit de sa famille, l'employa d'une façon tout-à-fait odieuse, pour venir à bout de son dessein. Il fit, on ne fait sous quel prétexte, partir le père avec un détachement de troupes, pour aller jusqu'au fond de la Tartarie, & employa le Gouverneur de la Province pour déterminer la jeune personne au mariage proposé. Cette espèce de Vice-Roi se rendit, avec l'oncle, chez la Demoiselle, & la pressa de donner au fils du Collao le billet écrit en lettres d'or sur papier rouge, qui, à la Chine, vaut une promesse de mariage, ou du premier contrat, dont il est difficile qu'une fille se dégage, quand une fois elle l'a signé.

La Demoiselle, qui, au reste, reçut, suivant l'usage de la Chine, la visite du Vice-Roi, étant voilée, n'osa résister ouvertement à l'autorité réunie du Gouver-

neur & de son oncle ; mais comme elle étoit très-fine & très-adroite , elle trouva moyen , après avoir écrit le billet , de signer , au lieu de son vrai nom , celui de sa cousine , *petite merveille* , fille de *Guvin*. Le Docteur ignorant prit cet écrit pour bon ; le Vice-Roi ne le lut pas , & l'on crut l'affaire arrêtée. Cependant l'adroite fille engagea son oncle à faire les lettres de compliment & de remerciement , comme s'il eût été son père , vu l'extrême éloignement de celui-ci : par la même raison , l'oncle reçut aussi les présens que les parens du garçon font en pareille occasion à ceux de la fille. Enfin il représenta , en tout , comme père ; & le jour du mariage fut fixé à un mois de là , d'après l'avis des Astrologues , qui furent consultés pour choisir un jour heureux pour cette fête.

Ce jour arriva ; & dès le grand matin *Couthé* (c'étoit le nom du jeune homme) envoya la chaise dorée , avec une assez grande suite de valets & de Musiciens , à la porte de la maison de *Guvin* , annonçant qu'il viendrait lui-même , sur le midi , chercher sa belle , & l'emmener. L'oncle passa aussi-tôt chez sa nièce : allons , lui dit-il , tout est prêt , mettez vos

plus belle parures, la chaise est déjà à ma porte ; & dans quelques heures l'époux viendra pour vous conduire chez lui.

« Que voulez-vous dire ? reprit la belle »
« *Souhé*, ce n'est point moi que ces pré- »
« paratifs peuvent regarder, c'est ma cou- »
« sine, votre fille. Comment, reprit le »
« Docteur, y pensez-vous ? N'est-ce pas »
« vous dont j'ai traité le mariage, & qui »
« en avez écrit vous-même la promesse ? »
« N'est-ce pas pour vous que j'ai reçu les »
« lettres & les présens ? Cela ne peut pas »
« être, répliqua avec courage la jeune »
« *Souhé*, vous n'avez pas été en droit d'a- »
« buiser de l'éloignement de mon père, »
« pour me marier sans son consentement. »
« Les lettres & les présens ont été adressés »
« chez vous, donc ils regardent votre fille ? »
« — Et le billet ? — Il ne me regarde »
« pas non plus ; faites apporter la copie »
« que vous avez dû en garder, & exami- »
« nez-la ». On apporta effectivement »
cette copie, & l'on vit que le billet étoit »
souscrit du nom de *Giankoo*, & qu'on »
y avoit même ajouté la date de la nais- »
sance de cette fille de *Guvin*, qui avoit »
un an de plus que sa cousine. À l'éton- »
nement du Docteur succéda la fureur : il »
menaçait

menaça sa nièce de la faire venir devant le Mandarin, pour la forcer à reconnoître son écriture. La courageuse fille répliqua que quoiqu'il fût honteux pour une jeune personne de comparoître devant un tribunal, il pouvoit compter cependant qu'elle s'y rendroit, & soutiendrait que ce n'étoit pas elle, mais sa cousine, qui avoit été promise à *Couthé*. *Guvin*, troublé par cette menace, conçut toutes les conséquences qu'elle pouvoit avoir pour lui, & d'un ton plus doux, demanda à sa nièce de quelle manière elle imaginoit donc qu'il pût s'en tirer : laissez-moi faire, lui dit *Souhé*, je vais arranger les choses de manière que le fils du *Collao* épousera ma cousine, & ne pourra s'en dédire. Après tout, vous avez des garçons ; & loin d'être fâché de marier sans dot votre fille, qui n'est pas jolie, vous devez être bien aise de vous en débarrasser ; quant à moi, je trouverai d'autres occasions de me marier. Le Docteur s'apaisa, & laissa faire sa nièce. Celle-ci passa dans sa maison, ajusta magnifiquement (i) sa laide cousine ; & après l'avoir couverte d'un voile, à travers lequel l'é-

clat de ses diamans pouvoit seul percer , elle la plaça dans la chaise à porteurs dorée , que le futur époux conduisit chez lui , suivie de quelques femmes à qui *Souhé* avoit fait la leçon : elle avoit instruit la mariée elle-même , pour que le mariage fût si bien consommé , que l'époux ne pût plus s'en dédire : effectivement l'épouse n'arriva dans sa chaise , à la maison nuptiale , qu'assez tard ; elle fit fort la modeste , s'enfuit dans la chambre à coucher qui lui étoit destinée , & ses femmes déclarèrent au jeune homme qu'elle n'assisteroit point au souper , & que ce ne seroit qu'après le repas de noces qu'il lui seroit permis d'approcher d'elle sans lumière. Comme toutes ces chastes précautions étoient assez usitées à la Chine , *Couthé* ne s'en effraya pas beaucoup , soupa avec ses parens & amis , but même amplement ; & s'étant enfin retiré seul dans la chambre nuptiale , il trouva sa belle au milieu de la plus parfaite obscurité : tout aida à le tromper , le silence & la nuit , la jeunesse & la taille fine de la mariée ; les traits du visage lui échappèrent , & il se crut heureux jusqu'au lendemain matin ; mais alors le jour dissipa

l'illusion. Il fut désespéré, & parut furieux ; il tempêta , & dit qu'il alloit présenter requête au Juge. La fille du Docteur tirant un poignard, jura qu'elle alloit se percer le sein ; l'époux craignant ses menaces, tâcha de la calmer, & peu après alla consulter son affaire. Le Mandarin auquel il s'adressa, convint qu'elle étoit très-délicate, & promit cependant de parler au père, & de tâcher de tirer son aveu, qui véritablement étoit nécessaire, toutes les écritures étant contre le malheureux *Couthé*. Effectivement il envoya chercher *Guvin*, & l'ayant interrogé avec douceur & politesse, celui-ci convint de tout devant le premier Mandarin de justice. Il rejetta entièrement l'affaire sur sa nièce, & déclara que c'étoit elle qui avoit fait la tromperie. Le Mandarin qui étoit homme d'esprit & de ressource : « Vous savez, » dit-il au Docteur, qu'il est permis à la » Chine d'avoir deux femmes. Vous avez » eu envie de vous allier au fils du Col- » lao (*k*) ; vous lui destiniez votre nièce, » & par l'adresse de celle-ci vous lui avez » donné pour première femme votre fille, » qui est laide, peu riche, & dont vous » étiez embarrassé ? Actuellement, en

» vous conduisant avec adresse , vous
» viendrez à bout de lui procurer aussi
» votre nièce ; laissez-moi concerter cette
» affaire avec lui : paroissez content & tran-
» quille ; je l'engagerai à en agir de
» même , & tout réussira à souhait ».

Après avoir persuadé le bon Docteur , le Mandarin fit également entendre raison au jeune homme , & tout se prépara pour l'exécution du dessein prémédité. *Couthé* fit bonne mine à sa femme ; & paroissant satisfait de l'avoir épousée , ordonna les repas de cérémonie usités en pareille occasion. Dans un de ces repas , qui se donna douze ou quinze jours après le mariage , les hommes devoient arriver de leur côté , les femmes d'un autre , & manger dans la maison de l'époux , chaque sexe séparément , suivant l'usage de la Chine , l'épouse devant faire les honneurs aux femmes , & l'époux aux hommes. C'étoit-là où l'on attendoit la belle *Souhé* ; & quand elle auroit été une fois dans la maison de sa cousine , on devoit la forcer à devenir la seconde femme du cousin. Mais après qu'on lui eut envoyé de très-beaux présens & des billets d'invitation les plus obligeans du monde , qu'elle ac-

cepta , espérant bien de se tirer d'embaras , elle refusa une chaise dorée , dans laquelle on vouloit la faire entrer , & dit qu'elle n'en vouloit d'autre qu'une très-simple , à elle appartenante , & portée par des valets de son père. Effectivement , au jour & à l'heure marqués , elle monta dans cette chaise ; mais ayant vu à sa porte qu'on lui avoit envoyé une belle musique & un grand cortège , elle se douta qu'il y avoit du mystère ; & étant sur le champ rentrée dans sa maison , elle ordonna aux porteurs de continuer leur route : ils arrivèrent à la maison de *Couthé* ; & y entrèrent du côté de l'appartement des femmes. Le maître de la maison , l'oncle Docteur , & le Mandarin conciliateur , l'y attendoient ; mais quel fut leur étonnement , lorsque la chaise étant ouverte , ils n'y trouvèrent personne ! le vieux Docteur & le Magistrat crurent que la belle *Souhé* étoit forcière. Cependant on renvoya chez elle ; on lui adressa un message & une nouvelle invitation , mais ce fut inutilement ; elle ne dissimula pas qu'elle s'étoit apperçue , aux soins extrêmes qu'on avoit pris de l'inviter , & aux présens qu'on lui avoit envoyés , qu'il y

avoit un projet formé pour l'enlever , & qu'elle avoit voulu s'y soustraire. Les parens ne purent s'empêcher d'admirer sa pénétration ; & *Couthé* assura que s'il n'étoit pas déjà devenu très-amoureux d'elle, en voyant les charmes de sa figure, il le deviendrait en voyant avec quelle adresse & quel esprit elle savoit éviter les pièges qu'on lui tendoit. Ils tinrent un petit conseil, & se promirent bien de saisir une autre occasion de la livrer à son amant. Ils comptèrent qu'elle se présenteroit à l'époque de l'anniversaire de la mort de sa mère , qui arrivoit quelques mois après. La fille étoit accoutumée d'aller brûler de l'encens & des papiers dorés sur son tombeau : elle sortit effectivement de chez elle pour remplir ce cérémonial, à l'époque prescrite. Elle étoit dans sa chaise, avec ses porteurs ordinaires ; mais au moment qu'ils la rapportoient dans son logis, ils furent attaqués par des gens inconnus , qui , sous un mauvais prétexte, leur cherchèrent querelle, & les mirent en fuite. *Couthé* arriva sur ces entrefaites, avec d'autres gens à lui, qui, s'étant emparés de la chaise, la portèrent dans sa maison, & même jusques dans sa grande

falle. Les Mandarins de justice s'y trouvèrent ; & le fils du Collao , en entrant , les prit à témoins que celle qui étoit dans cette chaise étoit sa femme. Il intenta ainsi un procès, se croyant nanti de la principale pièce , puisqu'il croyoit tenir chez lui celle qu'il vouloit épouser.

Il commença à plaider sa cause, en exposant toutes les astuces dont la belle *Souhé* avoit usé pour se dérober à ses poursuites. L'oncle *Guyin* confirma ce qu'il avançoit , & les Juges qui étoient là pour les écouter , leur donnèrent raison sur le champ, & condamnèrent la fille à achever les cérémonies de son mariage , & à entrer dans la maison de son époux. Comme elle ne répondoit rien , on prit son silence pour un aveu ; mais comme elle ne s'empressoit pas non plus de sortir , on permit au mari d'ouvrir la chaise & de l'en tirer. La chaise étoit exactement fermée , de façon qu'il fallut user de force pour briser la serrure ; mais cela fut bientôt fait ; & ce fut avec une nouvelle surprise de la part des Magistrats , que l'on s'aperçut qu'elle ne renfermoit qu'un paquet de voiles , de hardes , & de parfums : c'étoit la seconde chaise , ou chaise de suite de

Souhé; celle dans laquelle elle étoit elle-même étoit fort simple, la seconde étoit pareille, de sorte qu'il étoit aisé de prendre l'une pour l'autre. La Demoiselle, toujours sur ses gardes, avoit fait marcher celle-là la première, de sorte que ceux chargés de l'enlever s'y étoient trompés, & qu'au milieu de la bagarre, elle étoit rentrée chez elle, les ravisseurs n'ayant pas pris garde à la seconde chaise.

Pour le coup l'assistance ne douta point que la nièce de *Guvin* ne fût une grande & puissante Magicienne; ils restèrent stupéfaits, & sortirent l'un après l'autre de la maison, laissant *Couthé* consterné. Cependant, au bout de quelques jours, un peu remis de leur surprise, ils cherchèrent de nouveaux moyens pour mettre le fils du *Collao* au comble de ses vœux; mais l'oncle *Guvin* ne voulut plus s'en mêler.

La troisième tentative, pour l'enlèvement de *Souhé*, fut d'un genre un peu différent. On savoit qu'elle étoit fort occupée de l'absence de son père; qu'elle desiroit infiniment d'en avoir des nouvelles, & que l'espérance d'en recevoir étoit le seul moyen de l'entraîner hors de chez

elle. On envoya donc des gens qui avoient l'air de Couriers, & qui crièrent à la porte de sa maison qu'ils étoient chargés de bonnes nouvelles, & qu'il étoit arrivé des ordres de la Cour honorables & agréables pour toute la famille. La bonne & tendre fille les crut d'abord, & sortit jusques dans la première salle; mais elle n'y fut pas plutôt, qu'elle se vit entourée de quelques Officiers subalternes de justice, à qui elle demanda où étoient les lettres & les ordres qu'on lui avoit annoncés. Ils font, lui dit-on, chez le *Chéhien*, (Mandarin de Justice) c'est-là où vous pourrez les voir; voici une chaise, si vous voulez bien y monter, nous vous conduirons chez le Magistrat. Elle sentit alors qu'elle étoit attrapée; & forcée de prendre son parti: je vois, - leur dit-elle, que vous me trompez, mais je consens à me rendre au tribunal du *Chéhien*. Quoique ce soit par surprise & par violence que j'y sois traduite, j'y défendrai ma cause; & je ferai du moins entendre ma voix pour me plaindre de l'injustice. Alors elle entra dans la chaise; les Huissiers l'escortoient avec tout l'empressement avec lequel ces sortes de gens entraînent une importante

capture. Ils étoient prêts à arriver au palais du *Chéhien*, lorsqu'ils heurtèrent un jeune homme qui étoit à cheval, suivi d'un seul valet, & habillé de bleu comme les jeunes lettrés, (c'étoit *Tiechangou*.) Celui-ci, fier & impétueux, les repoussa avec colère, & leur distribua même des coups de fouet & de bâton. Les Porteurs effrayés s'arrêtèrent, mais en représentant au jeune voyageur qu'ils étoient Officiers de justice, & chargés de mener chez le Mandarin une jeune Demoiselle pour une affaire importante. Alors la belle *Souhé* fit entendre sa voix au travers des jalousies de la chaise: *oui*, dit-elle, *on me traîne au tribunal du Chéhien, & je vais m'y plaindre hautement de la plus criante injustice.* *Tiéchangou* entendant ces paroles: *s'il s'agit d'injustice*, dit-il, *je me fais un devoir de les réparer, je vais avec vous chez le Chéhien, & je me charge d'éclaircir cette affaire.* Effectivement il suivit la chaise jusques chez le Mandarin; & ayant remarqué à la porte de ce Magistrat le tambour sur lequel frappent ceux qui veulent demander justice, il n'hésita pas à y frapper plusieurs coups avec violence, sachant bien que, sur cette annonce, le Mandarin seroit

obligé de paroître dans la salle d'audience publique, sauf à celui qui auroit frappé le tambour sans raison, à être rigoureusement puni. Le *Chéhien* ayant paru, *Tiéchangou* lui prit familièrement la main, en lui disant, comme d'égal à égal, qu'il venoit le voir, & juger de la manière dont il rendoit justice. Le Magistrat parut offensé de cet air de liberté, & même de supériorité; & prenant le haut ton d'un Juge important, vis-à-vis d'un homme qui lui devoit du respect, il lui demanda qui il étoit. Alors le Héros de notre Roman lui dit son nom & celui de son père; & aussi-tôt le *Chéhien* de *Tse-nan* se rappela de l'avoir vu à Pékin, d'abord étudiant, puis soutenant ses examens avec un grand éclat, & enfin défendant l'innocence de son père, & la cause du foible & malheureux *Véphé*. Aussi-tôt il le traita avec bien plus de douceur & de considération, & le pria de s'asseoir tandis qu'il alloit expédier une affaire pressante; c'étoit celle du fils du *Collao* & de la belle *Souhé*. Sans la présence & le zèle pour la justice du fils de *Tiéching*, elle eût été bientôt jugée, car le Mandarin, sur la première demande de *Couthé*, lui ad-

jugea la Demoiselle , & lui permettoit de l'emmener chez lui; mais celle-ci ouvrant tout-à-coup la portière de sa chaise , & s'élançant aux pieds du Juge , ou plutôt à ceux du Lettré étranger : *ne souffrez pas, s'écria-t-elle, qu'on commette à mon égard une si cruelle injustice ; on a supposé un ordre de l'Empereur , & une prétendue lettre de sa Cour , pour m'attirer ici sous un faux prétexte , & m'y condamner sans m'entendre.* Alors *Tiéchangou*, ému d'ailleurs par la beauté de *Souhé*, qui, dans le désordre & l'agitation où elle étoit , laissa tomber son voile , demanda des explications , que le Mandarin ne put refuser de lui donner. Il se trouva qu'il n'y avoit ni lettre , ni ordre de la Cour qui intéressât *Souhé*, & que le prétexte étoit tout-à-fait controuvé. Le *Chéhien* n'eut d'autre parti à prendre que de feindre qu'il n'étoit point complice de cette supercherie , mais comme l'objet étoit grave , puisque le nom & l'autorité Impériales y étoit compris , il s'empressa à déférer aux vives remontrances de *Tiéchangou*, en renvoyant la Demoiselle avec honneur & sûreté dans sa maison , & *Couthé* dans la sienne. Il retint le jeune Lettré à souper , & tâcha de se justifier

auprès de lui , en lui remontrant qu'il lui importoit de ménager le fils d'un puissant Collao ; mais notre Héros qui n'admettoit point de pareils ménagemens, & vouloit que la justice fût rendue à tout le monde , & sur-tout aux belles & aimables Demoiselles , le reprit vivement. Le Mandarin , loin de se fâcher , l'accabla d'honnêtetés , & après souper l'envoya dans la plus belle pagode (l) de la ville , avec ordre aux Bonzes (m) qui l'habitoient , de le traiter comme un hôte de grande distinction.

Tome second.

Par-tout il y a des fourbes & des traîtres ; & les pays où les meilleures Loix sont établies & respectées , n'ont d'avantage sur les autres , que celui d'obliger les fripons à mieux cacher leur jeu. Le *Chézien* , effrayé par le ton qu'avoit pris *Tiechangou* , n'avoit pas osé commettre une injustice ; mais il ne pardonnoit pas à celui qui l'en avoit empêché. Il résolut de l'en punir bien cruellement ; dès le soir ou la nuit même , il alla se consulter avec le Gouverneur de la Ville , qui , comme nous l'avons vu , favorisoit , ainsi que lui , l'a-

mour de *Couthé* ; & l'un & l'autre furieux de voir leur conduite démasquée , voulurent se défaire d'un ennemi qui leur paroïssoit si dangereux , & qui étoit capable de les dénoncer , tôt ou tard , comme des prévaricateurs. Ils formèrent donc le complot de le faire assassiner ou de l'empoisonner , & y firent entrer le Supérieur des Bonzes , digne par son hypocrisie d'être leur complice. Le lendemain matin , le jeune Lettré reçut un billet d'invitation écrit en lettres d'or , sur du papier rouge , de la part du Gouverneur , par lequel celui-ci l'invitoit à dîner comme un étranger de grande considération , auquel il vouloit faire les honneurs de la Ville. Ce fut le Supérieur des Bonzes qui lui porta cette invitation d'un air humble , respectueux & dévot. Seigneur , lui dit-il , nous nous proposons de vous offrir un repas tel que des Religieux comme nous peuvent vous le donner ; mais le Seigneur Mandarin , Gouverneur de cette Ville , nous a prévenus , & vous a fait préparer un somptueux festin (*n*) : nous n'osons lui disputer cet honneur ; & nous vous prions même de sa part , de ne pas vous refuser à une si gracieuse invitation ; nous vous

conduirons jusques à sa porte , & nous vous attendrons ce soir au retour de cette fête. *Tiéchangou* , croyant de bonne-foi que , quoiqu'il se fût expliqué avec liberté , il n'avoit offensé personne , prit pour un compliment ce que lui disoit le Supérieur des Bonzes , & pour une invitation amiable celle du Gouverneur. Il se préparoit donc à s'y rendre , lorsqu'on lui annonça un Domestique qui demandoit à lui parler : il appartenoit à la belle *Souhé* , & étoit chargé de lui faire des remercimens , & de lui offrir des présens de la part de cette dame , pour les services qu'il lui avoit rendus. « Assurez votre » Maîtresse , dit *Tiéchangou* , de tous mes » respects ; je ne me suis décidé à lui rendre service que par amour pour la justice , mais je me trouve heureux de lui » avoir sauvé l'honneur & la liberté. Ce- » pendant je crains qu'après mon départ » de cette Ville , on n'y attente encore ; » que votre maîtresse s'y attende , & » qu'elle se tienne en garde contre ses » ennemis , avec autant de vigilance que » les Voyageurs en apportent à se défendre des tigres. A reste , remportez tous

» ces présens, à une fleur près que je con-
» serve par respect pour elle. »

Le domestique retourna chez la belle *Souhé* ; & après lui avoir rendu fidèlement cette réponse, il lui apprit que son libérateur étoit invité à un grand repas chez le Gouverneur avec le *Chéhien* , & une nombreuse compagnie. La fille adroite & prévoyante commença alors à prendre quelque inquiétude , & en fut tourmentée toute la journée & la nuit suivante. Le lendemain matin elle renvoya son fidèle valet à la Pagode demander à *Tié* lui-même de ses nouvelles ; mais cette seconde fois le domestique de la demoiselle ne put lui parler, & parla seulement à son fidèle valet, le seul qui l'accompagnoit dans ses voyages, & que l'on nommoit *Seynan* ; ce fut de lui qu'il apprit que dans le repas de la veille, on l'avoit engagé à boire & à manger beaucoup ; qu'il en avoit été incommodé toute la nuit ; que le Supérieur des Bonzes étant venu lui rendre visite le matin , & ayant appris l'état où il étoit, en avoit paru extrêmement touché ; qu'il lui avoit fait préparer dans l'apothicaire du Couvent, du

thé (o), dans lequel on avoit fait infuser de la rhubarbe (p); (remède souverain contre les indigestions), qu'il lui en avoit fait prendre plusieurs tasses; mais que loin d'en être soulagé, il n'en avoit été que plus malade; qu'il souffroit de violentes convulsions; & qu'il étoit tombé dans un délire dans lequel il parloit souvent de la belle *Souhé*; qu'enfin on avoit envoyé chercher un Médecin, qui devoit venir le voir sur le soir, & lui ordonner des remèdes.

L'on juge bien que l'inquiétude de la Demoiselle redoubla en apprenant ces détails. Après avoir réfléchi pendant quelques heures, s'écriant souvent : *c'est bien lui qui est au milieu des tigres*; alors elle renvoya le même domestique à la Pagode, & lui ordonna de s'informer des remèdes qu'on avoit prescrits au malade; de l'empêcher d'en prendre aucun, & de concerter avec *Seynan* le moyen de tirer adroitement & promptement *Tiéchangou* du Couvent des Bonzes. Ses ordres furent exécutés. Les valets s'entendirent; le Médecin, (q) après avoir bien tâté le pouls au malade, avoit tiré de sa boîte quelques simples qu'il avoit donné ordre aux

Bonzes de faire infuser pour les lui faire prendre le lendemain matin ; il fut convenu que *Seynan* les jetteroit au moment qu'on les lui donneroit pour les présenter à son Maître ; & qu'ayant ensuite écarté les Bonzes sous prétexte de laisser reposer le malade, ils s'échapperoient tous trois. Ce plan fut heureusement exécuté ; & bien en prit à *Tiéchangou* , car la seconde médecine étoit encore empoisonnée. Il étoit si foible qu'il fallut que *Seynan* le chargeât sur ses épaules jusques à la porte de la Pagode , où étoit une chaise de femme , dans laquelle le fidèle valet le fit entrer , enveloppé de ses linceuls , comme si ç'eût été une femme couverte de son voile. Le domestique de *Souhé* & les porteurs , après avoir fait plusieurs détours , & traversé plusieurs rues , conduisirent le malade dans la maison de la belle demoiselle. Par ses ordres , on avoit préparé dans la chambre de son père , le lit même de ce Mandarin d'armes absent. *Tiéchangou* y fut établi , mais réduit dans l'état le plus fâcheux , & presque sans connoissance. Les plus habiles Médecins de la Ville ayant été appelés , & ayant consulté ensemble sérieusement

sur son état, ils lui prescrivirent un régime & des remèdes qui vinrent à bout d'atténuer la force du poison qui avoit été mêlé dans la rhubarbe & le thé des Bonzes. Ils lui administrèrent avec prudence, pour le guérir & le rétablir, les trois fameuses plantes (*r*), le *Ginsing*, le *Léamé*, & le *Longyen*. La sage & modeste *Souhé* se tenoit dans la salle qui précédoit l'appartement de *Tié*, préparoit elle-même les bouillons & les remèdes, les lui faisoit donner à propos, mais se gardoit bien d'entrer dans sa chambre. Quand le malade fut revenu à lui-même, il apprit bientôt dans quel lieu il se trouvoit, & quelles obligations il avoit à celle à qui il avoit eu d'abord le bonheur de rendre service, & dont il étoit devenu éperduement amoureux. Mais il craignit qu'elle ne fit tort à sa réputation, en recevant dans sa maison un jeune homme qui n'étoit point son parent, & à qui, suivant les Loix de la Chine, elle ne pouvoit s'unir sans le consentement de son père, & en son absence, de sa famille & des Magistrats. *Souhé* le rassura en lui faisant part d'une conversation qu'elle avoit eue, la veille, avec son oncle *Guyin*,

Elle mérite d'être rapportée telle qu'elle est dans le Roman Chinois.

Les Bonzes ayant rendu compte aux Mandarins de l'évasion imprévue de *Tié-changou*, ils furent quelques jours sans pouvoir découvrir où il étoit allé, surtout dans l'état où il se trouvoit : ils apprirent enfin qu'il étoit chez la nièce de *Guvin* ; & ayant envoyé chercher cet imbécille d'oncle, ils le chargèrent de faire à sa nièce les plus durs reproches sur l'indécence qu'il y avoit à recevoir dans sa maison un jeune homme. L'oncle ne manqua pas de faire la remontrance avec encore plus de bêtise que de dureté ; mais *Souhé* lui répondit : « vous savez , mon » oncle , l'outrage que j'ai reçu. Mes pa- » rens, loin de me secourir, y avoient con- » tribué eux-mêmes : si j'ai conservé » l'honneur & la liberté, ce n'est que » malgré eux. Ce jeune Etranger qui ne » me connoissoit pas, a pris seul mon » parti : sa fermeté & son courage m'ont » sauvée, & il en a été puni par le poison. » Après ce qu'il a fait pour moi, pou- » vois-je me dispenser de lui donner un » asyle, & de chercher à sauver ses jours ? » Non, si j'y avois manqué, j'aurois violé

» les plus sacrées de toutes les Loix, cel-
» les de l'humanité, de la justice & de la
» reconnoissance. Étant animée par de si
» puissans motifs, je crains peu la médi-
» sance : les bruits & les soupçons popu-
» laires ne sont que des nuages légers,
» qui se dissipent au flambeau de ma vertu
» & de ma confiance. Quand on n'a rien
» à se reprocher, on ne s'effraye point de
» pareilles chimères ; au reste, lorsqu'il
» sera guéri, non-seulement je souffrirai,
» mais même j'exigerai qu'il retourne
» dans sa patrie ».

L'oncle se retira, confus d'une réponse si noble & si sage ; il en fit part aux Mandarins, qui ne purent s'empêcher de l'admirer ; mais qui, persistant, au fond du cœur, dans leur mauvaise volonté, résolurent d'attendre, pour faire éprouver à *Souhé* de nouvelles persécutions, qu'elle eût, suivant sa promesse, renvoyé le jeune homme dans sa patrie. L'exécution de ce projet n'étoit retardée que par l'état de sa santé ; mais bientôt elle se trouva rétablie ; les médecins déclarèrent qu'il étoit absolument guéri, & qu'il n'avoit plus que trois points de régime à observer, modérer sa colère, car on voyoit qu'il

étoit d'un caractère & d'une humeur aisés à enflammer ; dissiper ses inquiétudes , conserver son esprit dans une assiette tranquille (/), & ne point trop parler ; du reste qu'il pouvoit user de tous les mets reçus & connus à la Chine.

Sur cette assurance la belle *Souhé* prit , quoiqu'en se faisant à elle-même une violence secrète , la résolution de congédier *Tiéchangou* ; mais auparavant elle résolut de lui donner un repas , & (comme l'on dit à la Chine) de lui faire boire de son vin , en signe d'honnêteté , d'amitié & de reconnoissance. Elle fit donc préparer sa salle pour cet effet ; & cette préparation consista à la faire séparer en deux , par le milieu , au moyen d'une magnifique pièce d'étoffe. On dressa une table de chaque côté du rideau ; les domestiques eurent ordre de servir sur chacune , des plats de porcelaine qui contenoient les mêmes mets accommodés avec délicatesse , & de façon à ne pouvoir nuire à la santé. Les vins que l'on servit également étoient excellens , & de différentes sortes : suivant l'usage de la Chine ; il n'y étoit point entré de raisins. Dès qu'ils furent placés , chacun de leur côté , le jeune Lettré fit

plusieurs profondes révérences & toucha la terre de son front ; la Demoiselle lui fit dire qu'elle le remercioit , & le pria de s'asseoir ; il obéit. Alors ils burent, ils mangèrent & s'entretinrent à travers le rideau. A la fin du repas *Souhé* prenant la parole : « *Thié* , lui dit-elle , je vous ai » trop d'obligations pour n'avoir pas voulu » les reconnoître ; malgré toutes les considérations contraires , j'ai voulu vous » donner des preuves de ma reconnoissance ; mais il ne m'est pas permis de » vous laisser entrevoir que j'ai pour vous » des sentimens d'une autre nature. Je » suis obligée de me séparer de vous , & » je vous conseille de quitter vous-même » cette ville. Mais où comptez-vous porter vos pas ? ... Je vais , lui répondit » *Tiéchangou* , en poussant un profond » soupir , continuer mes voyages , de province en province , pour m'instruire dans » la morale par la connoissance des hommes ; distinguer ceux qui font le bien » d'avec ceux qui font le mal , & éprouver si , en soutenant la justice , comme » j'ai déjà fait , & dans ma province & » dans celle-ci , on doit toujours être exposé aux persécutions des hommes per-

» fides & injustes, tels que sont le Gou-
» verneur de votre ville, & le Chéhien.
» Non, non, répliqua la sage Demoisel-
» le, de nouveaux voyages ne peuvent pas
» vous instruire davantage; ne les entre-
» prenez pas (1). Les hommes sont par-
» tout ingrats & injustes; & sur tout avec
» la vivacité que vous mettez à défendre
» la justice, vous vous ferez toujours des
» querelles avec eux; tôt ou tard vous y
» péririez : croyez-moi; retournez à Pé-
» kin; appliquez-vous, de nouveau, à l'é-
» tude dans laquelle vous avez déjà fait
» des premiers progrès rapides; au bout
» de deux ou trois ans, vous aurez acquis
» les degrés éminens qui vous rendront
» capable d'exercer les plus grandes char-
» ges de l'Empire; alors, je n'ose vous
» dire ce que désireroit *Souhé*; ce sera ce
» que vous pourrez désirer vous-même,
» quand vous serez maître de choisir en-
» tre toutes les familles de l'Empire qui
» se feront honneur de vos alliances. »

Tiéchangou admira la sagesse profonde
de la Demoiselle; & il ne put que lui
promettre de se conformer à ses sages avis.
Il lui témoigna seulement quelque regret
de ne pouvoir la défendre contre les atta-
ques

ques de ses ennemis, en restant auprès d'elle, & un vrai desir de se venger du Chehien & de *Couthé*. Abandonnez-les, lui répondit *Souhé*, à leur mauvais sort, & que la rancune que vous pouvez avoir contr'eux ne vous trouble point, & ne dérange, en aucune façon, les études que vous pouvez avoir à faire pour parvenir aux dignités que vous devez un jour remplir. Quant à ce qui me regarde, laissez-moi le soin d'y veiller; si je me trouve dans un embarras pressant, je saurai bien avoir recours à vous, & vous trouver à Peking même.

Tiéchangou reçut ces avis de sa maîtresse comme des ordres, & se disposa à partir, ce qu'il ne put cependant exécuter que deux jours après. Il fit ses complimens d'adieu à *Souhé* par ses domestiques; n'osant la voir, il se contenta de frapper du front le seuil de sa chambre. Les Mandarins de Tsenan étant instruits de son départ, en furent ravis; mais sachant qu'il tournoit du côté de Pékin, ils craignirent qu'il ne les dénonçât à l'Empereur; & ils lui envoyèrent faire des complimens remplis de faussetés; ils le firent inviter à rentrer dans leur ville pour

recevoir les honneurs qui lui étoient dûs ; mais il les refusa avec politesse , leur recommandant la justice , & de cesser de persécuter *Souhé* , leur promettant , à ce prix , de ne point parler à Pékin de leur conduite.

Il continua sa route vers la capitale de l'Empire Chinois. Il repassa par sa ville natale , & y demeura quelques jours auprès de son père & de sa mère , à qui il rendit un compte fidèle de son séjour à Tsenan , & des conseils qu'il avoit reçus de la belle *Souhé*. Ils les approuvèrent infiniment , & l'exhortèrent à les suivre , persuadés que l'amour d'une fille aussi raisonnable devoit beaucoup contribuer à corriger la trop grande vivacité de son caractère.

Étant arrivé à Pekin , il s'appliqua sérieusement à étudier les livres de Philosophie , de Morale & de Politique de *Confucius* (u) , & trouva dans la facilité de sa conception & dans l'étendue de sa mémoire de si grandes ressources , qu'il y fit , en peu de temps , plus de progrès que d'autres n'auroient pu faire en plusieurs années.

Les derniers avis qu'il avoit donnés aux Mandarins de Tsenan , les continrent pen-

dant quelque temps , & les empêchèrent de persécuter *Souhé*. Cette belle fille restoit dans la maison de son père , tranquille , & s'occupant uniquement du soin de son ménage , & attendant l'heureux effet des conseils qu'elle avoit donnés à son libérateur , lorsqu'il arriva à Tsenan un grand Mandarin en qualité de Visiteur-général (x) ; commission passagère , mais infiniment importante , qui lui donnoit le droit de réformer les jugemens de tous les Mandarins de la Province , de les punir même s'ils paroissoient le mériter , & de rendre à la Cour Impériale un compte plus ou moins favorable de leur gestion. L'on juge bien qu'un pareil député étoit accablé de déférences & de complimens de la part de ceux dont il devoit revoir & réformer les opérations. Ce Visiteur étoit ami particulier du Collao , père de *Couthé* ; il avoit été un des tuteurs de celui ci même , & l'avoit pris anciennement en affection. Le jeune homme conçut donc aussi tôt de nouvelles espérances de posséder *Souhé* , & il engagea encore les Mandarins à le seconder , en faisant remarquer dans la personne du Visiteur un crédit bien supérieur au témoignage que

pouvoit rendre *Tiéchangou*. *Guvin*, toujours imbécille & méchant, rentra dans la cabale ; & l'ancien pupile du Visiteur lui ayant présenté une belle requête , où il exposoit , à sa façon , ses prétentions sur *Souhé*, en obtint un ordre adressé au Chien pour la lui faire épouser. Le Magistrat alla lui même le signifier à la Demoiselle , qui le reçut derrière son rideau , & lui fit les plus fortes représentations , disant qu'elle dépendoit absolument de son père qui étoit fort éloigné , & qu'elle ne pouvoit prendre aucun engagement sans son consentement. Elle eut beau dire , le Juge répliqua toujours que tel étoit l'ordre du grand Visiteur ; que tout ce qu'il pouvoit obtenir pour elle étoit le délai d'un mois , mais qu'au bout de ce temps elle seroit obligée de quitter sa maison & de passer dans celle de *Couthé*.

La Demoiselle s'étant retirée , dans la plus grande affliction , passa huit jours à réfléchir sur ce qu'elle avoit à faire. Au bout de ce temps elle prit son parti , & envoya à Pékin le plus fidèle de ses domestiques ; nous verrons bientôt quel fut l'effet de cette mission. Quand à elle , elle se couvrit d'un grand voile & se fit porter

au Tribunal du grand Visiteur. Il étoit occupé à recevoir un grand nombre de requêtes lorsqu'elle se présenta , tenant la sienne dans une main & un poignard dans l'autre. Cet appareil tragique en imposa à toute l'assistance ; on lui fit place , & on lui laissa exposer les motifs d'une résolution aussi funeste que celle qu'elle paroissoit vouloir suivre. Elle parla avec une éloquence qui tira les larmes des yeux de tout l'auditoire ; & finit par dire qu'elle avoit envoyé frapper de sa part sur le grand tambour de L'Empereur. Le grand Mandarin , saisi de crainte qu'elle ne se tuât devant lui , & frappé de l'audace qu'elle avoit eue d'envoyer à Pékin , lui parla avec douceur ; il la renvoya chez elle avec l'assurance qu'on l'y laisseroit tranquille , & lui dit qu'il n'avoit donné d'ordre dont elle se plaignoit , que faute d'avoir été bien informé.

Dès le jour même le Visiteur donna un ordre tout-à-fait contraire au premier. Il envoya chercher *Couthé* , qu'il gronda de l'avoir engagé dans une si mauvaise affaire ; il en fit aussi des reproches à *Guvin* & aux Mandarins ; en même-temps il fit partir pour Pékin un homme affidé , afin

d'empêcher que la requête de la belle *Souhé* ne parvint à l'Empereur. *Couthé*, de son côté, écrivit à son père pour obtenir, par son crédit, une protection auprès du Visiteur, ou du moins la liberté, après le départ de celui-ci, de continuer ses recherches pour posséder la belle *Souhé*.

Cependant le domestique de *Souhé* arriva à Pékin avant celui dépêché par le grand Visiteur ; &, par un grand bonheur, il rencontra en entrant dans la ville, *Tié-changou* qui le reconnut, & lui demanda, avec empressement, des nouvelles de la ville de Tsenan & de sa maîtresse. Le valet n'hésita point à lui faire part de l'objet de sa mission, d'autant plus qu'il avoit ordre de le chercher & de s'adresser à lui. Le jeune Lettré l'ayant tiré à l'écart, lui demanda à voir la requête de *Souhé* ; & l'ayant lue, la trouva parfaitement bien. Comme il paroïsoit qu'il n'y avoit pas de temps à perdre pour sauver l'honneur & la liberté à sa maîtresse : laissez-moi cette requête, dit-il ; il est inutile que vous frappiez sur le grand tambour (y), je me charge de la présenter, & d'y faire faire plus d'attention que si elle étoit remise par un domestique inconnu. En attendant

allez vous-en chez moi , *Seynan* vous recevra , & vous traitera bien ; je vous dirai ce soir , ou demain matin au plus tard , quel parti j'aurai pris pour les intérêts de *Souhé*. Effectivement *Tiéchangou* alla consulter , & on lui donna un conseil qui pouvoit être d'assez bonne foi , mais qui le jetta dans de grands embarras. Il est nécessaire , lui dit-on , que vous vous asfuriez , avant tout , des faits énoncés dans cette requête , puisqu'elle inculpe un grand Mandarin Visiteur : si la moindre circonstance en étoit fausse , vous courriez risque d'être puni.

Tiéchangou convaincu de la justesse de cette observation , retourna chez lui pour raisonner à fond , avec le valet de *Souhé* , sur toutes les circonstances contenues dans sa Requête ; mais il trouva que ce domestique n'y étoit point arrivé : en vain le fit-il chercher par-tout Pékin , il n'en pu avoir de nouvelles , & se détermina enfin à partir lui-même pour la Province de Chantong , afin de prendre de justes informations sur la situation de *Souhé* , & sur les moyens d'assurer son repos & sa tranquillité. Il fut bien rassuré à cet égard , lorsqu'il arriva dans la ville de

Tsenan , en voyant affiché à la porte du Tribunal du Visiteur , la dernière Ordonnance de ce suprême Magistrat , par laquelle il étoit prescrit de laisser *Souhé* tranquille , & de ne point attenter à son honneur & à sa liberté. Dans la même journée , il rencontra ce même valet qu'il avoit tant fait chercher inutilement à Pékin. Celui-ci lui apprit qu'en se rendant chez lui , il avoit trouvé un homme qui , l'ayant reconnu , lui avoit dit qu'il étoit inutile qu'il suivît l'affaire de la plainte de sa maitresse ; qu'elle étoit arrangée à sa satisfaction , & que cette Demoiselle lui ordonnoit de revenir ; qu'il étoit effectivement revenu ; que cependant *Souhé* avoit nié de lui avoir envoyé un pareil ordre , mais qu'il l'avoit retrouvée tranquille dans sa maison. Le fidèle domestique alla instruire sa maitresse de l'arrivée de *Tiéchangou* ; & celui-ci ayant passé la nuit dans une Auberge , le valet revint le lendemain matin lui faire , de la part de *Souhé* , des complimens fort tendres , mais en même-temps des défenses très-expressees de venir chez elle , fondées sur des raisons de décence ; & lui donner l'ordre positif de retourner à Pé-

kin. L'amoureux *Tiéchangou* s'y soumit avec respect ; & la connoissance qu'il eut des dispositions de sa maitresse , lui servit à éviter des pièges qui bientôt lui furent rendus.

Les trois Mandarins & l'oncle *Guyin* ayant appris son arrivée à Tsenan, tinrent un horrible conseil pour le faire périr , quoiqu'ils ne fussent pas bien au juste quel étoit le but de son voyage. Le premier piège que lui tendit *Guyin* , fut d'envoyer une jeune fille l'inviter à se rendre , secrètement & pendant la nuit , à une petite porte du jardin de *Souhé* , donnant dans une rue détournée , en l'assurant que la belle s'y trouveroit , & vouloit l'entretenir en particulier. *Tiéchangou* qui avoit reçu un message tout contraire , & qui connoissoit parfaitement la sagesse & la vertu de sa maitresse , n'eut pas de peine à démêler que la prétendue entremetteuse étoit une véritable coquine. Il la força par ses menaces à avouer qu'elle le trompoit , & à dénoncer les auteurs de la trame ; il comprit combien il falloit qu'il se tînt sur ses gardes. Il se disposoit à repartir promptement pour Pékin, lorsqu'il fut arrêté par plusieurs invitations, qui tou-

tes étoient l'effet de la perfidie , & qui tendoient à le faire périr , en même temps qu'on avoit l'air de vouloir le fêter. *Guvin* lui rendit visite , & il ne put éviter d'avoir une conversation avec ce sot & méchant oncle , qui lui offrit , pour ainsi dire , sa nièce , en l'assurant que , touché de ses vertus , il étoit prêt à l'unir à lui sous peu de jours. *Tiéchangou* qui savoit que *Souhé* exigeoit de plus longs délais , traita l'oncle avec le mépris qu'il méritoit. Mais enfin il ne put éviter un dernier piège. *Couthé* le vint visiter lui-même , la veille du jour fixé pour son départ ; n'ayant pu le trouver , il revint de nouveau , le soir , avec un extrême empressement , & ne fut pas plus heureux. Le jeune Lettré sentit qu'il ne pouvoit se dispenser de lui rendre visite avant que de partir : il s'y présenta donc le lendemain ; mais il étoit de si bonne heure , qu'il croyoit qu'il ne seroit pas visible. Cependant il le trouva ; & après tous les complimens & toutes les cérémonies usitées à la Chine , il fut impossible au malheureux *Tiéchangou* de refuser le dîner que le fils du *Collao* vouloit lui donner. Il l'accepta donc , pour ce jour-là même ,

en se réservant la liberté de partir le lendemain. Ce repas étoit un vrai guet-à-pens, dans lequel on prétendoit le faire périr. On voulut d'abord l'enivrer ; mais quoiqu'il fut forcé de boire beaucoup, il conserva sa tête : ensuite on fit naître une querelle entre un personnage de la ville, nommé *Chang*, homme vigoureux & querelleur & lui. Peu s'en fallut que notre héros ne fût accablé ; il eut assez de force, d'adresse & de bonheur pour écarter son ennemi & ses satellites, & les pousser au loin, sans cependant tuer ni blesser personne. Sorti de cette funeste maison, il se préparoit à reprendre le chemin de Pékin, lorsque *Souhé* lui fit donner le sage conseil d'aller le premier se plaindre au grand Visiteur de l'insulte qui lui avoit été faite. Il profita de l'avis, & se transporta, pour cet effet, dans un bourg à quelque distance de Tsenan, présenta la Requête au grand Mandarin, exposa le fait, & obtint un jugement qui lui fut favorable, au moyen de quoi ses ennemis ne furent plus en état de lui nuire.

Lassés par tant de mauvais succès, *Cou-thé* & ses amis prirent enfin un parti qu'ils

auroient dû prendre beaucoup plutôt ; ce fut celui d'envoyer demander au père de *Souhé*, qui étoit au fond de la Tartarie , par de là la grande muraille (7), son agrément pour épouser sa fille. Celui-ci fut fort étonné de voir arriver , de si loin , un député avec une lettre du grand Collao , qui le prioit d'accorder sa fille à son fils. Il la reçut avec respect , & fut d'abord tenté d'y faire une réponse favorable ; mais ayant fait réflexion que sa fille ne lui écrivoit point , & soupçonnant avec raison que l'on n'avoit envoyé de si loin , que pour le surprendre & arracher de lui un consentement à une alliance qu'apparemment sa fille refusoit , il prit le parti de le refuser aussi. Ainsi la réponse qu'il fit au Collao fut très-honnête , mais négative. Celui-ci l'ayant reçue , en fut piqué , en vrai Ministre qui veut que ses volontés , même personnelles , soient des loix suprêmes ; ainsi il chercha chicane au malheureux *Souéyou* (c'étoit le nom du père de la belle *Souhé*) ; on l'accusa devant le suprême Tribunal des Armes , & on l'obligea d'y venir comparoître à Pékin. On forma même une Commission nombreuse

pour le juger ; & *Tiéching* fut du nombre de ces Juges. La principale faute que l'on imputoit à *Souéyou*, c'étoit d'avoir eu trop d'indulgence pour un Officier Tartare, nommé *Hu Iao*, Capitaine brave, habile & expérimenté, mais qui étoit accusé de quelques violences, & de quelques traits de vivacité brutale peu assortis au caractère Chinois. *Souéyou* s'étoit contenté de lui faire quelques réprimandes secrètes & particulières ; & , voulant conserver un si vaillant homme à l'Etat, il ne l'avoit pas puni avec éclat. La Commission examina avec rigueur la nature des fautes de l'Officier Tartare, & le jugea digne de mort. Cette condamnation entraînoit nécessairement celle du Mandarin, qui étoit accusé de le protéger, & il devoit perdre son emploi. L'on juge que cette considération fut un grand motif pour *Tiéchangou* de voler au secours du Tartare ; il alla le voir dans sa prison, la veille du jour marqué pour son exécution. Il lui trouva la figure la plus noble & la plus martiale : on voyoit que cet homme étoit fait pour la guerre, & avoit tout ce qu'il falloit pour effrayer ses ennemis, & encourager ses soldats.

Il attendoit la mort avec une fermeté héroïque : « Je ne la crains pas davantage, » disoit-il, de la main du bourreau que » de celle des ennemis. Je me la donne- » rois aisément, si je ne croyois plus » noble & plus juste de l'attendre ». *Tiéchangou*, après lui avoir fait expliquer son affaire, lui proposa d'être son Avocat, & de prévenir son supplice en embrassant sa défense. « Si vous en avez » le temps & la liberté, répliqua *Hu-Iao*, » vous êtes le maître ; mais je ne vous en » prie pas. Si je vis, je me sens assez de » force, de courage & d'intelligence, » pour rendre encore des services essentiels à l'Empire. Si l'on se presse de » m'ôter la vie, on privera la Patrie de » mon secours. Si cette considération peut » faire quelque impression sur mes Juges, » à la bonne heure ».

Effectivement *Tiéchangou*, pénétré d'admiration pour la fermeté du Capitaine, & d'ailleurs ému par d'autres considérations, alla dès le soir frapper au tambour, & déclara au Mandarin qui vint l'interroger, qu'il prenoit la défense de *Hu-Iao*, & qu'il demandoit à plaider sa cause, le lendemain matin, avant l'heure

de son supplice. On y consentit ; & , le lendemain, *Tiéching* vit avec étonnement son fils justifier le Tartare , & , qui plus est , réussir par son éloquence à convaincre toute l'assemblée de la nécessité où on étoit de le conserver pour le bien de l'Etat. Cependant comme il avoit commis des fautes , on demanda une caution de sa bonne conduite à l'avenir ; & *Tiéchangou* n'hésita pas à s'offrir pour rester en ôtage , & répondre des succès & de la conduite de ce Général. On rendit compte à l'Empereur du plaidoyer & de l'offre de cautionnement qu'avoit fait le fils de *Tiéching* ; & comme l'ouverture de la campagne pressoit , le Monarque accepta le cautionnement , & renvoya *Souéyou* & *Hu-Iao* à la tête de ses armées. Pendant environ six mois que dura la campagne , notre jeune Lettré se retira dans une solitude , espèce de prison d'où il ne sortit pas ; mais s'appliqua si fort aux Sciences & aux Lettres , qu'il s'y perfectionna plus , dans ce peu de temps , que d'autres n'auroient pu faire en plusieurs années. De leur côté , le Mandarin d'armes & le Capitaine Tartare se signalèrent par des exploits qui les rendirent véritablement

chers & utiles à l'Empereur & à la Nation ; ils revinrent triomphans à Pékin , où *Souéyou* fut promu aux plus hautes dignités de son état.

Ce dernier Mandarin ayant su toutes les obligations qu'il avoit au jeune *Tiéchangou* , résolut de lui en donner des preuves avant que de retourner dans sa patrie. Il dit donc d'abord au Mandarin *Tiéching* , & ensuite au fils même , qu'il avoit une fille , âgée d'environ 18 ans , qui étoit à marier , & qui possédoit tous les avantages de la beauté , de l'esprit & du caractère ; qu'il la lui destinoit , & desiroit de faire de lui son gendre. Le père applaudit infiniment à cette idée , & n'en dit pas davantage. Le fils répondit qu'il étoit instruit de toutes les bonnes qualités de la belle *Souhé* ; mais qu'il y avoit certaines circonstances dont il falloit absolument que le Mandarin d'armes fût instruit , & qu'il ne pouvoit apprendre que dans sa patrie. Le Mandarin étonné vit bien qu'il devoit y avoir quelque chose d'extraordinaire : il demanda un congé d'un mois à l'Empereur , & partit pour Tsenan. Son premier soin fut de parler à sa fille , & de la questionner sur tout

ce qui lui étoit arrivé pendant son absence. Elle ne lui en cacha aucunes circonstances ; & *Souéyou* sentit combien sa fille avoit été sage & prudente dans toute cette affaire. L'on peut bien penser qu'il fut mauvais gré à *Guvin* de sa conduite, & qu'il sentit tout le tort que les Mandarins avoient eu d'entrer dans cette intrigue. Mais il dissimula avec eux, du moins il resta dans le silence lorsqu'ils l'accablèrent de visites & de complimens : il se tint, à leur égard, dans les bornes d'une politesse très-froide. Il ne put cacher à sa fille les projets qu'il avoit formés en faveur de *Tiéchangou* ; elle en fut très-aïse, au fond de son cœur, & en témoigna, même en particulier à son père, sa reconnaissance ; mais elle le prévint qu'il falloit ne point se presser, & que, puisque sa vertu avoit été attaquée, il falloit qu'elle parût dans tout son jour, avant qu'elle pût honnêtement & décemment épouser celui auquel elle desiroit le plus de s'unir.

Les choses étant ainsi éclaircies entre le père & la fille, *Souéyou* retourna à Pékin ; & sa nouvelle dignité l'y fixant, il y ramena sa fille unique, qu'il y fit con-

duire dans un palanquin couvert , seule manière dont puisse voyager décemment une Dame Chinoise.

En entrant dans la capitale , ils apprirent que *Tiéchangou* venoit d'être revêtu du degré de Docteur , si révééré à la Chine. Les examens qu'il avoit subis , s'étoient passés d'une façon si honorable pour lui ; il avoit si bien profité du temps de sa retraite , pendant lequel il avoit été garant de la conduite de *Souéyou* & de *Hu-Iao* , que , malgré sa jeunesse , il fut reconnu pour être le meilleur & le plus savant des Disciples de *Confucius*. Enfin on s'assura qu'il avoit tant de facilité , non-seulement pour entendre & posséder toutes les sciences , mais encore pour les enseigner & les faire comprendre aux autres , que la voix publique le nomma unanimement pour Précepteur & Instituteur du fils aîné de l'Empereur , héritier présomptif de la Couronne (&).

Dans des circonstances si favorables , *Souhéyou* n'hésita pas à déclarer le mariage de sa fille avec *Tiéchangou* , d'autant plus que plusieurs Mandarins considérables la lui demandoient en mariage , & que cette publicité mit fin à leurs préten-

tions. Mais l'infatigable *Couthé*, aidé des deux Mandarins de Tsenan & du grand Visiteur de la Province de Chantong, osèrent, dans ce dernier moment, renouveler une persécution & des accusations odieuses, d'autant plus qu'ils se trouvèrent appuyés de la protection d'un des principaux Eunuques de la maison de l'Empereur, & par le crédit du Collao, père de *Couthé*. Ils osèrent faire présenter une requête au Monarque, (par le Vangyo, ou grand Censeur de l'Empire) dans laquelle ils exposoient que le beau *Thié* & la belle *Souhé* avoient déjà vécu criminellement & indécemment ensemble, ayant logé & couché sous le même toit pendant plusieurs jours, au vu & au su de toute la ville de Tsenan & de ses Magistrats. Une accusation aussi grave, conformément aux loix, si modestes & si décentes de la Chine, attira l'attention de l'Empereur; il voulut s'informer sérieusement du fait, & il entendit lui-même, ou fit entendre, les Juges & les témoins; mais cet examen ne servit qu'à dissiper les nuages que les ennemis de nos deux amans avoient voulu jeter sur leur conduite, & à faire triompher leur innocence. Le Sou-

verain de l'Empire Chinois ordonna que la belle *Souhé* seroit conduite honorablement dans le palais , présentée à l'Impératrice , qui l'examineroit en particulier , & s'assureroit si sa vertu avoit toujours été sans tache. Cet examen fut fait avec soin , décence , & même dignité , & l'Impératrice rendit le témoignage le plus authentique & le plus favorable à *Souhé*. Les accusateurs de *Tiéchangou* furent interrogés en particulier ; & s'étant coupés dans leurs réponses , l'Empereur fut en état de rendre justice au Héros & à l'Héroïne de notre Roman.

Couthé , le principal auteur de toutes les persécutions qu'avoit essuyées la belle *Souhé* , fut condamné à recevoir quelques coups de bastonnade (*aa*) , & fut exilé à vingt lieues de sa patrie , sans pouvoir jamais exercer aucun emploi honorable. L'imbécille *Guvin* ne reçut aucune punition marquée , mais resta chez lui , livré au mépris , & déclaré incapable de posséder aucun des emplois dont le titre de Docteur , qu'il avoit autrefois usurpé , pouvoit le rendre susceptible. Les deux Mandarins de la ville de Tsenan furent réprimandés , & privés pour trois ans de

leurs gages ; & le Visiteur , de son emploi pour le même temps. Le grand Collao même , pour avoir mal élevé son fils , fut destitué de sa suprême dignité ; & l'Empereur ôta sa confiance à l'Eunuque qui s'étoit mêlé de leurs dernières intrigues. Le Supérieur des Bonzes fut condamné à cent coups de bastonnade , & on en distribua dix coups à tous les Moines de son couvent. La place de Collao fut donnée à *Tiéching*, père de *Tiéchangou* ; & celui-ci élevé à la dignité de grand Mandarin , qui d'ailleurs étoit convenable à l'honneur qu'il avoit d'être chargé de l'instruction du Prince héritier de l'Empire. Il lui donnoit les premiers principes des lettres & des sciences , & sur tout de la morale & de la politique de *Confucius* ; mais *Souéyou* étoit chargé de lui donner ceux du grand art de la guerre , & de la suprême administration du militaire de l'Empire. *Souhé* fut élevée au rang de Fugen , c'est-à-dire , de Dame du Palais de l'Impératrice ; & comme en cette qualité elle voyoit souvent les jeunes Princesses , filles de l'Empereur , on la chargea de leur inspirer dans la conversation , & sans affectation , les principes de vertu , & les maximes de

conduite qu'elle avoit si sagement & si habilement suivis.

Enfin, le mariage de *Thié* & de *Souhé* fut consommé avec une satisfaction infinie, non-seulement de leur part & de toute leur famille, mais même de la Cour & de l'Empire. Ils vécurent long-temps ensemble, aimés & admirés de tout le monde; & leur vertu est encore proposée, à la Chine, comme un modèle à suivre.

Tel est le Roman Chinois intitulé *Hau-Kiou Choaan*, c'est-à-dire, Histoire instructive & amusante. Nos Lecteurs trouveront, sans doute, que s'il mérite cette dernière épithète, c'est parce qu'il nous peint des mœurs singulières & agréables à connoître. Pour rendre ce genre d'amusement complet, nous allons copier ou extraire, en peu de mots, la plupart des Notes que le Traducteur a placées au bas des pages du Roman. Nous avons cru mieux faire de les renvoyer toutes à la fin. Comme ce Traducteur a cité les sources dont il a tiré ces Notes, & que ce sont les meilleurs Auteurs qui aient écrit sur la Chine, tels que le Père *le Comte*, le Père *Duhalde*, les *Lettres Édifiantes* des Jé-

suites, &c. nous sommes sûrs de la justesse de ses observations, & nous pouvons en répondre à nos Lecteurs. Mais avant que de passer à ces Notes, faisons une observation sur le fond du Roman même. La justice est la vertu favorite des Chinois, comme la bravoure l'est des Tartares & de tant d'autres peuples conquérans. Ainsi, les Romans & la Poésie Chinoise doivent présenter des modèles d'équité & de sagesse, comme ceux de ces autres nations en présentent de valeur & d'intrépidité. Les Héros des anciennes Histoires des peuples du Nord, font des exploits inouis, pourfendent des géants, détruisent eux seuls des armées, en un mot, ce sont des guerriers formidables; les Chinois, tout occupés d'administration économique, de politique & de morale, ont pour leurs Héros, *Confucius*, & quelques-uns de leurs anciens Rois renommés par leur sagesse; & mêmes leurs Romans bourgeois & particuliers, tels que celui que nous venons d'extraire, ne contiennent que des exemples de morale & de vertu.

NOTES.

(a) L'éducation est d'autant meilleure à la Chine, que l'on rend les parens responsables de la conduite de leurs enfans. Dès qu'un homme est perdu, toute sa famille l'est avec lui. Il n'y a que le supplice seul qui soit réservé au coupable : la honte, la dégradation & la pauvreté, sont universelles dans sa maison. Si d'un côté cette loi paroît sévère jusques à l'injustice, de l'autre elle établit dans le cœur des pères un grand intérêt, pour que leurs enfans soient bien élevés : aussi ne négligent-ils rien pour y réussir.

(b) Il y a dans les études des Chinois, comme dans celles de nos Universités, trois degrés ; le premier, que le Héros de notre Roman avoit pris quand il revint dans sa patrie, est celui de *Siou-Tsai*, qui répond à celui de Bachelier. On ne l'acquiert qu'après trois ans d'étude, & quand on fait parfaitement lire & écrire un certain nombre de caractères qui fussent pour entendre les livres de sciences les plus ordinaires. Ceux qui ont reçu ce premier degré portent

portent des robes bleues, bordées de noir, & au haut de leurs bonnets des oiseaux d'argent. Le second degré de doctrine, qui répond chez nous à celui de Licentié, est appelé *Kiugin* : ceux qui l'ont obtenu portent une robe brune, borée de bleu ; & sur leurs bonnets un oiseau doré. Ils doivent connoître un plus grand nombre de caractères que les premiers Lettrés ; & par conséquent ils ont plus de science ; car plus on connoît de lettres, plus on peut lire & déchiffrer de livres difficiles à entendre. Enfin ceux qui ont reçu le troisième degré, sont appelés *Tsinfée*. Ils ajoutent à l'habillement des Licentiés une belle & large ceinture, avec divers ornemens : ceux-là sont supposés pouvoir lire toute sorte de livre, & par conséquent posséder toute sorte de sciences. Quand nous disons qu'à la Chine on acquiert les degrés de Docteur à proportion de la quantité de lettres qu'on connoît, c'est qu'effectivement la langue Chinoise n'ayant ni alphabet, ni syllabes, & chaque mot ayant son caractère particulier, il faut pour qu'un Chinois puisse parfaitement lire & écrire, qu'il sache le dictionnaire en entier ; mais sans doute qu'en apprenant les termes de

sa langue, il en apprend aussi les définitions ; de sorte qu'un Lettré de la Chine qui fait tout son dictionnaire par cœur, est aussi avancé qu'un Européen qui posséderoit sur le bout de son doigt une Encyclopédie complète. Au reste, les gens qui ont eu quelque éducation, sans être lettrés, & les femmes, savent lire & écrire, & former un petit nombre de caractères qui leur sont nécessaires pour la vie civile, comme de signer leur nom, connoître celui des personnes de leur famille, lire & même quelquefois écrire des billets d'invitation pour des repas & des nôtices, connoître ce que vend un Marchand, au tableau ou à l'enseigne qui est sur la porte de sa boutique ; mais ils ne savent lire aucun livre en entier, ni former de longs discours par écrit.

{c) *Mandarin*. Nous entendons si souvent parler de Mandarins dans les relations & dans les histoires de la Chine, qu'il paroît naturel de croire que ce mot est originairement Chinois, mais nous pouvons assurer qu'il est Portugais. Ce sont des Marchands de cette Nation, qui, les premiers, fréquentèrent la Chine,

qui l'employèrent pour signifier les Officiers Chinois de toute espèce, qui ont charge, commission, & pouvoir de donner des ordres, ou fait exécuter ceux de l'Empereur. *Mandar*, en Portugais, veut dire Commandant; mais en Chinois le mot qui exprime un Commandant, Gouverneur, ou Magistrat, est *Quan*; & on appelle en général les Mandarins, à la Chine, *Laos*, c'est-à-dire, *Seigneurs*. Les Mandarins de justice, & les Gouverneurs du peuple, sont toujours pris parmi les Lettrés; ceux dont les charges sont plus considérables, sont tirés du nombre des Docteurs & des Licentiés; les places inférieures sont données aux Bacheliers. Les Mandarins d'armes ne sont pas lettrés; mais ils ont des études qui leur sont particulières. On leur apprend l'art de la guerre, par principes; on leur en donne des leçons, & on les y oblige de s'y appliquer pendant un certain nombre d'années: ils acquièrent successivement les degrés de Bachelier, Licentier, & Docteur en art militaire. Ils ne sont pourvus des emplois convenables à leur état, qu'autant qu'ils ont subi des examens, & qu'ils ont été honorés de ces titres. Quant à de si

bonnes études, les Gradués en armes de la Chine joignent quelque pratique, ils doivent devenir bons militaires; mais cette pratique leur manque presque toujours: la Chine, proprement dite, n'a ni ennemis, ni frontières; les Tartares qui les ont subjugués, sont les seuls qui font la guerre à d'autres Tartares plus éloignés. Le Militaire de la Chine, soit qu'il soit originaire Chinois, ou Tartare, dispersé dans l'intérieur de l'Empire, au nombre de sept cents mille soldats, commandés par plus de dix-huit mille Officiers, ne sert qu'à poursuivre les voleurs, & à maintenir la police. Les Mandarins Militaires ont cependant d'assez bons appointemens, & des vivres en nature pour nourrir eux & leur famille. Les soldats ont environ chacun cinq sols par jour, & une mesure de riz plus que suffisante pour les nourrir; & les Cavaliers ont du fourrage pour leurs chevaux, le tout fourni par les Provinces & les villes dans lesquelles ils se trouvent.

(d) *Concubines.* Les Chinois n'ont, généralement parlant, qu'une seule épouse légitime; rarement les particuliers en prennent ils une seconde; encore celle-ci

est-elle obligée de céder à la première toute la supériorité dans le ménage. Mais ils ont des concubines tant qu'ils en veulent ; & il leur est permis d'user de leurs droits sur elles , en conservant toujours le respect pour la première. Moyennant cela l'état de concubine , ou même de seconde femme , n'est pas recherché par les personnes libres ; & même elles le redoutent. L'Empereur n'a qu'une seule épouse légitime , que l'on nomme *l'Impératrice* ; mais il a un si grand nombre d'autres femmes , qu'on les distingue en trois ou quatre classes , dont la première est celle des Reines : ce sont celles qui ont donné des enfans à l'Empereur. Ces enfans peuvent succéder à la Couronne comme ceux de l'Impératrice ; mais celle-ci est absolument la maîtresse de leur éducation ; & les secondes femmes , même les Reines , suivent , escortent & servent l'Impératrice les jours de cérémonie , comme ses premières Dames d'honneur.

(e) *Il mit la requête dans sa manche.* Les manches des Chinois sont fort larges , & assez longues pour leur couvrir les doigts , & leur servir de gants & de man-

chons. Les Lettrés ménagent dans l'épaisseur de ces manches, des poches dans lesquelles ils fourrent leurs papiers; d'ailleurs ils ont, comme tout le monde, des poches à leurs habits, dans lesquelles ils ferment leur couteau, leur fourchette & leur pipe. Leur robe, en général, descend jusqu'à sur les talons, se croisent sur la poitrine, & s'attachent avec quelques boutons. Par-dessous ils ont des chemises de taffetas (car les étoffes de soie sont plus communes à la Chine que le linge en Europe,) & des calçons qui sont de satin simple en Été, & ouettés & piqués en Hiver. Ils ont des ceintures larges, dont la couleur, la broderie & les dessins indiquent leurs diverses dignités. Les Chinois portoient autrefois leurs cheveux, même assez longs; mais depuis que les Tartares les ont conquis, ils les ont obligés à les couper : à une seule touffe près sur le derrière de la tête, dont ils font une tresse; les Tartares ont la tête entièrement rasée. Les uns & les autres couvrent leur tête de bonnets communément faits en forme de champignon, surmontés d'une houppe, dont la forme & la couleur indiquent leur état & leur dignité; ils sont d'une espèce

de ratine doublée de satin, & fourrée en Hiver: en Été les bonnets sont de carton, couverts de satin. Le menu peuple & les Bonzes portent de grands chapeaux pour se garantir du soleil. La chaussure des Chinois consiste toujours dans des bottines couvertes de satin, par-dessus lesquelles ils en mettent quelquefois de feutre quand ils marchent à pied, dans les villes, ou dans les campagnes. Le satin du bonnet, de la robe & des bottines, est toujours de la couleur affectée à la dignité du personnage. Mais les Mandarins ont brodés, sur leur estomac & sur leur dos, des cartouches qui font connoître quels sont leurs fonctions & leur rang. L'Empereur a de grands dragons brodés sur son habit; & ils sont sur un champ semé de fleurs & d'oiseaux, parce que l'Empereur réunit en lui toute l'autorité, & est supposé avoir routes les connoissances. La couleur jaune est affectée à ce Monarque. Les Princes du sang portent des ceintures de cette couleur; mais l'Empereur en a seul la robe entière. Quelques grands Mandarins (mais en petit nombre) portent des robes bordées de pourpre; les autres les ont violettes, brunes ou bleues

suivant leur grade. Les Mandarins d'armes portent sur leur estomac des dragons ou des tigres (les seuls animaux féroces que l'on connoissent à la Chine, car il n'y a pas de lions), ou des épées ou des sabres. Les Mandarins de justice portent des oiseaux ou des fleurs. Enfin, les uniformes sont si bien réglés à la Chine, qu'on ne peut voir passer un homme dans la rue sans savoir à qui on a affaire.

(f) *L'appartement de sa mère.* La distribution de toutes les maisons de la Chine se ressemble. Les grandes maisons & les palais ont une, & quelquefois plusieurs cours, dans lesquelles sont, à droite & à gauche, les logemens des domestiques. Le bâtiment principal, qui est au fond, a pour première pièce un vestibule ou antichambre, d'où l'on passe dans une salle plus ou moins grande & ornée, aux deux côtés de laquelle sont deux portes, l'une donne dans l'appartement du maître, qui y fait entrer les gens à qui il a affaire; l'autre, qui s'ouvre rarement, donne entrée dans l'appartement des femmes, qui communique avec celui du mari. Derrière ces appartemens il y a ordinaire-

ment un jardin, ou cour intérieure, qui est le seul endroit où les femmes de qualité puissent prendre l'air. C'est dans la grande salle que les Mandarins donnent leurs audiences, que les Chinois reçoivent leurs visites, & donnent leurs grands repas. Les maisons des petits bourgeois & des marchands sont distribuées dans le même goût, quoique moins vastes. On trouve tout de suite la sale ou boutique, à l'entrée de laquelle sont affichés des morceaux de bois peints ou vernis, contenant le nom du marchand & le genre de son commerce. Derrière la boutique sont les logemens du mari, de la femme & des enfans. Mais dans aucun palais ou maison, il n'y a de premier étage; c'est ce qui fait que les villes de la Chine sont si étendues; & que, quoique Pékin & Nanquin n'ayent peut-être pas plus d'habitans que Paris, elles occupent un terrain infiniment plus grand que celui de cette ville.

(g) *Souhé-pin-Sing*. Ce mot signifie en Chinois *eau, glace & terre*. Il paroît par les noms de *Tiéchangou & Souhé-pin-Sing*, que les Chinois ont un premier

nom de famille, auquel ils ajoutent, pour se distinguer, des surnoms tirés des bonnes qualités qu'on suppose, dès leur enfance, qu'ils auront. Quelquefois, par la suite, on y ajoute des titres d'honneur, ou de nouveaux surnoms qui rappellent leurs belles actions. Ainsi Souhé, qui veut dire de l'eau, étoit le nom de toute la famille de l'Héroïne; & on y avoit ajouté les mots de *glace* & de *terre*, parce qu'on espéroit qu'elle feroit brillante comme la première de ces deux choses, & d'une santé ferme & solide comme la dernière. De même on avoit surnommé sa cousine, *Giankoo*, parce qu'étant petite & délicate, on avoit espéré qu'elle feroit jolie, ce qui n'arriva pas.

(h) *Giankoo étoit petite & laide.* Les Chinois n'ont pas sur la beauté les mêmes opinions que nous, du moins à bien des égards. Ils conviennent pourtant qu'il faut qu'une femme, pour être jolie, ait la peau blanche & douce, & les cheveux noirs; que sa taille soit fine & assez grande; mais pour les traits du visage, ils desirerent qu'elle ait le front très-grand, le nez très-petit & la bouche de même, les yeux très-

peu ouverts & fendus en conlisse. C'est apparemment ainsi qui nous pouvons nous représenter la belle *Souhé* ; & comme on exige les mêmes perfections dans les traits du visage des hommes, que l'on veut aussi qu'ils aient le front, les yeux & le nez très-petits, le visage applati, & le haut plus étroit que le bas, la taille d'ailleurs assez grande, & le teint d'un olivâtre brun, & sur-tout les cheveux noirs & les oreilles très-grandes, il y a apparence que c'étoit ainsi qu'étoit le beau *Thié* (vu sa jeunesse). Mais il n'avoit point encore acquis un degré de beauté qui ne vient guères à la Chine même, qu'avec l'âge ; car il n'étoit point encore très-gras & très-replet, ce que les Chinois regarde comme un état de perfection ; & ce qui, selon eux, donne aux Magistrats & aux Généraux un air de dignité. L'on exige, même des Militaires, qu'ils aient le teint fort allumé. Leur Génie de la guerre, & les anciens Héros Chinois sont représentés avec la face presque couleur de feu.

(i) *Souhé ajusta magnifiquement sa lai-de cousine*. Il est presque impossible de savoir quel est l'ajustement des Chinoises,

dans l'intérieure de leurs appartemens; mais quoiqu'elles y voient très-peu de monde, nous savons qu'elles s'y occupent beaucoup, & long-tems de leur toilette, sans doute par un effet du désœuvrement. Leur coëffure est ce qui les occupe sur-tout: elles entremêlent les boucles de leurs cheveux avec de petites houpes d'or & des fleurs d'argent. Comme elles ne se fréquentent presque point les unes les autres, chacune se fait un ajustement particulier à sa fantaisie. Il y en a qui ont des coëffures très-élevées & larges, d'où pendent, de tous côtés, des chaînes de perles & de diamans, terminées par quelque gros bijoux précieux. Souvent elles surmontent leurs coëffures d'un oiseau de carton doré, les ailes déployées, quelquefois même d'un arbre tout entier chargé de feuilles, de fruits & d'oiseaux. Quant à leurs robes, on ne leur en connoît d'autre qu'une de dessous traînante jusques à terre, & attachée avec une ceinture, plus ou moins agréable & magnifique, suivant leur état. Par-dessus est une autre robe plus belle que celle de dessous, garnie de fourrure en Hiver, & plus légère en Été; les manches de la robe de dessus sont

très-larges, celles de dessous plus étroites, mais couvrant toujours jusqu'au bout des doigts. Excepté les maris des dames Chinoises, personne ne peut se vanter d'avoir vu leurs pieds, leurs bras, leurs mains ni leur col, car leurs habillemens couvrent tout cela; elles ne se servent même de leurs mains qu'à travers le bout de leurs manches, de sorte qu'elles reçoivent ce qu'on leur donne sans montrer leurs doigts. Comme la petitesse des pieds est une beauté artificielle, nous pouvons la mettre au nombre des parures & des ajustemens des Dames de la Chine; elle n'acquière ce mérite singulier qu'au moyen des bandelettes dont on leur fait serrer les pieds dès leur enfance; on leur donne ensuite des souliers de bois bien ajustés, dorés & découpés, mais si étroits qu'ils ne permettent pas aux pieds de grandir. Le bas de la jambe doit en devenir plus gros, mais il n'y a que leurs maris seuls qui soient informés de ces détails; & ces Messieurs ont l'espérance fondée d'en être seuls instruits, puisque leurs femmes ne peuvent aller loin chercher d'autres curieux. Au reste, on reproche l'invention de cet usage à une Reine ou Impératrice

de la Chine, nommée *Takia*, femme de l'Empereur *Chew*, représenté dans les Histoires Chinoises comme le Néron de son pays. Il vivoit quelques siècles avant la naissance de Jésus-Christ *Takia* avoit naturellement les pieds très-petits; mais comme elle étoit coquette & son mari très-jaloux, sous prétexte de les empêcher de grossir, il les lui fit tellement ferrer qu'il la mit hors d'état de marcher, & l'obligea de rester dans son appartement, qu'il faisoit garder exactement par des Eunuques, dont cet Empereur introduisit l'usage dans le palais ou sérail des Empereurs de la Chine.

Difons en passant qu'un des traits horribles du règne de *Chew* fut de manger le cœur de son oncle *Pékan*. Celui-ci lui ayant fait des reproches sur ses cruautés, quoiqu'il sentît combien il étoit dangereux de contredire un pareil tyran, *Chew* l'écouta avec un sang-froid barbare, & puis lui dit : « Mon oncle, je vois » que vous êtes l'homme du monde le » plus sage & le plus grand philosophe » de mon Empire ; j'ai ouï-dire que ceux » qui avoient ses éminentes qualités, » avoient le cœur fait d'une façon ex-

» traordinaire , & que d'ailleurs en le
 » mangeant on pouvoit se guérir de cer-
 » raines maladies habituelles auxquelles
 » je suis sujet ; je veux éprouver si tout
 » cela est vrai ». Alors le malheureux *Pé-
 kan* sentant que son neveu étoit aussi in-
 corrigible qu'il méritoit d'être corrigé, se
 résigna à la mort, & l'on assure que son
 exécrationneveu mangea son cœur. Il est
 bien singulier que ce soit dans l'histoire
 du peuple le plus sage & le plus juste du
 monde, qu'on lise un trait de barbarie plus
 fort que tout ce qu'on lit dans l'histoire
 des Nations les plus barbares.

(k) *Le fils du Collao*. Le poste de Col-
 lao est le plus beau & le plus distingué que
 l'on puisse obtenir à la Chine. Ce sont pro-
 prement les Ministres de l'Empire Chi-
 nois : ils président aux six grands Conseils
 ou Cours souveraines qui s'assemblent à
 Pékin, & qui sont chargés des départe-
 temens les plus importants. Ces Con-
 seils sont le Lipu, Tribunal des Manda-
 rius, qui décide de leur avancement ou de
 leur destitution par tout l'Empire ; le Hu-
 pu, ou Tribunal du Trésor, qui traite de
 tout ce qui regarde les finances ; le Liepu,

ou Tribunal des Rites, qui règle le cérémonial, objet très-intéressant à la Chine; le Pingpu, ou Tribunal des crimes, & le Kongpu, ou le Tribunal chargé de régler les ouvrages publics de toute espèce, grands chemins, bâtimens, &c. Au reste, si les places de Collao sont les plus belles de la Chine, elles sont les plus sujettes aux accidens & aux révolutions : il y a nombre d'exemples de Collaos dégradés & réduits aux derniers emplois. Le Père le Comté, Jésuite, qui nous a laissé des Mémoires si curieux sur la Chine, dit que tandis qu'il y étoit, un Collao, ancien magistrat, d'un âge & d'une capacité respectables, fut cependant déplacé pour s'être laissé corrompre; qu'il fut réduit à l'état de simple soldat, & qu'on lui faisoit monter la garde, comme sentinelle, à la porte de la ville; qu'il le vit un jour dans cet état; mais qu'à l'imitation de ceux qui avoient vu en place cet ex-Ministre, il le salua un genou en terre, le caractère dont il avoit été revêtu paroissant toujours respectable.

(1) *Pagode*. C'est ainsi que l'on appelle les Temples des Idoles à la Chine, ainsi

que dans toutes les Indes. On trouve communément joints à ces Temples, des couvens de Bonzes qui en sont les Prêtres, & qui d'ailleurs sont des espèces de moines idolâtres. Comme ils sont fort méprisés par les Mandarins, ceux-ci ne font aucune difficulté d'envoyer loger chez eux les étrangers de distinction, & de leur ordonner de les bien recevoir, ce que les Bonzes font exactement, craignant beaucoup les Magistrats, & vivant abondamment au moyen des aumônes du peuple, qui suit leur religion, qui est celle de *Fo*, à la différence des Lettrés qui professent la religion philosophique de *Confucius*. Il y a quelquefois dans les couvens des Bonzes, jusqu'à quatre ou cinq cens de ces religieux idolâtres. Le Père *Prémare*, Jésuite, convient dans les Lettres édifiantes, que ces moines Chinois ont beaucoup de ressemblance avec ceux des pays Chrétiens, *tant il est vrai*, dit-il, *que Satan cherche à imiter les œuvres de Dieu.* « Ils » sont vêtus, continue-t-il, de longues robes liées avec des ceintures de corde, & » qui ont de grandes manches; ils vont à la » quête comme nos Religieux mendiants, » & marchent dans les rues deux à deux : » ils se relèvent la nuit pour aller dans

» leur Temple adorer *Fo* ; ils chantent
 » au cœur des hymnes en son honneur,
 » dont le ton ressemble beaucoup à notre
 » psalmodie. Ils ont toujours les pieds &
 » la tête nus ; ils ont en mains de grands
 » chapelets, & disent des prières sur cha-
 » que grain. Ils observent des jeûnes ri-
 » goureux , & assurent publiquement
 » qu'ils font vœu de chasteté. Leurs Su-
 » périeurs sont des gens fins & adroits ,
 » qui achètent la protection par toute
 » sortes de bassesses & de services de tou-
 » te nature ». Quand les Jésuites arrivè-
 rent à la Chine , ils prirent d'abord l'ha-
 bit des Bonzes , comme ils avoient pris
 celui des Brames dans les Indes ; mais
 s'étant bientôt aperçus que sous cet
 accoutrement ils n'étoient nullement es-
 timés ni considérés, ils ont préféré celui
 de Lettré Chinois, & ont prétendu qu'ils
 étoient des Docteurs ès-loix d'Occident.

(*m*) Les Bonzes de la Chine sont di-
 visés en deux sectes principales. Celle
 des Sectateurs de *Fo* , & celle de *Taotsé*
 ou Sectateurs de *Laotsé* , ou autrement
l'Enfant vieillard. Ceux-ci sont des espè-
 ce de Quiétistes ; les autres de francs ido-
 lâtres , mais avec un mélange de maxi-

mes conformes à la doctrine des Bramines des Indes. L'Histoire des Patriarches de ces deux sectes est également singulière & ridicule. *Fo*, disent-ils, naquit fort blanc, parce que sa mère étant grosse de lui, avoit vu un éléphant blanc, dont elle avoit été singulièrement frappée. *Fo* étoit si fort, qu'en naissant il fit mourir sa mère; & sortit par le côté gauche. Le même jour qu'il vint au monde, il se dressa sur ses pieds, prétendit que toute la terre devoit l'adorer, & prêcha. Cependant, à l'âge de quinze ans, il se mit sous la discipline de quelques sages, & surpassa bientôt ses maîtres. A dix-sept ans il épousa trois femmes, qui à peine pouvoient le satisfaire. Ce ne fut qu'à trente ans qu'il déclara qu'il étoit une Divinité. On lui dédia des Pagodes; il fit des miracles. Ce Dieu mourut à l'âge de 79 ans, laissant huit mille volumes qui contiennent sa doctrine. Ces cahiers ont été par la suite publiés: Ses Sectateurs croient à la métempsychose, & disent que l'ame de *Fo* avoit passé par huit mille corps différens, d'hommes & d'animaux; qu'il se souvenoit parfaitement de tout ce qui lui étoit arrivé pendant toutes ces

transmutations ; & que c'étoit d'après cette expérience qu'il avoit formé son corps de doctrine , consistant en cinq points principaux ; 1^o il ne faut tuer aucune créature vivante ; 2^o ne point prendre le bien d'autrui ; 3^o ne commettre aucune impureté , si ce n'est en vue légitime de propagation ; 4^o ne point mentir ; 5^o ne pas boire de vin.

(n) *Somptueux festin.* Les Chinois riches, & sur-tout les Mandarins , se piquent de donner souvent de grands repas de cérémonie qui sont très-longs , & paroissent très-ennuyeux à nos Européens. Ceux de nos Négocians François qui ont été à la Chine, (quoique communément ils ne pénétrant pas plus loin que la ville de *Canton*) ont essuyé de ces sortes de repas. Ils durent plusieurs heures ; & on joue pendant ce tems-là des Comédies entières, sur un petit théâtre dressé dans la salle du festin. Anciennement les Chinois ne se servoient ni de tables , ni de chaises ; ils mangeoient à terre comme toutes les autres nations Orientales. Depuis plus de dix-huit cens ans, ils se servent de ces meubles ; mais les convives

ne sont point assis à une table commune; chacun a devant soi sa petite table, sur laquelle on sert à tous les mêmes mets dans des plats & jattes particuliers. Les viandes ou ragoûts chauds sont servis dans des plats de porcelaine, & les froids dans des jattes de bois proprement vernissées. Les Chinois ne mangent jamais avec leurs doigts; mais si leurs couteaux ressemblent aux nôtres, au moins ce qui leur sert de cuiller ou de fourchette est très-différent: ce ne sont que deux petites baguettes d'ivoire ou d'ébène avec lesquelles ils piquent & enfilent les morceaux de viande ou de pain, & les portent à leur bouche avec une adresse qui nous paroît surprenante. La porcelaine est d'un très-grand usage à la Chine; mais la belle & la fine y est rare & chère; elle ne se fabrique que dans une seule ville de la Province de *Kiangsi*, qui se nomme *Kingteching*, laquelle a trois milles ou une grande lieue de longueur, & près d'un million d'habitans, presque tous ouvriers en porcelaine. Ce n'est qu'auprès de cette ville que l'on trouve les bonnes terres & les ingrédients nécessaires pour faire la belle porcelaine. Un Jésuite françois nommé le Père Den-

recolles, nous a donné dans les Lettres édifiantes, une très-bonne description de cette fabrique. Il faut des fours considérables & très-chauds pour cuire la porcelaine; & on raconte, à ce sujet, que le premier ouvrier de *Kingteching* ne trouvant point de moyen d'échauffer son four, de façon que sa pâte fût également cuite de tous côtés, de désespoir il se jeta dans le four; & que sa chair & sa graisse étant fondues, & ayant donné plus d'activité au feu, la cuisson de sa porcelaine fut parfaite. Depuis ce tems, on a coutume de jeter dans les fours de porcelaine, des animaux & des corps graisseux; & l'ouvrier qui consacra ainsi sa propre vie à une expérience si utile, est regardé comme la Divinité & le Génie tutélaire de la manufacture.

Les Chinois observent dans les somptueux repas de grandes cérémonies. Dès que chacun a pris sa place, on lui présente une tasse assez petite, remplie de vin; alors le Maître d'Hôtel met un genou en terre, & crie, à haute voix : *Messieurs*, *on vous invite à boire le premier coup*; chacun prend sa tasse à deux mains, la lève à la hauteur de sa tête, la baisse jusques

sur la table , puis la relevant & la portant à sa bouche , boit à trois reprises différentes. Les premiers coups de vin que l'on donne ainsi en cérémonie sont petits ; mais les tasses que l'on porte ensuite à tous ceux qui en demandent , sont plus grandes , & les bons buveurs peuvent aisément se satisfaire. Ces tasses sont d'argent , ou de porcelaine , & on les sert sur des soucoupes d'argent ou de bois vernissé. Les Chinois boivent du thé le matin , & souvent dans la journée ; mais à leurs repas en règle , ils boivent du vin , qu'ils font chauffer , car on est persuadé à la Chine , qu'il faut manger froid & boire chaud. C'est pourquoi ils laissent refroidir leurs ragoûts. Le vin dont usent les Chinois ne se fait point avec du raisin , mais avec une espèce de riz plus gros que celui qui leur tient lieu de pain , & qu'ils mangent à toute sorte de sauce. Ils font aussi du vin avec du froment , différens grains , & différentes espèces de fruits. Dans les Provinces méridionales on boit beaucoup de vin de palmier ; les Tartares aiment beaucoup une liqueur spiritueuse & très-forte , que l'on fait en distillant de la chair de mouton , & qu'on pourroit appeler eau-de-vie de viande.

Après que l'on a bu les premiers coups & servi les premiers plats, le Maître-d'hôtel, toujours avec les mêmes cérémonies, dit: *Messieurs, on vous invite à manger*; alors chacun tire les petites baguettes qui servent de fourchettes, & on mange; les grands repas sont communément divisés en quatre services, & chaque service composé de sept à huit plats, & d'un potage ou bouillon de viande ou de poisson, accompagné de petits gâteaux que l'on y trempe, & que l'on en retire avec les baguettes. La cuisine Chinoise est fort diversifiée; ils ont une infinité de manières d'accommoder les légumes: ceux qui en ont goûté, disent que, parmi ces ragoûts, il y en a de très-bons. La viande la plus commune à la Chine, est celle de cochon, mais celle de chien y est fort estimée, & ils en châtrent & en engraisent pour les manger: on y fait un peu moins de cas des chats; & le peuple mange des rats, & prend garde de les détruire absolument dans les maisons, afin qu'il en reste assez pour sa nourriture. Les Tartares, conquérans de la Chine, y ont mis la chair de cheval à la mode. Au reste, les mets les plus friands que l'on y mange, sont

sont les nids d'oiseaux : ceux que l'on ramasse sur la côte du Tonkin, & qui sont composés de petits branchages d'arbres odoriférans, & liés par une gomme aromatique, sont particulièrement estimés, & se paient fort chers ; ils se gardent très long-temps ; & nous avons vu des vaisseaux de la Compagnie des Indes en apporter, & en faire manger jusques en France. C'est un ragoût assez agréable, mais fort échauffant. Il y a une façon de le préparer, qu'il faut aussi apprendre à la Chine.

(o) *Thé*. Ce que nous appellons thé en Europe, s'appelle *cha* en Chinois. Ces peuples en prennent très-fréquemment, & en présentent dans toutes les visites, comme les Turcs du café : ils n'y mettent jamais de sucre. L'on fait que l'on distingue à la Chine même, deux espèces de thé, le *verd* & le *bou*. Ils se recueillent dans des provinces & dans des saisons différentes ; & leurs qualités diffèrent aussi beaucoup : le thé verd est plus agréable au goût, mais plus âcre & plus piquant ; le *bou* est doux, pectoral & vulnéraire.

(p) *Rhubarbe*. La bonne rhubarbe est très-commune à la Chine : elle croît dans la Tartarie, d'où on la transporte par terre en Russie, & par mer aux Indes, en Arabie & en Europe. La véritable est un purgatif si fort, sur-tout quand elle est fraîche, qu'il n'en faut donner qu'une légère teinture, si l'on ne veut éprouver de violentes coliques. On n'est guère exposé à cet accident en Europe, parce qu'elle ne nous arrive que très-foible & très-altérée ; mais on conçoit qu'elle peut très-bien empoisonner à la Chine, quoiqu'elle soit d'ailleurs très-confortative, & bonne pour l'estomac.

(q) Les Médecins, à la Chine, sont, en même tems, Chirurgiens & Apothicaires : ils n'écrivent point leurs ordonnances, mais ils sont toujours suivis d'un valet, qui porte une boîte garnie de cinq tiroirs, partagés chacun en quarante cases, & contenant par conséquent cent soixante remèdes différens, qui forment le corps complet de leur pharmacopée. Ils les appliquent d'après ce qu'ils jugent du besoin du malade, auquel ils tâtent le pouls avec grande attention. Ils ont fait sur cette

matière des recherches profondes & singulières , dont on peut voir le détail dans le grand ouvrage du Père *Duhalde* , & dans quelques autres bons livres que nous avons en Latin & en François sur la Médecine des Chinois. Ce sont leurs Docteurs qui ont les premiers imaginé les dénominations & les distinctions du pouls ; ils le caractérisent par différentes épithètes , comme pouls *superficiel* , *glissant* , *tremblant* , *roulant* , *sautant* , *plongeant* , &c... Ils usent rarement de la saignée ; mais dans le cas où ils l'ordonnent , ils la pratiquent eux-mêmes. Ils ne sont pas fort savans en Anatomie , parce qu'ils se font scrupule de pratiquer l'ouverture des cadavres. Ils font plus souvent usage de lavemens ; mais comme ce sont les Européens qui les leur ont fait connoître , ils les appellent le remède des Barbares.

(*r*) *Les trois fameuses plantes.* La première de ces plantes est le *ginseng* , qui ne croît que dans un petit canton de la Tartarie , que l'Empereur fait garder si exactement par des soldats , qu'on n'en laisse sortir que ce dont la Cour de Pékin a besoin , & que ce qu'elle veut bien laisser

vendre aux Chinois , qui l'achètent au poids de l'or. On peut prendre ces feuilles en guise de thé : elles font d'un goût très-agréable , quoique un peu amer ; mais c'est sur-tout de sa racine qu'on fait usage en médecine. C'est le meilleur cordial & le plus grand confortatif & restauratif que l'on connoisse ; aussi les Chinois lui donnent-ils , entr'autres épithètes , une qui veut dire , *le remède qui rend immortel*. Un Jésuite qui , après avoir été Missionnaire en Tartarie & à la Chine , passa ensuite en Canada , prétendit y avoir trouvé du *ginging* ; mais celui d'Amérique est inférieur à celui d'Asie. Le *longyen* & le *liché* sont des espèces de prunes & d'amandes qui croissent dans une partie de la Chine , & que l'on transporte desséchées , comme nos pruneaux , dans tout le reste de l'Empire. Le *léamé* est une plante aquatique à laquelle on attribue une grande vertu : elle est rafraîchissante , & on s'en sert pour tempérer la chaleur des autres remèdes.

(/) On voit par l'objet de cette note , que les Médecins Chinois ont autant d'attention à régler l'esprit & le cœur d'un

malade, qu'à guérir les infirmités du corps.

(t) Les Chinois ne voyagent guères ; aussi sont-ils d'une grande ignorance sur la Géographie & sur l'Histoire étrangère. Ils ne connoissent que celles de leur pays, & elles leur suffisent. L'Astronomie leur a fait connoître la rondeur du globe ; mais ils croient que la Chine en occupe le milieu ; qu'elle en est la plus belle & la plus considérable partie, & que le reste est de peu de conséquence. Ils s'imaginent, entr'autres choses, que l'Europe n'est qu'un amas de quelques petites isles gouvernées par des Rois, qu'ils regardent comme tributaires de l'Empereur de la Chine, parce qu'ils lui envoient des Ambassadeurs & des présens, & qu'eux ne leur en envoient point. Au reste, il y a très-peu à profiter pour les Chinois à voyager dans leur pays ; toutes les villes se ressemblent, le Gouvernement, les mœurs & les hommes sont par-tout les mêmes. Les villes de Pékin & de Nankin sont construites de même, & les plus petites sont faites sur ce modèle. Elles ont la figure d'un quarré oblong, entouré d'un

large rempart de terre , revêtu de pierres , avec des tours de distance en distance. Il y a huit grandes portes bien décorées , auxquelles aboutissent autant de rues tirées au cordeau , & qui se coupent en angle droit. Les places sont ornées de pagodes & de tours revêtues de porcelaine , avec des cloches ou sonnettes. La principale rue a quatre milles , ou près d'une lieue & demie de long ; mais ces rues ne sont point pavées ; aussi l'Été y est-on accablé de poussière. Les noms de Pékin & de Nankin viennent du mot *Kin* , qui veut dire *Cour* en Chinois : ainsi la première ville , Pékin , veut dire Cour du Nord ; & la seconde , Cour du sud ou du midi. Chacune de ces villes a plus d'un million d'habitans. Celle de Nankin est sur le Kiangho , ou *Fleuve jaune* , superbe rivière qui parcourt plus de six cens lieues de pays , & qui se jette dans la Mer du Nord de la Chine. L'eau de ce fleuve est toujours trouble ; & on prétend communément à la Chine , qu'il faudroit mille ans pour la rendre naturellement claire. Aussi dit-on proverbialement , *il faudroit plus de temps pour cela , que pour rendre blanche l'eau de rivière jaune*. Cependant on éclaircit cette eau avec de l'alun.

(u) *Confucius*. Confucius est , comme on fait , le Prince des Philosophes Chinois ; il naquit dans un petit Royaume nommé le *Lu* , qui fait aujourd'hui partie de la Province de *Shantung* , dans la Chine , 550 ans avant J. C. Il étoit contemporain de *Pytagore* & de *Solon* ; il descendoit d'un des Empereurs Chinois de la première Dynastie ; cependant il n'étoit pas riche , & n'acquît de dignités que quand son mérite fut parfaitement connu , ce qui arriva assez tard. Il avoit commencé à étudier de très-bonne heure ; dès l'âge de quinze ans , il avoit fait des extraits des meilleurs & des plus anciens Auteurs , (car la Chine avoit eu des Philosophes avant lui.) A dix-neuf ans il sentit qu'il étoit obligé de se marier pour donner des citoyens à sa patrie , & soutenir sa famille. Il épousa une seule femme , qui lui donna tous les ans des enfans , jusqu'à ce qu'ayant atteint l'âge de trente ans , & trouvant qu'au bout de plus de dix ans de mariage il en avoit suffisamment rempli les devoirs , il se sépara de sa femme pour se livrer uniquement & absolument à l'étude ; mais il laissa à sa femme de quoi vivre & nourrir ses enfans

jusqu'à ce que ses garçons pussent devenir ses disciples, & ses filles être mariées. Il avoit environ cinquante ans lorsque sa grande réputation le fit choisir, par le Roi de *Lu*, pour être son premier Ministre. Il s'acquitta si bien de cet emploi, qu'il réforma bientôt le Peuple & la Cour de ce petit Etat; mais les voisins furent jaloux de cette réforme, dont l'effet devoit être de rendre le Roi de *Lu* plus puissant; aussi cherchèrent-ils à détruire l'ouvrage de *Confucius*. Le Roi de *Tsi*, voisin de *Lu*, politique très-dangereux, avoit dans ses Etats un assez grand nombre de jolies filles & de danseuses; il en envoya un grand détachement au Roi de *Lu*, sous prétexte de lui faire un présent. Ces courtisanes corrompirent les mœurs du peuple de *Lu*, & rendirent inutiles les soins & les leçons du Philosophe qui, piqué de ce mauvais succès, se démit de son emploi, & se retira successivement en plusieurs Provinces de la Chine, où il fut suivi & écouté par un grand nombre de disciples. Les Chinois en comptent jusqu'à trois mille, dont ils disent que cinq cens parvinrent à gouverner les différens Royaumes entre lesquels la Chine étoit alors di-

visée. De ces cinq cens, soixante & douze sont encore plus illustres que les autres, & dix sur-tout, que l'on appelle par excellence, les dix Philosophes; ce sont eux qui rédigèrent les livres de leur Maître, après sa mort, arrivée moins de 500 ans avant notre Ere. Il n'étoit, dit-on, âgé que de soixante-treize ans. On voit encore, à la Chine, des descendans de *Confucius*, qui jouissent de quelque distinction particulière; il y en a cependant entr'eux d'assez pauvres, & ceux qui ne sont pas lettrés sont plus humiliés qu'honorés d'avoir hérité du nom & du sang du plus savant homme de la Chine. Il n'est pas vrai qu'il y ait à la Chine des Temples élevés en l'honneur de *Confucius*, mais seulement des salles dans lesquelles on honore sa mémoire. On n'adore point sa statue; mais les Lettrés font des révérences & des honneurs à son nom, qui est écrit en lettres d'or sur des planches élevées au fond de la salle. S'il est vrai que l'on lui fasse des sacrifices, c'est un abus indigne d'une Doctrine aussi pure que celle des Lettrés de la Chine, qui n'a point d'autre source que les écrits du grand *Confucius*. Nous avons dit ailleurs en quoi

consistoient ses Ecrits ; c'est-là que l'on trouve clairement & solidement établis, les principes d'une Religion toute philosophique, qui consiste à révéler le Ciel, c'est à-dire, l'Etre Suprême, qu'on croit y résider, parce que le firmament paroît être au dessus de nos têtes ; à honorer ses parens, même après leur mort, & à leur être soumis pendant leur vie ; à remplir tous les devoirs de la société & à éviter toute injustice. Une Religion fondée sur de pareils préceptes de morale, est assurément très-bonne à pratiquer ; aussi les Missionnaires Jésuites de la Chine n'ont-ils pas hésité, dans le siècle dernier, à en faire l'éloge par toute l'Europe. Mais, hélas ! il ne suffit pas au genre humain de lui présenter de bons & sains principes de morale, il faut encore engager les hommes à les pratiquer par des raisons décisives & déterminantes : or, la Religion des Lettrés de la Chine, toute philosophique, ne fournit point ces raisons surnaturelles qui combattent les passions & surmontent les obstacles que la simple philosophie ne peut vaincre. Les Missionnaires Jésuites ont cherché à les surmonter, en enseignant aux Chinois les Mystères du Christianis-

me ; mais on a trouvé mauvais qu'ils vou-
lussent réunir ces deux autorités , qui ce-
pendant ne se contredisoient pas. La Re-
ligion de *Fo*, elle-même, secte idolâtre,
méprisée avec raison par les Lettrés, parce
que la doctrine en est absurde , a cepen-
dant cet avantage sur la belle & noble
Religion de *Confucius*, qu'elle fournit au
peuple des motifs pour éviter les crimes ,
puisque'elle propose des récompenses &
fait craindre des peines pour une autre
vie : en supposant que cette autre vie ne
soit qu'une fable, elle arrête bien des gens.
En admettant même la Métempsychose ,
on craint de passer dans le corps d'une
bête malheureuse , pour avoir été un mal-
honnête homme. Ces idées sont nécessai-
res au peuple , & c'est avoir trop bonne
opinion du genre humain , que de croire
que le grand nombre peut s'en passer. Par
bonheur pour la Chine, le nombre des gens
qui savent lire y est très-petit ; & peut-
être ceux-là sont-ils assez sages & assez
honnêtes pour se contenter d'une simple
morale pour toute Religion ; mais le peu-
ple ignorant adore des Magots, révère *Fo*,
qui n'étoit qu'un charlatan, est la dupe des
Bonzes , qui , la plupart du temps , sont

des frippons ; & toutes ces illusions , aidées du pouvoir des Magistrats & de la crainte des supplices , forcent la plupart d'entr'eux à vivre en honnêtes gens. Pour se prêter un peu à la foiblesse & à l'illusion du peuple , les Empereurs de la Chine ont fait bâtir à Pékin deux Temples superbes ; l'un est dédié au *Ciel* , l'autre à la *Terre* : mais qu'entendent l'Empereur & ses Mandarins Lettrés par ces deux mots ? Le ciel (*tien*) signifie la puissance supérieure , animante , productrice & conservatrice du reste de l'Univers. Le mot *ti* , (terre) la matière fécondée par les influences célestes , & cultivée par la main des hommes. L'Empereur fait plusieurs fois l'an des Prières dans le premier de ces Temples , où l'on ne voit aucune idole , & où l'on n'offre d'autres sacrifices que d'y faire brûler des parfums (le menu peuple ne fait pas ce qui se passe dans ce Temple , car il n'y entre jamais) ; dans le second , l'Empereur offre , une fois l'an , un pompeux sacrifice , après lequel il s'habille en laboureur , prend une charrue & trace lui même quelques sillons. Il fait ensuite avec ses Mandarins , vêtus comme lui , un repas champêtre préparé par les

maines de l'Impératrice & des Dames de sa Cour , ajustées en simples payfanes. Le Souverain de la Chine honore ainsi l'agriculture ; & si cette cérémonie n'est qu'une comédie , au moins est elle noble & instructive.

(x) *Grand Mandarin, Visiteur général.*
Ces sortes de commissions , qui ne durent qu'un an , sont très-importantes & très-considérables à la Chine , en même temps très-déliçates. Les Mandarins qui en sont chargés , ont droit de réformer tous les jugemens des Magistrats de la Province qu'ils visitent ; mais ils répondent à leur retour , & des injustices qu'ils ont tolérées , & de celles qu'ils ont pu faire eux-mêmes , sous prétexte de réforme. En général , de pareilles visites sont d'une assez bonne administration , mais quelquefois il faudroit faire visiter les Visiteurs mêmes.

(y) *Le grand tambour de l'Empereur.*
L'on a déjà vu qu'il y a des tambours à la porte de chaque Mandarin , sur lesquels toutes personnes qui demandent justice peuvent frapper ; aussi-tôt le Mandarin est obligé de paroître dans sa salle ;

& d'écouter le plaignant, sauf à lui imposer quelque peine, en cas qu'il se soit plaint sans fondement. C'est à l'imitation de la Cour de Pékin que cet usage s'est introduit; car à la porte du palais Impérial, il y a un grand tambour, sur lequel il est permis de frapper : les Mandarins s'assemblent aussi-tôt dans un tribunal voisin, reçoivent la requête, examinent l'affaire, & en rendent compte à l'Empereur. Autrefois les Empereurs se rendoient en personne pour prononcer sur ces sortes de plaintes. Il y a aussi une grosse cloche, que l'on peut faire sonner dans la même intention, mais depuis long temps la cloche & le tambour sont hors d'usage.

(7) *La grande muraille.* Il n'y a personne qui n'ait entendu parler de cet ouvrage prodigieux, espèce de fortification qui sépare la Tartarie de la Chine. Elle fut commencée 215 ans avant la naissance de Jésus-Christ, dans la vue de défendre la Chine, proprement dite, des irruptions des Tartares. Cependant elle n'a point produit cet effet, tant il est vrai que des lignes d'une grande étendue sont toujours impossibles à défendre. Les Tar-

tares , depuis sa construction , qui s'est achevée en cinq années , se sont trois fois rendu maîtres de la Chine ; & la race des Empereurs qui y dominant aujourd'hui est originaire d'un grand Royaume (au-delà de la muraille) , qu'elle a conservé en assujettissant la Chine , & qui forme ce qu'on appelle la Tartarie Chinoise ; ainsi la grande muraille est actuellement très-inutile pour la défense de la Chine ; cependant elle subsiste en entier , parce qu'elle est solidement bâtie , & fondée sur de bons pilotis dans les endroits marécageux. Elle a quinze cens mille , c'est-à-dire , cinq cens lieues de long dans toute son étendue , en suivant les hauts & les bas des montagnes qu'elle traverse ; & elle est si large , que six Cavaliers peuvent marcher de front sur la terrasse qui la couronne.

(&) *Précepteur & Instituteur de l'héritier présomptif de la Couronne.* Par-tout pays on se fait un grand honneur , & on peut rendre un grand service à l'Etat en instruisant celui qui en doit être le Souverain ; mais c'est sur-tout à la Chine que l'on apprécie le mérite d'une pareille com-

mission. On met les Princes sous la direction de deux hommes de mérite , l'un Lettré, & l'autre Militaire; mais le premier passe pour être chargé des fonctions les plus intéressantes; car suivant les Chinois, l'art de bien gouverner les peuples & de les rendre heureux, est bien plus difficile que celui de les défendre des incursions étrangères. Le Précepteur ou Gouverneur lettré commence dès l'âge de sept ans à donner au Prince les premiers principes de l'écriture, & à lui faire connoître les caractères qui expriment les choses les plus communes. Il lui met le pinceau à la main; car on fait que les Chinois ne se servent point de plume, mais d'un petit pinceau de poil de lapin, qu'ils tiennent à-plomb, & avec lequel ils dessinent leurs lettres, après l'avoir trempé dans l'encre de la Chine, dont la matière ne consiste que dans du noir de fumée de sapin, dont on fait des tablettes en le mêlant avec des gommes odoriférantes, On en prend ensuite des morceaux, que l'on délaye dans de l'eau, qui forme cette encre, laquelle est très-noiré. Le papier des Chinois est très-lisse & très-fin, ce qui fait croire qu'il est fait de soie; mais il se fabrique avec

l'écorce intérieure du *Bambou*, espèce de canne ou de roseau. Les Chinois n'écrivent point, comme nous, en lignes transversales ; leurs caractères se suivent en lignes perpendiculaires, du haut en bas du papier. Nous avons déjà dit que chaque lettre de l'alphabet indiquoit un mot entier ; ainsi il est aisé, en apprenant à lire & à écrire aux jeunes gens, de leur donner des notions des choses les plus usuelles, puisque ce sont les premiers mots qu'on leur apprend à former. Soit dit en passant, quoique notre langue ait un alphabet & des syllabes, & qu'il soit bien plus aisé d'apprendre à lire toute sorte de mots, on pourroit & on devroit cependant se servir de la méthode des Chinois pour fixer les idées de notre jeunesse sur les principaux objets.

Quand un jeune Prince de la Chine devient plus grand, & est plus avancé, son Instituteur lui inculque ce que les Chinois appellent les cinq choses, c'est à-dire, les cinq points principaux de leur morale : 1°. les devoirs des enfans envers leurs pères : 2°. des Rois envers leurs sujets, ou des Mandarins envers ceux qui leur sont soumis, & des maîtres envers

leurs domestiques : 3°. des maris envers leurs femmes : 4°. des frères entre eux : 5°. enfin des amis. L'Instituteur fait aisément l'application de cette morale générale à la politique, ou principes d'administration intérieure, qu'il donne ensuite à son élève ; car les Chinois appellent leur Empereur le *père* & la *mère* du peuple, ce qu'ils expriment en un seul mot, en ajoutant qu'un bon Souverain doit regarder ses sujets comme ses amis, ses frères & ses enfans.

Dans la constitution présente de la Chine, la politique extérieure est si bornée, qu'il n'y a presque rien à apprendre là-dessus aux Princes Chinois ; aussi avons-nous dit qu'on les laissoit vivre dans une grande ignorance des histoires étrangères ; mais on les applique davantage à celle de leur pays, qui leur fournit assez d'exemples dont ils peuvent profiter pour se bien conduire. En voici un, rapporté par le Père *Duhalde*. Le Roi *Detfi* avoit un cheval qu'il aimoit beaucoup, & qui mourut, à ce qu'il crut, par la négligence du Palefrenier. Le Roi en fut tellement irrité, qu'il faisoit une lance, & alloit percer ce malheureux. Le Mandarin *Yen-Tsé* dé-

tourna le coup, & dit à son maître. « Sei-
 gneur, cet homme va perdre la vie sans
 être informé du crime qu'il a commis.
 Je vais le lui faire connoître, & je me
 charge de son supplice ». Là-dessus le
 Ministre prit la lance, & pointant le cri-
 minel : « Malheureux, lui dit-il, écoute
 les crimes que tu as commis : première-
 ment, tu as laissé mourir un cheval que
 ton Prince t'avoit confié ; en second
 lieu, tu es cause que mon Prince est
 entré dans une telle colère, qu'il a voulu
 te tuer de ses propres mains, & se
 fouiller du sang d'un malheureux com-
 me toi ; mais voici un crime encore
 bien plus grand, tu es cause que mon
 Prince a pensé se déshonorer chez tous
 les Princes & les Etats voisins qui au-
 roient su qu'il avoit tué un homme pour
 un cheval ; c'est toi, malheureux, qui
 est la cause de tout cela. . . » *Qu'on le
 laisse aller*, dit le Prince, *qu'on le laisse
 aller, je lui pardonne sa faute.*

(aa) *Coups de bastonnade.* La baston-
 nade est un supplice très-usité à la Chine ;
 il n'y est point infamant ; cependant, lors-
 qu'elle est donnée un peu ferme, elle

peut fort incommoder les patiens, & quelquefois même leur causer la mort. Les Chinois, qui ne sont pas naturellement cruels, préfèrent ce supplice à d'autres qui sont, en apparence, plus barbares. Ces coups de bâton s'appliquent avec un roseau de *Bambou*, fendu en deux dans la moitié de sa longueur, dont le bout est quelquefois terminé en pointe, de façon qu'il pique & déchire en même-temps qu'il frappe. Mais on retranche cette circonstance lorsque la correction est paternelle, & ne doit pas passer vingt coups. Les pères la font donner assez souvent à leurs enfans, quoique très-grands; & l'Empereur, aux Seigneurs de sa Cour, & sur-tout à ses Eunuques. Le Père *Duhalde* dit que la Chine est gouvernée par le bâton, comme le Japon l'est par le cimeterre, parce qu'au Japon on fend le ventre pour la moindre faute, & qu'à la Chine la punition ordinaire est la bastonnade.

Nous avons annoncé, dès le commencement de l'extrait du Roman de *Hau-Kiou-Choau*, que presque tout le quatrième & dernier volume étoit occupé par l'extrait d'une Comédie Chinoise,

par une Dissertation sur la Poësie de ce pays, & suivie de quelques exemples de cette Poësie, & par un Recueil de Pensées & Maximes des principaux Philosophes de la Chine. Ces différens morceaux sont traduits de l'Anglois, comme le Roman; mais on est très-assuré que l'Auteur Anglois les a tirés des meilleures sources Chinoises. Nous allons en donner successivement quelque idée.

La Comédie Chinoise que l'Auteur a vu représenter à Canton en 1719, & dont il a mis l'extrait à la suite du Roman de *Tié* & de *Souhé*, ne nous a point paru intéressante: c'est l'histoire d'un jeune homme de qualité, Chinois, réduit à l'indigence, qui, après bien des aventures, des voyages & des accidens, ayant épousé deux femmes qui lui ont été enlevées, les retrouve enfin avec sa propre mère, (qu'il avoit aussi perdu de vue) chez une Reine de Tartarie. Cette Princesse, touchée du récit de ses malheurs, renvoie toute cette famille à la Chine, où le héros de la pièce retrouve le père d'une de ses femmes (qui avoit été Mandarin, & avoit perdu sa place), rétabli dans toutes ses dignités, & favori de l'Empereur. Le jeune

homme gagne aussi la faveur de ce Prince; est élevé à la dignité de Mandarin, & vit heureux avec ses deux femmes. Il n'y a dans cette pièce ni unité de tems, ni unité de lieu; cependant, il y en a une d'action; mais à en juger par l'extrait, elle ne pourroit gueres être transportée sur les théâtres d'Europe, & y intéresser. Au reste, peut-être que le Négociant Anglois qui a vu représenter cette Comédie à Canton, & n'en a jamais vu d'autre, n'est pas tombé sur la meilleure pièce du répertoire de la troupe des Comédiens Chinois, qui amusoient les Convives du Mandarin chez lequel il dînoit.

Le Père *Duhalde* rapporte plusieurs plans de Tragédies & de Comédies Chinoises, dont il y a meilleur parti à tirer que de celui-ci. L'illustre M. de *Voltaire* a fait de *l'Orphelin de Tchao*, le fonds de sa belle Tragédie, intitulée *l'Orphelin de la Chine*. On trouve dans le troisième volume de la grande description de la Chine, le sujet de quatre autres pièces.

Le premier de ces canevas est une histoire en prose mêlée de vers, très romanesque, mais intéressante. Un honnête Chinois, qui a eu le malheur de perdre,

à l'âge de sept ans, son fils unique, fait, quelques années après, un voyage pour son commerce, & trouve une bourse dont il cherche par-tout le véritable propriétaire : il le découvre enfin, & lui rend son argent. Le bonhomme enchanté de la restitution, ne sachant comment témoigner sa reconnoissance, raconte toutes ses aventures, & se trouve être le possesseur de l'enfant perdu. Le père le reprend avec une extrême satisfaction : ce héros de la pièce pourroit alors retourner chez lui, & terminer ainsi la Comédie ; mais elle contient encore deux grands actes. Son frère, qui est joueur & libertin, ayant perdu tout son argent, & ne sachant plus de quel bois faire flèche, veut vendre sa belle sœur, &, par quiproquo, livre sa femme, au lieu de sa sœur. Cette seconde action, bien moins vraisemblable que la première, doit cependant paroître à la Chine fort plaisante, sur-tout aux dames Chinoises, lesquelles jouissent de ce spectacle derrière des jalousies, qui donnent sur la salle du festin, dans laquelle est dressé le théâtre.

Le second canevas est celui d'une Tragédie Bourgeoise, même assez noire. Un

coquin Chinois , jaloux du bonheur d'un de ses voisins, se met à la tête d'une troupe d'assassins déguisés, & va le massacrer dans son lit. Sa femme qui s'est cachée pendant le coup , mais qui a bien reconnu son voisin, ne manque pas d'aller l'accuser, le lendemain, au Tribunal du Mandarin. Le Magistrat fait arrêter le coupable , lui fait donner la question , & il avoue son crime ; par conséquent le procès étoit bien avancé , & il y avoit toute apparence qu'il seroit bientôt puni. Cependant il profite des délais que les Loix de la Chine accordent aux criminels, pour se justifier : il emploie ce tems à consulter un frippon de Procureur , qui étant bien payé, trouve un expédient pour le sauver. Il se transporte dans une Ville prochaine où l'on faisoit le procès à une troupe de brigands convaincus des plus grands crimes : ces gens étant prêts à être exécutés, donnoient sans façon la liste de leurs exploits. Il les engage, en les faisant boire, à faire entrer dans leur compte l'assassinat dont étoit accusé son Client ; & ayant ensuite obtenu une expédition, en forme, de cette déclaration, il l'apporte au Mandarin de sa Ville, & engage son protégé à
dire

dire que la seule force de la question lui a arraché l'aveu du crime dont on voit que d'autres sont coupables. Le Mandarin se reproche aussi-tôt comme une injustice, l'Arrêt qu'il a prononcé ; & l'assassin est mis en liberté. Mais le Ciel, *Tien*, qui est juste & ne souffre pas que les grands crimes restent impunis, fait que dès le lendemain, le barbare assassin, passant devant la maison de celui qu'il a tué, est saisi de remords furieux. Il croit voir l'ombre de son voisin lui reprocher son crime ; il fait une scène de terreur & de désespoir, dans laquelle il avoue sa faute & la friponnerie du Procureur. Cette scène, dans laquelle triomphent, sans doute, les bons Comédiens Chinois, se passe en public ; les Mandarins en sont bientôt avertis, on saisit de nouveau le criminel ; & pour cette fois il est jugé tout de bon, condamné au supplice & exécuté ; & comme de raison le Procureur a le même sort.

En voilà assez sur le théâtre Chinois. L'Auteur Anglois fait suivre son extrait de Comédie par une dissertation sur la poésie Chinoise, il paroît que cette poé-

sie, sur-tout celle des anciens tems, consiste plus dans la grandeur & la beauté des images, & dans le style soutenu, que dans la mesure des vers, les sons & la rime. Celle-ci n'est cependant pas absolument inconnue aux Poëtes Chinois, sur-tout aux modernes. Ils ont des pièces de poésie de toutes les espèces. *Confucius* a publié un recueil considérable d'odes morales, dont il convient n'être pas l'Auteur, & qu'il dit être de Poëtes-Philosophes encore plus anciens que lui. Ces odes forment un des livres classiques de *Confucius*, qui en convient plus de trois cens, qu'il recommande si fort, qu'il dit que, si on ne les consulte, on ne peut faire un pas sans danger. Le Père *Duhalde* en a donné quelques unes traduites en François dans sa grande description de la Chine. Nous désirerions que les bornes de notre volume nous permissent de rapporter quelques-unes de ces odes, ou du moins quelques traits des principales; mais nous ne pouvons qu'en citer quatre vers, qui contiennent une allégorie ou espèce de fable morale. *Confucius* les attribue à un ancien Roi, nommé *Voëne Van-Li*.

Les voici en Chinois, écrits avec nos caractères.

Voëue. Kheoo. Shene. miene.

Lonh. Shee. nane. piene.

Chi. tfoo. i. Shingh.

Chioo. haï. tsine. Kiene.

Traduction libre des quatre Vers ci-dessus.

Quand l'horrible dragon garde un profond silence,
 Quand le serpent rampe & se tait,
 Le Laboureur sillonne son *gueret*,
 Et se croit à l'abri de toute violence:
 Mais de leur sifflement le dangereux signal
 Répand par-tout l'horreur & l'épouvante;
 Le troupeau, le pasteur, sa famille tremblante,
 Tout fuit, & craint un sort fatal.

Les Chinois ont aussi des Elégies. La plus fameuse est celle des cinq frères de l'Empereur *Thaï-Kang*, qui, plus de deux mille ans avant la naissance de J. C. fut chassé & banni de son Empire pour ses crimes. Chacun d'eux lui fait un reproche sanglant, & capable d'effrayer un *ex-despote*, à qui on répète à chaque strophe:

K ij

Tues malheureux, parce que tu as moins aimé l'intérêt de tes sujets que le tien propre.

Il y a nombre d'exemples d'Épigrammes, ou plutôt de Madrigaux, en langue Chinoise. Le Père *Duhalde*, & l'Auteur Anglois, en rapportent un grand nombre, mais nous ne pouvons les répéter. Nous ne citerons qu'une seule chanson, dont l'Auteur est un Poëte moderne de la Chine. (Soit dit en passant, on en connoît sept principaux plus récents que notre ère ; le dernier même a vécu de nos jours ; il s'appeloit *Kauw-Seh-Gkée*). Quoi qu'il en soit, voici la Chanson ; elle est composée en l'honneur d'un arbre ou arbruste aquatique, espèce de saule qui croît à la Chine, & qui est infiniment plus beau que nos saules d'Europe. Voici les paroles Chinoises :

Lon li hhoang y te ku shi
 Iao ine fiou sha iao thao hhoa
 I tiene shine hhene hiou hiene hhoa
 Ki toane giou hhoene pou soane ki
 Neune fse pe theon ine iou ki
 Hhoa moe chouang hiaa khi von fzeu
 Iu ho pou thaï tehune tfane fzeu
 Ie ie chi chi tzeu thon shi.

Traduction libre de la Chançon précédente.

Saule charmant, ta feuille verte
 Ternit l'éclat des plus brillantes fleurs ;
 Et celles des pêchers dont la terre est couverte ,
 Rendent à tes rameaux des hommages flatteurs.
 Ne redoutant les vents ni la gelée ,
 De ton duvet la constante douceur ,
 Par celle de la soie est à peine égalée :
 Tu fais plier , tu peux te relever vainqueur.

Nous sommes redevables de la traduction de la chançon Chinoise que l'on vient de lire, à un M. *Arcadio-Hoangh*, Lettré de la Province de Fokien, qui vint en France sous le règne de Louis XIV, fut présenté à ce Monarque par les Missionnaires, & n'est mort à Paris qu'en 1720, c'est (à ce que nous croyons) le seul Chinois Lettré que l'on ait jamais vu en France; aussi chercha-t-on à tirer grand parti de ses connoissances. Louis-le Grand l'associa à M. *Fourmont*, de l'Académie des Belles-Lettres, pour composer une Grammaire & un Dictionnaire Chinois. Ils y travaillèrent sérieusement; mais le Lettré mourut bien avant l'Académicien : celui-ci

continua cependant son ouvrage sur les Mémoires, & d'après les principes de son associé. M. *Fréret*, aussi de l'Académie des Belles-Lettres, qui a fait plusieurs curieuses dissertations sur la langue & la littérature Chinoises, imprimées dans les tomes V & VI des Mémoires de l'Académie, convenoit d'avoir puisé ses principales connoissances dans ses conversations avec M. *Hoangh*. MM. *de Guignes* & *le Roux Deshautrayes*, héritiers des connoissances de MM. *Fourmont* & *Fréret*, conviendront également des obligations éloignées & indirectes qu'ils ont à ce savant Chinois, transplanté à Paris.

Il ne nous reste plus à parler que des maximes, apopthegmes, & pensées Chinoises qui terminent le dernier volume de l'ouvrage que nous avons extrait : il y en a grand nombre d'excellentes & d'admirables, mais il nous reste si peu de place, que nous sommes contraints de nous borner à celle-ci, qui sont toutes de Confucius. Il y en a qui sont de vraies fables, d'autres d'excellens proverbes ; nous en avons réduit quelques-unes en vers, pour en faire mieux sentir la force & la délicatesse.

Haïssez, vengez-vous, mais toujours sans colère.

Mieux vaut durer cent ans,
Que fleurir un printemps.

La pierre reprochoit au riche diamant,
Ou quelque tache, ou quelque paille;
Oui, j'en conviens, répond-t-il humblement,
Mais malgré mes défauts, on me vend chèrement;
Toi, fusses-tu parfait, vas, tu n'as rien qui vaille.

Un Souverain est semblable à son trône,
Toujours magnifique & brillant,
Ses Officiers, tout ce qui l'environne,
Sont les degrés par lesquels on s'y rend;
Mais la nation est le champ
Qui renferme le fondement
Et du trône & de la couronne.

Un vieillard sans nulle vertu,
Un indigent sans industrie,
Sont deux êtres pour qui la vie
Fut toujours un bienfait perdu.

Quand il fait beau, craint la tempête;
Car si ta prévoyance au loin ne s'étend pas,
L'orage qui marche à grands pas,
A l'instant fondra sur ta tête.

Seul , sur son cœur le sage veillera ,
En public il s'observera ;
Car à parler , langue pressée ,
Dit rarement chose sensée ;
Sur tes discours l'homme te jugera ,
Et le Ciel selon ta pensée.

Il est des temps , & j'en ai souvenance ,
Où des boisseaux de diamans remplis ,
N'obtiennent pas la préférence
Sur une mesure de riz.

Le Roi de Kaï se vantoit un jour au Roi de Tfi qu'il avoit dans son trésor quatre grosses escarboucles si brillantes, qu'en les mettant aux quatre coins de son palais, elles éclairaient toutes les places & les rues adjacentes : & moi , reprit l'autre Monarque , j'ai quatre bons Ministres , avec lesquels je peux éclairer & conduire quatre cens lieues de pays.

Tout le monde frémit au seul mot de poison : cependant il n'y a pas un homme sur dix mille qui en meure : on ne craint pas assez l'intempérance , quoique sur cent personnes il y en ait quatre-vingt-dix qui en soient la victime.

L'arbre ne meure point pour avoir perdu ses feuilles, pas même ses branches, mais quand la racine est pourrie.

Il n'y a que les méchans qui craignent les apparitions & les phantômes.

Il ne faut pas appeler les tigres, pour chasser les chiens.

Qui méprise ce dont il croit pouvoir se passer, court risque de manquer bientôt du nécessaire.

C'est un heureux talent que de bien juger les procès, & un supérieur encore de savoir les éviter.

Rechercher & obtenir une place dont on n'est pas capable, c'est faire un vol à ceux qui la rempliroient mieux.

Ne faites pas des contes aux fots, car ils les prendroient pour des vérités.



TABLE du Volume de Mai.

L' ACADÉMIE GALANTE, Recueil d'Histoires,	<i>Page</i> 7
Accouchée. (Recueil général des caquets de l')	27
Achille, Prince de Numidie. (les Aventures d')	41
Achille, Prince de Tours, (ses Aventures avec Zaïde, Princesse d'Afrique)	51
Actions héroïques de la Comtesse de Montfort, Duchesse de Bretagne,	54
Adam, (Vie d') avec des Réflexions,	114
L'Adamite, ou le Jésuite insensible,	125
Adélaïde de Champagne,	126
Adélaïde Reine de Hongrie,	<i>Idem.</i>
Adélaïde de Messine,	146
Adélaïde, ou l'Amour & le Repentir,	172
Adélaïde, (Mémoires d')	174
Adélaïde, ou le Triomphe de l'Amour & de la Vertu,	179
Adélaïde de Bourgogne,	187
Adélaïde de Vistbury, ou la Pieuse Pensionnaire,	224

TABLE du Volume de Juin.

R OMANS ÉTRANGERS,	<i>Page</i> 5
Contes & Fables Indiennes de Bidpai & de Lokman,	59
Hau-Kiou-Choan, Histoire Chinoise,	104

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu , par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, le Volume du mois de Juin de la *Bibliothèque des Romans* ; je crois que le Public ne peut trop accueillir cet Ouvrage , dans lequel on lui fait connoître , d'une manière aussi instructive qu'agréable , une branche de Littérature , où l'imagination , toujours intéressante , même dans ses écarts , joue le principal rôle. A Paris, ce 31 Mai 1778. Signé AMEILHON.

De l'Imprimerie de CL. SIMON, rue des Mathurins.

1779.





LF C
B582u

209690

Author

Title Bibliothèque universelle des romans. Vols 47-48.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

